

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ LAVAL
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LINGUISTIQUE
OFFERTE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
EN VERTU D'UN PROTOCOLE D'ENTENTE
AVEC L'UNIVERSITÉ LAVAL

PAR
YVETTE BOULAY

*LE FRANSASKOIS:
UN APERÇU SOCIOLINGUISTIQUE*

OCTOBRE 1998



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Ce mémoire de recherche est dédié à mes parents, Henriette Fortin et Fernand Boulay, qui m'ont toujours appuyée et encouragée dans mes entreprises ainsi qu'à mon époux, Jacques Tremblay, dont le calme et la patience m'ont aidée à surmonter mes angoisses périodiques.

RÉSUMÉ

L'histoire d'un peuple se reflète dans sa langue et nous voulions connaître l'histoire des Fransaskois pour comprendre le fransaskois. Il existe déjà certaines études sur cette variante du parler français en Amérique du Nord, mais peu d'entre elles semblent s'intéresser à la sociolinguistique. Pour fin d'études du fait français existant dans un milieu anglo-dominant comme la Saskatchewan, notre enquête a été menée auprès de dix Fransaskois demeurant à Régina, tout en étant originaires d'un peu partout dans la province. Le questionnaire portait sur la famille et le lieu d'origine, la langue de l'éducation reçue, le quotidien au travail et dans la vie sociale et culturelle, ainsi que les prédictions des intervenants pour les chances de survie de leur langue maternelle dans un futur éloigné d'une vingtaine d'années. À travers ces informateurs, nous avons donc obtenu un « instantané » de la situation linguistique des Fransaskois, aux niveaux familial, éducationnel, culturel et linguistique. Ces Fransaskois définissent leur culture comme « bilingue » et ils sont d'un optimisme prudent en envisageant l'avenir de leur langue maternelle. Ce mémoire pose donc des jalons pour des études plus poussées dans le domaine.

AVANT-PROPOS

Ce qui a influencé notre choix de vouloir étudier tout particulièrement la variété de français parlé en Saskatchewan est le fait d'avoir vécu dix-sept ans à Régina, à l'emploi de la Société Radio-Canada / Canadian Broadcasting Corporation, d'abord comme annonceur-opérateur à la SRC, ensuite comme technicienne à la radio - aux enregistrements et à la mise en ondes. Nous avons donc entendu les Fransaskois s'exprimer quotidiennement en entrevues, en ondes (durant les émissions de lignes ouvertes) et en conversations spontanées, puisque plusieurs ami(e)s, connaissances, compagnons et compagnes de travail sont natifs et natives de cette province.

Il nous a donc été à même de constater que le français parlé à l'extérieur des frontières québécoises, plus spécifiquement en Saskatchewan, a subi certaines transformations, dues à différents facteurs que nous chercherons à identifier.

La peur de disparaître en tant que francophones de l'Ouest hante les Fransaskois, puisque la menace de l'assimilation est bien réelle: les mariages exogames (c'est-à-dire, selon Statistique Canada, ceux dont les époux proviennent de deux cultures différentes) des jeunes générations ont pour conséquence que la langue parlée à la maison, ainsi qu'avec les enfants, dans la grande majorité des cas, devient l'anglais. Il s'avère donc pertinent d'étudier cette variété linguistique qui semble menacée d'extinction. Il devient intéressant également

de cerner les influences qui s'exercent sur une langue dont la situation semble précaire, ainsi que d'évaluer les différentes conditions de l'usage du français pour établir des comparaisons entre l'état de la langue des usagers, le milieu linguistique dans lequel ils évoluent et leur attitude à l'endroit de leur langue maternelle et de ses chances de survie.

Alors, ayant vécu toutes ces années en milieu francophone minoritaire, nous croyons être en mesure, à l'aide de ces quelques enquêtes de type sociolinguistique, d'évaluer quelque peu l'état de la communauté fransaskoise.

Enfin, nous tenons à mentionner que nous savons pertinemment que la règle grammaticale veut que le nom d'un fleuve, d'une rivière ou d'un pays qui se termine avec une consonne soit au masculin et que nous devrions donc dire **le** Saskatchewan, ou encore **du** Saskatchewan. Cependant, l'usage populaire privilégie l'article féminin. Laurier Gareau a d'ailleurs écrit dans sa chronique hebdomadaire de *L'Eau vive*:

Devons-nous céder à la pression des experts de la langue française et enterrer une habitude qui date de l'arrivée des premiers explorateurs français sur notre territoire? (...) Les règles sont les règles, mais la plupart ont été faites pour être brisées (128.C.Saskatchewan).

Nous partageons l'opinion de l'historien et de la population fransaskoise et tout au long de notre mémoire il sera donc question **de la** Saskatchewan.

REMERCIEMENTS

Nous voulons remercier sincèrement notre directeur de mémoire, Monsieur Thomas Lavoie qui en a guidé la rédaction avec une grande générosité et une grande patience. Nous lui sommes reconnaissante de ses encouragements constants et de sa disponibilité de tous les instants, de même que de ses conseils pratiques, ses observations et ses critiques appropriées. Nous voulons le remercier également de nous avoir transmis l'amour de la recherche minutieuse.

De même, nous voulons remercier Monsieur Jean Dolbec qui nous a appuyée dans notre démarche tout au long de nos études de maîtrise ainsi que Madame Rita Tremblay qui a eu la gentillesse de lire notre manuscrit et qui nous a offert de judicieuses remarques.

Nous tenons également à remercier de tout coeur plusieurs Fransaskois pour le grand intérêt manifesté pour notre recherche sur l'aspect sociolinguistique du français en Saskatchewan. En particulier, Monsieur André Lalonde, directeur de l'Institut de formation linguistique de l'Université de la Saskatchewan à Regina pour son aide et ses commentaires au moment de la collecte du corpus au cours d'une entrevue, ainsi

que Monsieur Richard Lapointe, bibliothécaire à l'Institut qui a mis à notre disposition tous les documents nécessaires durant notre après-midi de consultation.

Un grand merci également aux gens de la Société Historique de la Saskatchewan et en particulier au président, Monsieur Laurier Gareau qui nous a gracieusement fourni plusieurs documents dont les trimestriels de *La Revue historique* depuis le tout premier numéro, ainsi qu'à la secrétaire administrative de la Commission Culturelle Fransaskoise, Madame Louise St-Cyr, qui nous a fait parvenir plusieurs renseignements de dernière minute par télécopie et courrier électronique.

Nous voudrions également remercier chaleureusement Monsieur Roland Pinsonneault qui nous a ouvert les portes de son foyer et nous a généreusement accordé un long entretien au cours d'un après-midi bien chargé.

Nous voulons enfin exprimer toute notre reconnaissance à nos témoins, la plupart amis de longue date, qui nous ont fait confiance et qui se sont généreusement pliés à notre curiosité en répondant à notre questionnaire.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	II
AVANT-PROPOS	III
REMERCIEMENTS	V
TABLE DES MATIÈRES	VIII
LISTE DES TABLEAUX	XI
LISTE DES ANNEXES	XII
INTRODUCTION.....	1
Les objectifs de l'étude	3
Les entrevues	5
La logistique des entrevues	6
Le choix des informateurs	7
Le corpus	8
Deux enregistrements supplémentaires	9
Cadre théorique	10
Identification des témoins	11
 PARTIE I	
HISTORIQUE.....	13
1.1 Première strate: les débuts de la présence francophone dans l'Ouest canadien	16
1.1.1 Un nouveau peuple: les Métis.....	17
1.1.2 La langue des Métis	20
1.2 Deuxième strate: le développement de l'Ouest	25
1.2.1 L'arrivée des premières familles francophones dans l'Ouest.....	25
1.2.2 L'arrivée du clergé.....	25
1.2.3 La division du territoire.....	27
1.2.4 La colonisation des Prairies.....	29
1.2.5 L'immigration francophone	30
1.3 La Saskatchewan moderne	37
1.3.1 Profil de la communauté fransaskoise.....	38
1.3.2 Les principales communautés fransaskoises	39

PARTIE II

SYNTHÈSE DE LA SITUATION LINGUISTIQUE
DES TÉMOINS

SYNTHÈSE DE LA SITUATION LINGUISTIQUE DES TÉMOINS	42
Chapitre 1. Historique des familles de nos témoins	43
Quelques observations.....	48
1.1 Lieux d'origine	48
1.2 Aspects socio-économiques	50
1.3 Domaine religieux	52
Chapitre 2. Profil de la vie familiale de nos témoins	55
2.1 Quelques observations.....	59
2.2 L'exogamie.....	62
2.3 Les conséquences de l'urbanisation	67
2.4 Quelques statistiques	69
Chapitre 3. L'éducation et le milieu scolaire	74
3.1 Le système scolaire en Saskatchewan	75
3.2 Le Collège Mathieu de Gravelbourg.....	80
3.3 L'Institut de formation linguistique de Régina	82
3.4 Le profil des témoins de notre enquête	83
3.5 La gestion scolaire	85
3.6 Les subventions fédérales.....	90
Chapitre 4. La vie culturelle de nos témoins	94
4.1 La presse écrite francophone en Saskatchewan	95
4.2 L'A.C.F.C.....	98
4.3 Les média électroniques francophones.....	100
4.4 La Société historique de la Saskatchewan	105
4.5 Le théâtre en Saskatchewan	106
4.6 Le Centre culturel Maillard à Gravelbourg.....	108
4.7 Les maisons d'édition	110
4.8 La musique et la danse	111
4.9 Les arts visuels	113
4.10 L'aspect culturel de la vie de nos témoins	113
Chapitre 5. La langue des Fransaskois.....	117
5.1 Le français en Saskatchewan	118
5.1.1 L'aspect phonétique	120
5.1.2 L'aspect lexical	121
5.1.3 Les régionalismes	122
5.1.4 Les emprunts lexicaux	127
5.2 Bilinguisme	129
5.3 Diglossie	134
5.4 La psychologie du minoritaire	136
5.5 L'alternance de codes	137
5.6 Vitalité ethnolinguistique	139

Chapitre 6. L'assimilation et la vision de l'avenir selon	
nos témoins	142
6.1 L'assimilation	143
6.2 Le bilan de nos intervenants	151
6.3 La Saskatchewan francophone aujourd'hui et dans 20 ans	155
CONCLUSION	169
Notre enquête	172
BIBLIOGRAPHIE	177
ANNEXES	195

LISTE DES TABLEAUX

HISTORIQUE :

1. Population catholique par nationalité pour le diocèse de Prince-Albert en 1909	33
2. Évolution de la population française en Saskatchewan de 1885 à 1951	35

CHAPITRE 2 :

2.1 Atmosphère familiale recrée par nos intervenants	62
2.2 Évolution linguistique de la minorité d'origine française de la Saskatchewan	68
2.3. Pourcentage de la population francophone versus la population totale de la Saskatchewan (1971-1976-1981-1986)	70
2.4 Population francophone selon la langue maternelle (LM) et la langue utilisée à la maison (LU) en 1996	71

CHAPITRE 3 :

3.1 Situation des ayants droit fransaskois entre 0 et 19 ans en 1986	87
--	----

CHAPITRE 4 :

4.1 Cotes d'écoute de la télévision de la SRC et de la CBC (Sondage BBM 1995)	104
---	-----

CHAPITRE 5 :

5.1 Douze indices objectifs pour mesurer la vitalité ethnolinguistique d'une communauté	140
---	-----

CHAPITRE 6 :

6.1 Population de langue maternelle et population de langue d'usage françaises dans les 4 provinces de l'Ouest 1981-1991	148
6.2 Évolution de la population française en Saskatchewan de 1961 à 1991	150
6.3 Taux net d'anglicisation des francophones de 35 à 44 ans, minorités de langue maternelle française à l'extérieur du Québec, selon la province, 1971 et 1991	151

LISTE DES ANNEXES

1. Questionnaire
2. Carte : *La Saskatchewan dans les Prairies*
3. Carte : *Le Canada : de 1905 à 1912*
4. Carte : *Le Canada : l'oeuvre missionnaire*
5. Tableau A-1 : *Canada : population par province 1817-1976*
- 6a. Carte : *Le peuplement de l'Ouest*
- 6b. Carte : *Le Canada : 1882*
7. Carte : *Le paysage humain. La population de souche française*
- 8a. Carte : *La Saskatchewan. Centres francophones de 1870 à 1981*
- 8b. Carte : *Les Français en Saskatchewan*
9. Tableau A-2 : *Origines des familles de nos intervenants*
10. *Signification des anglicismes et des régionalismes*
11. *Chronique du « Bon Parler Français » (Extrait)*
12. Tableau A-3 : *Les 32 localités mentionnées par nos témoins ainsi que la fréquence de mentions*

INTRODUCTION

L'itinéraire que nous avons choisi de parcourir nous entraînera dans l'Ouest canadien. Nous nous proposons d'explorer l'aspect sociolinguistique de la situation du français en Saskatchewan, le *fransaskois*.

Bien que la presque totalité des francophones du continent nord-américain descendent des premiers colons (ils étaient moins de 10 000) qui ont fondé et peuplé la Nouvelle-France entre 1608 et 1700, l'élément francophone du Canada s'est enrichi d'autres individus, spécialement dans les Prairies, en provenance de l'Europe francophone.

L'origine des Fransaskois découlerait de trois grandes sources principales: les Métis, les Québécois et les Européens, offrant ainsi au chercheur une mosaïque francophone intéressante à étudier de par la diversité et la richesse des influences.

L'arrivée de nouveaux immigrants, originaires d'un peu partout dans le monde a marqué la société saskatchewanaise de façon très importante. Cette présence d'immigrants de toutes origines a modifié de façon permanente le visage de la province et son influence se fait sentir quotidiennement. Ces nouveaux venus ont provoqué une évolution démographique, de même que politique et linguistique. Ils ont affecté la situation somme toute relativement

stable qui existait au XIX^e siècle entre les francophones et les anglophones non seulement en Saskatchewan mais dans toutes les provinces de l'Ouest.

Notre étude de l'aspect sociolinguistique du fransaskois s'inscrit cependant dans une perspective plus large, soit celle des francophones en Amérique du Nord en dehors du Québec et de la diaspora acadienne. Sont inclus dans cette perspective les Franco-Ontariens et les Franco-Manitobains à propos desquels les recherches sont plus nombreuses et plus avancées. En ce qui concerne la littérature et les recherches scientifiques qui ont été publiées sur les Franco-Américains du Nord-Est et du Midwest, ainsi que sur les Cajuns de la Louisiane, elles sont moins nombreuses. En ce qui a trait aux études sur les différents aspects de la francophonie en Colombie-Britannique, en Alberta et en Saskatchewan, les recherches ont été plus nombreuses ces dernières années, mais la Saskatchewan est malheureusement encore trop souvent négligée par les experts et les chercheurs. Comme l'écrit l'historien et directeur de l'Institut de formation linguistique de l'Université de Régina, André Lalonde (1994: 223), « les sujets d'études ne manquent pas: sur la culture populaire, sur l'éducation, sur le pouvoir économique, sur nos institutions, presque tout reste à faire. Nous avons à peine effleuré la surface ».

Les objectifs de l'étude

Quant à nous, notre ambition est précise et limitée. Notre travail n'a pas la prétention d'être une étude linguistique, historique, sociologique ou démographique exhaustive. Il s'agit ici de présenter la situation du fransaskois, variété de français parlé par les Fransaskois, c'est-à-dire par les gens de souche francophone, natifs de la Saskatchewan et de le placer dans son contexte en milieu minoritaire. Notre intention est de poser des jalons, c'est-à-dire de délimiter un secteur de discussion qui servira à orienter de futures recherches.

Notre mémoire de maîtrise se propose, dans une première partie, de retracer les origines et le développement de cette branche originale de la langue française parlée sur le continent nord-américain. Il est à noter que le métis qui représente une branche du français nord-américain présent dans l'Ouest canadien sera mentionné dans cet historique, mais ne fera pas l'objet d'une étude approfondie puisque tel n'est pas notre propos. Le plan général de la recherche a donc été établi de façon à présenter tout d'abord un rappel historique pour savoir qui sont ces Fransaskois et quelles sont leurs origines. Ainsi, il sera question dans cette première partie du métissage de la population, de la colonisation française dans les Prairies et de statistiques concernant la population francophone dans l'Ouest, surtout en Saskatchewan.

Dans une deuxième partie qui constituera la partie centrale de notre mémoire, nous ferons l'étude de la situation du fransaskois au moment de l'enquête (octobre 1994), situation qui sera présentée, expliquée si nécessaire, et qui sera commentée, illustrée ou même contredite par nos intervenants dans une perspective macro-sociolinguistique. Nous aborderons plusieurs sujets dont le contact des langues, les outils d'une communauté linguistique (par exemple les associations, les médias, les écoles et ainsi de suite), l'attitude de cette même communauté, le concept de langue menacée, etc. Cette deuxième partie de notre mémoire traitera donc de l'aspect externe de la langue et fera la synthèse de la situation linguistique des Fransaskois à partir de notre corpus. Elle sera divisée en six sections.

La première section concerne les origines des familles de nos témoins, une sorte de biographie officielle. Le deuxième volet offrira une description du milieu familial, en majorité francophone, recréé par nos témoins et leurs conjoints. Le troisième volet examinera le milieu scolaire dans lequel ces témoins ont reçu leur éducation pour se pencher ensuite plus spécifiquement sur celui existant au moment de notre enquête. Dans le quatrième volet, nous examinerons l'aspect culturel de la vie francophone en Saskatchewan ainsi que les divers moyens auxquels la population a eu recours pour assurer la survivance de la langue française au quotidien, c'est-à-dire les média, les associations culturelles et artistiques et ainsi de suite. Dans la cinquième section, nous regarderons de plus près diverses études linguistiques portant sur la langue des Fransaskois. Il y sera également question des phénomènes linguistiques de diglossie et de bilinguisme. Nous toucherons aussi à la psychologie du minoritaire et à la vitalité ethno-linguistique. Quant à la sixième et dernière section de cette synthèse de la situation linguistique des Fransaskois,

elle nous révélera la vision qu'ont nos témoins de l'avenir de leur langue maternelle en Saskatchewan. Les notions d'assimilation et de survivance y seront également abordées.

Les entrevues

En octobre 1994, une brève enquête sociolinguistique a été menée par l'auteure auprès de dix personnes demeurant à Régina tout en étant originaires d'un peu partout dans la province. Le questionnaire¹ portait entre autres sur la famille et le lieu d'origine, la langue de l'éducation reçue, la langue de travail au quotidien ainsi que celle utilisée dans la vie familiale, sociale et culturelle. Nous n'avions pas d'hypothèse de départ que nous cherchions à vérifier. Tout simplement, le but de ces entrevues était l'obtention de données de base pour une description de la situation fransaskoise.

L'analyse des résultats du questionnaire nous fournira ces données qui pourront être mises en relation avec d'autres données linguistiques, sociologiques et démolinguistiques obtenues lors d'enquêtes déjà effectuées en Saskatchewan et ailleurs dans l'Ouest canadien, ce qui nous permettra de dégager des renseignements utiles sur le type de communauté à laquelle appartiennent les Fransaskois, les situant ainsi dans un contexte francophone nord-américain. L'image globale que nous obtiendrons alors nous offrira un « instantané photographique » ou mieux, une « carotte géologique » de la situation du fransaskois vue et vécue par des Fransaskois en 1994.

¹ Voir l'*Annexe I*.

Plusieurs chercheurs ont travaillé le français hors Québec, surtout l'acadien et le franco-ontarien, nous l'avons déjà mentionné, mais peu d'entre eux se sont attaqués au fransaskois et nous croyons que notre enquête contribuera à augmenter la banque de données sur la francophonie en Amérique du Nord.

La logistique des entrevues

Disposant de peu de temps, nous avons contacté notre témoin A le soir même de notre arrivée à Régina et nous avons pris rendez-vous pour le lendemain, dimanche. Cette intervenante ainsi que le témoin B sont les seuls qui ont été interviewés à la maison. Tous les autres l'ont été sur leur lieu de travail (à Radio-Canada et à la Commission culturelle, endroits où nous étions certaine de trouver plusieurs Fransaskois qui accepteraient de participer à notre enquête). Nous nous sommes isolés pour l'enregistrement de l'entrevue. Le témoin H est la seule à avoir été interviewée dans son bureau, durant son travail, vers la fin de la journée (d'ailleurs le seul moment qu'elle pouvait nous accorder), où nous avons pu procéder sans problème malgré quelques interruptions.

Les enregistrements ont été effectués sur des cassettes TDK-D90 à l'aide d'un balladeur Citizen, Radio-cassette stéréo à micro intégré qui nous a donné une bonne qualité sonore sauf en une occasion où la lampe fluorescente de la pièce produit un bruit de fond continu un peu trop fort, mais pas assez cependant pour nuire à l'audition. Nous nous devons également de mentionner qu'à la fin de l'enregistrement de notre intervenant B, nos piles se

sont épuisées et que la transcription écrite du dernier dix minutes de l'entrevue s'est effectuée de façon assez pénible!

Le choix des informateurs

Ce choix a évidemment été facilité par notre longue expérience de travail à Radio-Canada puisque nous avons ainsi pu circuler dans l'édifice sans restrictions aucunes. La sélection de nos témoins, sauf pour le témoin A, s'est faite un peu au hasard des rencontres lors de notre visite sur leurs lieux de travail. Nous avons établi une liste préliminaire des noms de témoins potentiels (environ une quinzaine). De cette liste, seulement quatre de nos dix témoins ont été enregistrés. Les autres étaient absents du travail, en voyage d'affaires, ou encore dans l'impossibilité de fixer un rendez-vous durant les six jours de notre visite-éclair à Régina.

Nous aurions aimé être un peu plus mobile et avoir un éventail plus large et plus dispersé d'intervenants, mais nous avons dû renoncer à cette idée étant dans l'impossibilité de nous rendre dans d'autres villes et villages pour avoir notre échantillon, faute de temps. Nous nous réservons cependant cette option de collecte d'un corpus plus substantiel en nombres d'intervenants et en diversité dans le futur, lors d'un séjour de plus longue durée.

Le corpus

Nous étions en tête-à-tête avec la personne interviewée, l'atmosphère était amicale et nous jouissions d'un climat de confiance totale pour effectuer nos entrevues. Quelques-uns de nos témoins étaient un peu intimidés par le magnétophone, mais une attitude ouverte et détendue, le style informel de l'entretien de même que l'assurance que nous serions la seule personne à écouter l'enregistrement ont amené les locuteurs à s'exprimer en oubliant la présence du microphone.

Nous avons opté pour l'entrevue semi-dirigée. Nous avons la liste des questions et plusieurs sous-questions ont été posées pour relancer le locuteur ou encore pour l'encourager à nous donner plus de détails. Certains de nos intervenants étant plus volubiles que les autres, nos entrevues varient entre trente et quarante-cinq minutes (quatre-vingts pour le témoin J) et chaque enregistrement fournit les données de base nécessaires à notre enquête sociolinguistique.

En ce qui a trait à la transcription des données, la tâche était considérable puisque chaque minute enregistrée nécessite environ vingt à vingt-cinq minutes de transcription. Nous avons choisi d'effectuer une transcription orthographique. Nous avons donc essayé le plus possible de reproduire les caractéristiques de l'expression verbale de nos intervenants. Le résultat final s'en approche sans cependant être parfait.

Pour les citations *verbatim* que nous reproduirons, nous avons choisi de rapporter intégralement les propos de nos témoins, sans poser de jugement sur la qualité

grammaticale et syntaxique de leurs énoncés. Nous ne corrigerons donc ni les accords de verbes, ni les accords de genre et de nombre. Nous ne les indiquerons d'ailleurs pas, puisque nous ne nous servirons pas du marqueur standard [*sic*], normalement utilisé dans ce genre de situation.

Deux enregistrements supplémentaires

En plus des enregistrements sur cassette audio de nos dix intervenants, nous désirons utiliser une entrevue diffusée dans le cadre de *Visions d'Amérique*, une émission sur la francophonie dans les Amériques que l'on a pu voir à la télévision le lundi 10 octobre 1994, au cours de laquelle la journaliste Anne Dussault s'est entretenue avec le groupe populaire **Hart Rouge**. Les membres du groupe sont quatre des sept enfants de la famille Campagne de Willow Bunch, dans le sud de la Saskatchewan. Suzanne, Annette, Michelle et Paul parlent de leur enfance sur la ferme et de l'importance du français dans leurs vies ainsi que des difficultés rencontrées par la famille pour conserver la langue maternelle. Ils parlent également de leurs expériences en arrivant au Québec, où le français est langue majoritaire et quotidienne. Les commentaires apportés au cours de cet entretien seront placés en parallèle, pour appuyer ou contredire ceux émis lors de nos entrevues.

Nous ferons également le même usage de l'entrevue que nous a accordée monsieur **Roland Pinsonneault** le jeudi 20 octobre 1994 à Régina. Cet entretien privilégié d'une heure trente avec l'un des doyens de la communauté fransaskoise nous servira en même temps de barème et de balise, puisque monsieur Pinsonneault a été un acteur important sur

la scène francophone saskatchewanaise impliqué dans toutes les associations, ou presque, ainsi que dans la plupart des combats pour l'amélioration des droits des Fransaskois. Il a participé à la grande campagne pour l'établissement de la radio française en Saskatchewan et fut impliqué dans la relève de *L'Eau vive*, l'hebdomadaire provincial, après sa fermeture en 1976. Il est même devenu président de l'Association de la presse francophone hors Québec. Il fut aussi membre du conseil d'administration de la Société Radio-Canada et siège présentement au conseil d'administration de l'Institut de formation linguistique de l'Université de Regina. Il est le récipiendaire de plusieurs honneurs et décorations, entre autres il est Officier de l'Ordre de la Fidélité Française du Conseil de la vie française en Amérique (1975), Officier de l'Ordre de la francophonie et de la culture - La Pléiade, Association internationale des parlementaires de langue française (1977) et membre de l'Ordre des francophones d'Amérique, honneur décerné par le gouvernement du Québec (1980)².

Cadre théorique

En regardant du côté d'études faites sur d'autres variétés de français minoritaire au Canada, comme le franco-ontarien (Mougeon et Bédiak), le manitobain (Rodriguez), ou encore le franco-albertain (Rocher), nous aurons des points de comparaisons qui pourront nous renseigner sur la situation et l'évolution d'une variété linguistique peu souvent étudiée, subsistant loin de la langue mère et de cerner les influences qui s'exercent sur cette variante.

² A. Dubé, 1994: 238-241.

De plus, en consultant les études effectuées sur les situations de bilinguisme et de diglossie, sur le contact des langues, de même que sur les langues menacées, nous serons mieux à même d'évaluer les différentes conditions de l'usage du français et de percevoir le phénomène de contamination, l'influence de la langue anglaise sur les sujets de notre enquête, ainsi que l'état de vivance ou de survivance de cette communauté linguistique. Nous étions aussi très intéressée d'avoir le point de vue de nos intervenants sur leur communauté ainsi que leurs prévisions sur ses chances de survie et son existence future.

Identification des témoins

Le critère de base observé pour la sélection de chaque témoin de notre enquête était que la personne soit née et ait été élevée dans les Prairies. Les réponses aux questions 1, 3 et 4 du questionnaire en *Annexe 1* en donnent l'assurance.

Lors de la rédaction du mémoire, les témoins seront identifiés par une lettre de l'alphabet, puisque quelques-uns d'entre eux préféraient ne pas être identifiés spécifiquement et ne nous ont accordé l'entrevue que parce qu'ils connaissaient bien l'auteure de l'enquête. D'ailleurs, aucune des personnes contactées ne nous a refusé sa coopération. Cependant, le témoin H nous a confirmé qu'elle n'a accordé d'entrevue que parce qu'elle nous connaissait depuis de nombreuses années.

- *Mais si tu v'nais... Disons que tu v'nais de l'Université de Chicoutimi et pis t'arriverais en Saskatchewan pour faire un tel projet...*
- *Ça s'rait différent?*
- *Ça s'rait un p'tit peu différent tsé... J'sais pas si j'aurais accordé si volontiers une entrevue à quelqu'un que j'connaissais pas du tout... (rires) (H: 16).*

De plus, quand nous citerons l'un ou l'autre des témoins, nous identifierons l'extrait du corpus par la lettre correspondant au témoin, suivie de la page du corpus. Par exemple: (B: 12) ou encore (G: 29).

PARTIE I

Historique

La Saskatchewan est considérée comme le coeur de la Prairie canadienne, étant située au point de rencontre de la Grande Plaine de l'Ouest et du Bouclier canadien. Les Territoires du Nord-Ouest constituent sa frontière nord et les états américains du Montana et du Dakota-Nord, sa frontière sud. Elle est bordée à l'est par le Manitoba et à l'ouest par l'Alberta¹.

Les grandes étendues de l'Ouest canadien furent morcelées une première fois en 1870 avec la création de la province du Manitoba et des Territoires du Nord-Ouest et une deuxième fois avec la création de la Colombie-Britannique l'année suivante. Le Yukon entra dans la Confédération en 1898 et finalement, en 1905, furent fondées les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan, créant ainsi le Canada qui nous est familier².

Depuis des temps immémoriaux cependant, ces grands espaces ont été parcourus par les autochtones. Les Prairies ne furent colonisées qu'au XIX^e siècle et les noms des premières implantations (missions, paroisses et villages comme par exemple Saint-Laurent, Saint-Louis ou encore Lebreton, fondé en 1866) sont d'origine francophone. Comment se fait-il ?

¹ Voir l'*Annexe 2* : la carte intitulée « La Saskatchewan dans les Prairies ».

² Voir l'*Annexe 3* : la carte intitulée « Le Canada : de 1905 à 1912 ».

Quelques-uns de ces villages se sont étiolés, d'autres ont prospéré. De nos jours, l'élément francophone est toujours présent en Saskatchewan, surnageant tant bien que mal dans la mer anglophone du reste du continent nord-américain. Que s'est-il passé ? D'où viennent ces Fransaskois qui vivent toujours leur langue maternelle avec autant d'acharnement ?

Il semble exister deux sources différentes de cette présence francophone puisqu'il y a eu deux mouvements de migration presque indépendants l'un de l'autre qui ont besoin d'être distingués au préalable pour bien comprendre les fondements de la société fransaskoise contemporaine.

La première strate provient des vagues successives d'exploration et du commerce des fourrures, époque où les besoins du commerce étaient encore combinés avec l'espoir de trouver la route vers l'Asie; époque également où les voyageurs développèrent des liens affectifs et familiaux avec les peuplades qui occupaient déjà le territoire. La deuxième strate découle du grand mouvement de colonisation et de peuplement de l'Ouest, période où les immigrants d'origines diverses vinrent s'installer sur les terres acquises du gouvernement canadien.

1.1 Première strate: les débuts de la présence francophone dans l'Ouest canadien

Les premiers francophones à parcourir la Prairie furent des explorateurs, des voyageurs à la solde des marchands ou des compagnies de fourrures et des coureurs des bois qui eux, travaillaient à leur propre compte: Français des débuts de la colonie trop à l'étroit dans la société du temps, irrésistiblement attirés vers les grands espaces et la liberté et, un peu plus tard, Canadiens aguerris au rude style de vie et surtout au climat du nouveau continent.

Comme l'explique Johnny Montbarbut dans son récit historique *Si l'Amérique française m'était contée*, ces aventuriers des débuts de la Nouvelle-France sont considérés comme des vagabonds ayant une mauvaise influence sur les jeunes gens de la colonie puisqu'ils déstabilisent la société du temps. Au lieu de fonder des familles et de défricher de nouvelles terres, ils font miroiter « l'appât du gain facile, l'appel de la vie libre en forêt et la liberté sexuelle des filles indigènes » (1990: 148). Vers 1673, sous le règne de Colbert, ils sont déjà près de 800 coureurs des bois sur une population de 9,000 colons. Pour eux, « les grands espaces vierges de l'Amérique symbolisaient les terres de la liberté où l'on pouvait vagabonder selon son bon plaisir et se fixer à sa guise » (Montbarbut, 1990: 149).

En se lançant ainsi à la conquête du continent, ils vivront à la manière des indigènes, apprenant à mieux les connaître et à les respecter. Ils apprendront également les langues des Amérindiens des territoires environnants et fonderont naturellement des familles avec les femmes des tribus qui les ont accueillis. Cette base de pénétration des francophones

dans les tribus de l'Ouest amènera la fusion des cultures et la fondation d'un nouveau peuple, celui des Métis aussi appelés les « Bois-Brûlés », terme français traduit de l'algonquin « wissakodewinmi » pour décrire les enfants métis adoptés par les tribus (Purich, 1988: 18).

1.1.1 Un nouveau peuple: les Métis

Ce rapprochement entre les Blancs et les Autochtones reposait sur une affinité entre les deux peuples dont l'origine se trouve dans le vécu des coureurs des bois et leurs conditions de vie depuis les débuts de la Nouvelle-France. D'autres facteurs favorisaient également la bonne entente entre les deux groupes: l'éloignement croissant des influences de la civilisation faisait que l'assimilation de ces nomades était presque automatique au sein de la tribu puisque les nouveaux arrivants avaient déjà les mêmes habitudes de vie, qu'ils connaissaient le territoire et le mode de fonctionnement culturel, politique et économique des peuples y habitant:

Les Français du Bas-Pays manifestèrent une extrême facilité à conformer leur existence à celle des Indiens, à reproduire leurs habitudes et à s'incorporer à leurs tribus: lorsque, débordant le lac Supérieur, ils atteignirent la dernière étape de leur expansion, ils n'apportaient pas seulement avec eux l'état d'esprit nécessaire à la fusion des cultures et des races, mais une tradition de plus d'un siècle de rapports et de mariages mixtes. (Giraud, 1984: 312).

L'identité métisse s'est développée très tôt: il est attesté que dès 1760, on trouve des Métis dans l'Ouest (Brouillette, 1979: 15).

Comme l'explique Giraud (1984: 313), la classe dirigeante de la colonie de la Nouvelle-France connaissait l'existence du métissage mais ne l'approuvait pas. D'ailleurs, il n'existe pas de statistiques officielles du phénomène puisque la plupart des enfants issus de ces unions étaient absorbés par la tribu de la mère. Ils demeuraient donc étrangers à la population canadienne-française. Cependant, les métis tout en conservant la langue de leur mère (normalement le cri ou le chippewea) apprirent également le français, la langue du père.

Ce sont ces coureurs des bois et leurs enfants qui établiront les ponts linguistiques entre les autochtones et les commerçants d'abord. Leurs aptitudes linguistiques seront ensuite très utiles pour les explorateurs des XVII^e et XVIII^e siècles. Nicolet, Radisson, Des Groseilliers, La Vérendrye (que l'on considère comme le « Père de l'Ouest canadien ») ainsi que la majorité des découvreurs qui sillonnèrent non seulement les Prairies mais également tout le continent nord-américain étaient francophones. Vinrent par la suite d'autres explorateurs, anglophones ceux-là, par exemple Thompson, Mackenzie et Fraser, mais les guides, les interprètes et la majorité des membres de leurs expéditions étaient Canadiens français et Métis.

Aux quatre coins de l'Amérique, partout où flottera le fleurdelisé, il deviendra banal de rencontrer des indigènes francophones à la peau plus claire et portant des noms bien français. Le temps viendra où même la profession d'interprète n'aura plus cours: la francophonie couvrira les trois quarts de l'Amérique du Nord. De nombreux Indiens pourront s'exprimer dans un français très correct et, à la longue, on ne pourra pas toujours être sûr au premier abord que quelques individus, rencontrés très loin des rives du Saint-Laurent, sont des Blancs très indianisés ou des autochtones francisés. (Montbarbut, 1990: 147).

Ces coureurs des bois canadiens-français et métis ne travaillaient pas tous pour les explorateurs ou les grandes compagnies de traite. Les « hommes libres » ou « freemen » sont « plus près de l'Indien que l'engagé » et ils « s'incorporent définitivement au pays où les engagés se contentent parfois de séjours temporaires » (Giraud, 1984: 364). Vers la fin du XVIII^e siècle, ces anciens nomades paraissent avoir commencé à se fixer avec leurs familles dans certains endroits plus favorables à la culture et à une économie sédentaire, aux abords de rivières ou près des postes de traite par exemple.

Les familles dont les noms seuls évoquent aujourd'hui, dans les pays de l'Ouest, la race de « sang mêlé »: les Déjarlais, les Vandal, les Cardinal, les Beauregard, les Dumont, les Beaulieu, les Deschamps, dont les chefs, engagés ou hommes libres, parfois se déplacent au gré des exigences du service, parfois commencent à se stabiliser autour des postes ou dans les secteurs qui deviendront plus tard, comme le lac la Biche ou le lac Winnipeg, les lieux de concentration préférés des familles métisses. (Giraud, 1984: 472)

Comme l'a écrit le chercheur albertain Gratien Allaire, « les Métis sont la francophonie de l'Ouest pendant trois quart de siècle » (1991: 13). Le premier recensement fédéral, en 1871, nous dit que la population totale était de 11 400 : 1 600 Blancs, 5 720 Métis francophones et 4 080 Métis anglophones (Stanley, 1960: 318). Quinze ans plus tard les Métis ne représenteront plus que 7% de la population! Ils refusent le mode de vie des Blancs et leur sédentarisme pour suivre les bisons, de plus en plus loin vers l'Ouest. Ainsi, ils fonderont

ce qui deviendra plus tard la Saskatchewan en s'installant à un endroit stratégique, au croisement de la rivière Saskatchewan - qui relie les trappeurs indiens du Nord aux acheteurs américains du Sud - et de la piste Carlton, la première « transcanadienne » qui va de Winnipeg à Edmonton (Vastel, 1985: 94).

Plusieurs villages de l'Ouest contemporain ont grandi « à partir d'un noyau de familles métisses qui s'y sont établies durant le dernier tiers du siècle dernier » écrit l'historien Richard Lapointe (1987: 264). En Saskatchewan, les Métis se sont surtout établis dans le nord, dans la région de Saint-Laurent, Batoche, Duck Lake et Saint-Louis, justement la région de l'ancienne piste Carlton.

1.1.2 La langue des Métis

Les Métis francophones sont les descendants des voyageurs qui préférèrent s'établir dans l'Ouest au lieu de rentrer au Québec. Les Métis anglophones, beaucoup moins nombreux ceux-là, descendent des Irlandais et des Écossais qui travaillaient pour la compagnie de la Baie d'Hudson.

Il y aura bien sûr quelques occasions de contact entre les deux souches métisses et le besoin de communiquer créera même une nouvelle langue: la langue d'usage entre le Métis francophone et l'anglophone sera le français ou l'anglais et

quand l'une des deux lui fera défaut pour communiquer avec l'autre Métis - le francophone ou l'anglophone - , il s'exprimera au moyen des langues indiennes couramment utilisées sur son territoire de résidence pré-canadien (généralement le cri). Il développera même sa propre langue, le michif, sorte de créole franco-cri. (van Schendel, 1994: 111).

Le linguiste Robert Papen écrit de son côté que le mitchif (ou michif)

présente des caractéristiques tout à fait exceptionnelles, voire inattendues, puisque sa grammaire intègre des éléments français et cris. Plus précisément, le syntagme nominal est, à toutes fins pratiques, identique au français, alors que le verbe vient fondamentalement du cri (surtout du cri dit « des Plaines »). Les prépositions, les conjonctions, les adverbes, etc., se répartissent plus ou moins également entre les deux langues. La syntaxe générale de la phrase a tendance à être plus crie que française étant donné l'importance qu'a le verbe en cri (1993: 25).

Papen mentionne également que, si l'on passe sous silence la partie crie du mitchif, surtout en ce qui concerne les verbes, pour s'attarder à la partie 'français' de la langue des Métis francophones de l'Ouest, « il appert que nous sommes en présence d'un français phonologiquement, morphologiquement et syntaxiquement différent du français hexagonal ou de l'une ou l'autre des variantes du français parlé ailleurs au Canada ou en Amérique » (1993: 25).

Le métis offre donc au linguiste un intérêt particulier. D'une part, ce parler se distingue considérablement des autres parlers français du continent au niveau phonologique, au niveau morpho-syntaxique et au niveau lexico-sémantique. Ces différences sont le plus souvent dues au contact des diverses langues amérindiennes qui l'ont fortement marqué, surtout le cris [sic]. D'autre part, le métis conserve de nombreux traits linguistiques qui l'apparentent de toute évidence au parler québécois, même si ceux-ci semblent surtout refléter un état plus ancien que la « langue mère » (Papen, 1984b: 116-117).

Dès 1900, les Métis étaient minoritaires à l'intérieur même d'une autre minorité avec laquelle ils avaient peu de liens. Professeur au département d'études autochtones à l'Université de la Saskatchewan, Antoine Lussier soutient que le peu de contacts entre les francophones et les Métis était imputable au racisme qui existait entre les deux races et que « le français métis était vu comme un patois et non pas comme du français » (1982: 75).

De son côté, Papen souligne que même si le métis a été marqué par les langues amérindiennes, il n'en est pas pour autant une langue mixte. Il explique également qu'il existe un autre parler appelé *mitchif* qui lui, est une véritable langue mixte, un pidgin dont

le syntagme nominal (...) serait surtout du domaine phonologique, morphologique et lexical du français alors que le syntagme verbal serait du domaine du cris [sic], avec toutes les complexités flexionnelles qu'on lui connaît, bien que certains locuteurs semblent simplifier le système verbal en ayant recours à des constructions prépositionnelles basées sur le français (1984b: 117).

Pour le non initié, il apparaît difficile à première vue de bien différencier le *métis* (ou *métif*) du *mitchif*.³

Voyons brièvement quelques-unes des caractéristiques et particularités du parler métis. Au niveau phonétique, le métis a une nette tendance à fermer les voyelles moyennes. Le linguiste Claude Poirier note d'ailleurs dans ses recherches sur l'ancien québécois que nos ancêtres avaient tendance à fermer le *e* inaccentué en *i* devant une autre voyelle⁴, un comportement que l'on retrouve toujours dans le parler métis.

³ Afin d'éviter toute confusion, Papen propose d'utiliser le terme français *métis* pour désigner les divers parlers français des Métis et de limiter l'utilisation du vocable *mitchif* à la langue mixte franco-crie (1993: 38). Nous ferons de même.

⁴ Voir à ce sujet son article « La prononciation québécoise ancienne d'après les graphies d'un notaire du XVII^e siècle », 1975.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'aspect morphologique du métis, nous percevons que ce parler est marqué à plusieurs niveaux: il existe entre autres une catégorie grammaticale supplémentaire de genre. Le masculin et le féminin du français existent mais sont souvent abolis ou remplacés par une troisième catégorie basée essentiellement sur l'animé et l'inanimé, une caractéristique qui provient d'un transfert du cri. La classe animée comporte surtout les êtres humains, les animaux, les esprits et les grands arbres. Donc, les pronoms *il* et *elle* ne possèdent aucune réalité linguistique pour les Cris; il en découle que le masculin et le féminin sont à peu près interchangeables pour les locuteurs métis: « ton garçon, *elle* est smart... », « ma femme, *il* disait... ». Papen explique que le locuteur métis aura donc tendance à utiliser un pronom « neutre »: le clitique *ça*, utilisé à toutes les sauces....: *ça l'a d'l'argent... ça vient à mourir...*, et accordé au pluriel: *ça sont pas pire..., mes neveux, ça l'ont parti...* Une autre manière de se soustraire au problème du genre sera d'éliminer complètement le pronom, surtout dans un contexte sémantique clairement identifié: *J'ai une fille à R...; () travaille à la Post Office* (1984a:128)⁵.

Un dernier aspect du parler métis sur lequel nous voulons insister concerne le lexique qui se caractérise par quatre traits principaux: il possède des termes typiques du français canadien (*jongler* pour *penser*, *mouiller* pour *pleuvoir*, *jaquette* pour *pyjama* ou encore *tanné* pour *ennuyé*), des termes empruntés au cri (*tanchi* pour *bonjour*, *nanta* pour *apporter*, *kankwa* pour *porc-épic* ou *mishatim* pour *cheval*), des termes empruntés à l'anglais (*team* pour *attelage*, *bum* pour *clochard* ou *muskeg* pour *marécage*) ainsi que des termes ou des sens

⁵ Ce même article de Papen nous présente également la construction du possessif spécifique au métis.

uniques au métis lui-même (*nouque* pour *neveu*, *bracailier* pour *braconner*, *miser* une maison pour *faire construire* une maison... ou encore *empresser* pour *marquer* le bétail *avec un fer*) (Papen, 1984a: 131-132; 1984b: 133-137).

Les recherches sur le parler métis sont captivantes mais nous en resterons à ce bref exposé qui présente l'un des aspects de la présence du français dans l'Ouest canadien. Le métis (ou *métif* comme le désignent les locuteurs de ce parler) se parle surtout dans les provinces des Prairies, mais il existe aussi quelques locuteurs dans les Territoires du Nord-Ouest ainsi qu'au Dakota du Nord (spécialement à Turtle Mountain) et au Montana, les deux états américains au sud de la Saskatchewan.

1.2 Deuxième strate: le développement de l'Ouest

Ayant été recrutés par la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson après la Conquête de 1760, les Canadiens français sont véritablement présents partout sur le continent nord-américain.

1.2.1 L'arrivée des premières familles francophones dans l'Ouest

La première Canadienne de l'Ouest est née à Maskinongé, diocèse des Trois-Rivières. En 1807, Marie-Anne Gaboury épousa un trafiquant de fourrures, Jean-Baptiste Lagimodière, qui décida peu après leur mariage de retourner dans les Prairies. Au lieu d'attendre ses retours périodiques, elle prit la décision de le suivre et mit au monde un an plus tard une fille, Reine, le premier enfant Blanc né à la Rivière-Rouge. Une autre de ses filles, Julie, sera la mère de Louis Riel, « le chef des Métis de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest et l'homme le plus remarquable de sa race » (Morice, 1908: 247).

1.2.2 L'arrivée du clergé

Viendront ensuite les missionnaires qui suivront les traces des coureurs des bois dont ils veulent sauver les âmes. Nous verrons plus loin que le rôle de ces missionnaires est très

important dans l'histoire de l'Ouest canadien puisque ces religieux favoriseront ainsi l'implantation des premières missions et de la civilisation⁶.

Les premiers mariages entre Canadiens et Indiens datent de 1785, et pendant plus de trente ans, ils se multiplièrent à la faveur de la rivalité des diverses compagnies anglaises obligées, de ce chef, de multiplier leurs employés canadiens. (...) L'année 1821 marque une date importante dans l'histoire des Métis. La compagnie de la baie d'Hudson triomphait définitivement de toutes ses rivales. Maîtresse incontestée de la traite des fourrures sur un immense territoire, elle licenciait près de la moitié du nombre de ses voyageurs, et ceux-ci, avec leurs squaws, venaient se fixer à Saint-Boniface, à Saint-François-Xavier, sur les rivières Rouge et Assiniboine, près de la colonie écossaise de Selkirk. (Desrosiers et Fournet, 1911: 191).

Bâtie sur le site de l'ancien fort Rouge construit par La Vérendrye en 1738, la première mission de l'Ouest, sur les bords de la Rivière Rouge, date de 1818. La Compagnie de la Baie d'Hudson choisira le même site quelques années plus tard, soit en 1822, pour y ériger le fort Garry, aujourd'hui Winnipeg. Le fondateur de cette première mission, l'abbé Provencher, sera sacré évêque deux ans plus tard, puis évêque titulaire de Saint-Boniface en 1847. Le territoire à couvrir étant immense, on fit appel aux Oblats de Marie-Immaculée vers 1845. Dans les dix années qui suivirent, les Oblats établirent des missions à Sainte-Anne, à Saint-Albert ainsi qu'à l'Île-à-la-Crosse (Payment, 1983: 44). D'autres congrégations religieuses comme les Soeurs de la Charité ou Soeurs Grises (qui étaient arrivées en 1844), les Filles de la Providence, les Soeurs de la Présentation de Marie ou les Religieuses de la Miséricorde s'ajoutèrent et multiplièrent les oeuvres de toutes sortes: paroisses, écoles, journaux... (Desrosiers et Fournet, 1911: 193 et ss).

⁶ Voir l'Annexe 4 : la carte intitulée « Le Canada : l'oeuvre missionnaire ».

La technique utilisée par le clergé pour la colonisation était de transformer les missions desservant les Métis en noyaux de colonisation par des francophones qui devaient arriver avant « les étrangers ».

Cette politique de devancer les immigrants de différentes souches en allant créer de nouvelles paroisses dans des régions isolées eut comme résultat l'éparpillement de la colonisation française au nord de la rivière Saskatchewan à partir de la frontière du Manitoba jusqu'à celle de l'Alberta (Lalonde, 1993: 12).

Donc, vers la fin du XIX^e siècle, le pays s'ouvre lentement à la colonisation et au progrès et les Métis ont un rôle très important à jouer.

1.2.3 La division du territoire

En 1870, un gouvernement provisoire fut créé à la colonie de la Rivière-Rouge par Louis Riel et ce dernier « réussit à obtenir du gouvernement canadien la création du Manitoba et la reconnaissance officielle du français, dans l'Acte du Manitoba » (Dufresne *et al*, 1988: 271). La population augmentait rapidement et déjà en 1878, Joseph Tassé écrivait:

Somme toute, nous ne croyons pas faire erreur en estimant à environ deux cent mille âmes la population franco-canadienne répandue dans notre Nord-Ouest et dans les États américains occidentaux. (XVIII).

Il faudra cependant attendre la Confédération, la construction des chemins de fer et la fin de la résistance métisse pour que le rythme du peuplement de l'Ouest s'accélère et que la population se diversifie ethniquement.

En 1882, le gouvernement conservateur de John A. Macdonald crée les quatre districts d'Assiniboine, Saskatchewan, Alberta et Athabaska⁷ qui sont administrés depuis la nouvelle capitale des Territoires: Régina (Waiser, 1986: 1898). Les Prairies connaîtront ensuite un développement prodigieux et la population de l'Ouest passera de 325 000 habitants en 1896 à près de 1 700 000 en 1913⁸ (Chartrand, 1984: 255).

En 1915, le Canada possède plus de 48 000 kilomètres de voies ferrées, appartenant au *Canadien Pacifique* ainsi qu'à la *Canadian Northern Railway* et à environ 150 autres petites compagnies privées; le *Grand Tronk Pacifique* « pousse jusqu'au Pacifique via la Saskatchewan, Edmonton, Yellowhead » (Chartrand, 1984: 255)⁹. Le développement des voies fluviales et la construction des voies ferroviaires favoriseront l'éclosion des villes et des villages et rendront possible la progression vers l'Ouest grâce aux flots d'immigrants qui se montreront intéressés à coloniser les nouvelles terres à blé. Souvent même les colons devanceront l'arrivée du chemin de fer qui doit alors ajuster son parcours pour desservir les communautés déjà établies (Lacourcière *et al*, 1969: 467). Vers 1930, la Saskatchewan possède plus de 14 500 kilomètres de réseau ferroviaire, « le deuxième plus important de toutes les provinces canadiennes » (Lapointe et Tessier, 1986: 173).

⁷ Voir l'*Annexe 6b* : la carte intitulée « Le Canada : 1882 ».

⁸ Voir l'*Annexe 5* : le tableau A-1 intitulé « Canada : population par province 1817-1976 » ainsi que l'*Annexe 6a* : la carte intitulée « Le peuplement de l'Ouest ».

⁹ Toutes ces compagnies allaient se fusionner vers 1914 pour devenir le *Canadien National* et ainsi concurrencer le *Canadien Pacifique* (Lapointe et Tessier, 1986: 173).

Provenant d'un peu partout en Europe, le nombre des nouveaux arrivés grossira chaque jour: ils seront plus de 100 000 en 1903, de 200 000 en 1906, de 300 000 en 1911 et plus de 400 000 en 1913 (Hall, 1986:1806). Les Métis francophones se retrouveront donc lentement perdus dans la masse.

Aujourd'hui, la race métisse tend à s'effacer comme groupe distinct. (...) Timides, laconiques, se résignant difficilement à la culture - à laquelle on pensait si peu avant la construction du transcanadien - partout débordés, ils sont menacés de disparaître comme nation. (...) Il restera au moins au Métis français du Nord-Ouest canadien, la gloire d'avoir été, dans ces régions lointaines et si longtemps inaccessibles, les pionniers de la civilisation et de la foi chrétienne. (Desrosiers et Fournet, 1911: 193).

1.2.4 La colonisation des Prairies

Selon l'historien André Lalonde (1982: 123), l'Église catholique romaine joua un rôle de premier plan dans la colonisation des Prairies, du moins en ce qui a trait à l'élément francophone. Le résultat de ces efforts de colonisation fut de pouvoir dénombrer approximativement cent mille francophones dans les trois provinces des Prairies en 1910, dont vingt-trois mille vivant en Saskatchewan. Ces colons étaient concentrés dans le Sud-Est et le Sud-Ouest ainsi que dans le Nord. Leur petit nombre ainsi que les grandes distances séparant les diverses communautés étaient sources d'inquiétude pour le clergé. La survie religieuse, culturelle et linguistique de leurs ouailles était menacée par l'isolement des Fransaskois ainsi que par l'arrivée de hordes d'immigrants étrangers dont la langue commune fut très tôt l'anglais.

Il fut donc décidé de contrer l'immigration des différentes ethnies par une immigration francophone en faisant connaître l'Ouest canadien aux colons français du Québec, de l'Acadie et des États-Unis. Ce mouvement d'immigration et de colonisation constitue pour la société fransaskoise cette deuxième strate dont il a été question plus tôt.

De nos jours, la Saskatchewan est la seule province canadienne où l'ensemble des éléments de souche française et anglaise forme moins de cinquante pour cent de sa population. C'est une province de minorités: ukrainienne, allemande, scandinave, italienne, grecque...

1.2.5 L'immigration francophone

Pour augmenter le nombre de colons de langue française afin de peupler la province et ainsi conserver les acquis, on fit appel à des « missionnaires-colonisateurs »¹⁰ dont la tâche était de vaincre l'ignorance des classes dirigeantes de l'Est du pays sur les avantages de l'Ouest canadien et de convaincre les gens que l'on n'essayait pas de dépeupler le Québec mais plutôt « d'accommoder » le surplus de colons qui n'avaient pas de terre à travailler et qui par conséquent émigraient chaque année aux États-Unis par milliers (Lalonde, 1982: 125). La plupart des Québécois s'y rendaient pour aller travailler dans les manufactures, mais comme ils considéraient leur situation temporaire, ils n'étaient pas intéressés à s'éloigner: la distance entre le Québec et les Prairies était si grande... et ils avaient toujours espoir de pouvoir revenir bientôt, une fois leurs goussets regarnis.

¹⁰ Selon le professeur J.-G. Quenneville de Saskatoon, entre 1880 et 1930, il y en eut une trentaine (1983: 164).

En 1908, l'un de ces missionnaires-colonisateurs, l'abbé Philippe-Antoine Bérubé, est chargé de se rendre dans l'Est du pays pour recruter de nouveaux colons pour le nord de la Saskatchewan. « Environ 150 familles canadiennes-françaises viendront s'établir dans la région de Vonda »¹¹. Deux ans plus tard, en 1910, un prêtre de Vonda même incitera trois à quatre cents colons québécois à venir s'installer dans le nord-est de la Saskatchewan¹².

Le gouvernement québécois voyait d'un bon oeil l'émigration à l'ouest du surplus de sa population puisque la défense des intérêts de « la race » serait appuyée au fédéral par le contingent de l'Ouest. De plus, la présence d'une forte population francophone assurait que l'Ouest demeurerait canadien, culturellement et politiquement (Lalonde, 1982: 126).

Un autre élément jouait également en faveur d'une émigration francophone dans l'Ouest. L'opinion de plusieurs était que *LA PATRIE* comprenait tous les groupes minoritaires francophones d'un bout à l'autre du pays. Les Prairies faisaient partie du patrimoine que nous avaient laissé les explorateurs français, les coureurs des bois et les missionnaires.

Cependant, bien que la majorité des francophones dans l'Ouest soient originaires de la province de Québec, ils ne le sont pas tous car « un contingent important de Franco-Américains s'y installe dans la foulée des campagnes de rapatriement de la fin du XIXe

¹¹ *Revue Historique*, 1992, 3-1: 1.

¹² Auteur inconnu, 1995: 1.

siècle » (Dufresne *et al*, 1988: 271). Au printemps 1910, l'abbé Antoine-Philippe Bérubé, au cours d'un autre voyage de recrutement, amena en Saskatchewan « un contingent de 400 Canadiens français rapatriés du Maine » (Painchaud, 1987: 153).

Il est à noter qu'une partie des francophones de la Saskatchewan proviennent directement de la France, de la Suisse, du Luxembourg et de la Belgique sans passer par le Québec ou les États-Unis puisque certains missionnaires-colonisateurs traversèrent l'Atlantique pour se rendre en Europe afin de remplir le mandat qui leur avait été confié:

En France, au début du 20^e siècle, des agents d'immigration envoyés par le gouvernement du Canada, le Canadien Pacifique ou les évêques catholiques de l'Ouest visitaient les petits villages d'Europe pour parler aux fermiers, réunis aux bistros ou à la salle de ville. Le but de ces agents était de décrire les vastes régions de l'ouest du Canada, où il y avait de belles et grandes terres à cultiver et d'encourager ces fermiers à venir s'y établir. (Boutin, 1992: 1).

L'abbé Jean Gaire fut probablement le plus important agent de colonisation de l'Église en Europe. En 1904 seulement, « il amena au Canada 1 600 immigrants français et belges » (Painchaud, 1987: 192). Il oeuvra de 1889 à 1907, année de sa dernière tournée en Europe.

Les statistiques sur la population catholique (54 000) pour le diocèse de Prince-Albert en 1909 montrent qu'environ un cinquième est de langue française, donc une minorité imposante.

Tableau 1 <i>Population catholique par nationalité pour le diocèse de Prince-Albert en 1909</i>	
Langue française	10 000
Langue anglaise	5 000
Langue allemande	12 000
Ruthènes	12 000
Langues indiennes	15 000
<hr/>	
Total :	54 000
SOURCE : Desrosiers et Fournet, 1911: 210.	

En quelques années au début du siècle, plus de 10,000 colons de langue française se sont établis autour de Gravelbourg dans le sud de la Saskatchewan nous signalent Desrosiers et Fournet (1911: 212). En se basant sur les plus récentes statistiques qui leur étaient accessibles, les auteurs avaient prévu une présence francophone importante pour les années 1960:

En résumé, d'après des statistiques récentes, nous comptons au-delà de 60 000 catholiques de langue française dans les trois provinces de Manitoba, Saskatchewan et Alberta. Si tous conservent leur langue et par conséquent leur foi, ils pourront être un million dans cinquante ans ! (1911: 213).

Cependant ces efforts de colonialisation furent contrés non seulement par la Première Guerre Mondiale mais également par le gouvernement français qui était préoccupé par son taux de natalité très faible et le dépeuplement de ses campagnes et qui interdisait « toute forme de propagande propre à promouvoir l'émigration de ses citoyens » (Lalonde, 1983: 84). Somme toute, les résultats obtenus furent décevants. En 1915, il n'y avait que 1 806

Belges et 3 031 Français en Saskatchewan (Quenneville, 1983: 165). Vers la fin de la période d'immigration, au recensement de 1931, les francophones étaient 135 000 dans les trois provinces de l'Ouest sur une population totale de 2 350 000 habitants; la Saskatchewan avait 50 700 francophones, soit 5,5% du total de la province, dispersés un peu partout (Lalonde, 1983: 84).

La survie culturelle des Fransaskois fut également menacée par le Ku Klux Klan, un mouvement anti-francophone originaire des États-Unis, attaquant la langue et le système des écoles séparées. Avant sa disparition au début des années 30, le Klan « sera parvenu à rallier des dizaines de milliers d'adhérents, à établir 125 sections locales et à renverser un gouvernement » (Sher, 1985: 473) puisque plusieurs conservateurs du parti provincial et plusieurs dirigeants étaient membres du Klan et conspirèrent pour renverser les libéraux du pouvoir. Le slogan du Klan était « *Une seule langue: l'anglais* ». Tous les efforts des Canadiens-Français se concentrèrent donc sur la défense de la communauté et de ses institutions. Ce conflit racial rendit évident le besoin d'avoir des dirigeants éduqués. L'absence de professeurs, d'avocats et de médecins se fit aussi cruellement sentir, mais le cri d'alarme lancé aux jeunes universitaires québécois ne donna que très peu de résultats.

Ayant abandonné leur rêve de peupler la Saskatchewan par un nombre important de Québécois et réalisant que les efforts des missionnaires-colonisateurs de rapatrier les Franco-Américains avaient produit des résultats négligeables (Lalonde, 1982: 129), les Fransaskois cessèrent de dépendre « émotionnellement » du Québec et décidèrent de ne

compter que sur eux-mêmes pour assurer leur futur. Ils gardèrent un attachement sentimental envers leur lieu d'origine, mais ils avaient l'impression d'avoir été abandonnés du Québec. Les considérations sociales, économiques et politiques firent qu'ils développèrent une identification de plus en plus forte avec leur province d'adoption et à partir des années 1920, ils commencèrent à se considérer comme des gens de l'Ouest à part entière (Lalonde, 1982: 130).

Les recensements de 1911 et de 1931 démontrent que la population d'origine francophone de la Saskatchewan doubla dans l'intervalle, passant de vingt trois mille à cinquante mille habitants; d'ailleurs la population totale de la province doubla elle aussi (Lalonde, 1982: 131). Le tableau qui suit nous montre l'évolution de la population française en Saskatchewan de 1885 à 1951:

Tableau 2 <i>Évolution de la population française en Saskatchewan de 1885 à 1951</i>			
Année	Total	Française	%
1885	32 829	1 520	4,6
1901	93 134	2 692	2,9
1911	492 432	23 251	4,8
1921	757 510	42 152	5,6
1931	921 785	50 700	5,5
1941	896 992	50 530	5,6
1951	831 728	51 930	6,2
SOURCE : Trudel et Grenier, 1955: 59, tableau XVI.			

Même si les francophones des Prairies étaient détachés sentimentalement du Québec, il n'en reste pas moins qu'ils partageaient une conviction profonde, soit celle d'appartenir à un peuple fondateur, à la nation canadienne-française. Mais la transformation en profondeur de la société des années soixante, « la Révolution tranquille », aura des répercussions importantes à travers la nation, les ondes de choc se dispersant partout au pays. Ce sera le point de départ de ce que Fernand Harvey a appelé « une grande déchirure identitaire au sein de la nation canadienne-française » (1995: 54).

Comme l'explique la géographe Anne Gilbert, l'arrivée au pouvoir de Pierre Elliott Trudeau en 1968 et sa décision de mettre en place plusieurs des recommandations de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme changèrent définitivement le visage du Canada, maintenant fondé sur les ethnies et la diversité. Les Canadiens français vivant hors des frontières du Québec perdaient ainsi leur statut de peuple fondateur pour devenir « un groupe ethnique parmi tous les autres fondant la mosaïque culturelle canadienne » (1994: 169).

Cette nouvelle façon de regarder la situation allait amener une prise de conscience des communautés ainsi qu'une redéfinition de la vision personnelle des groupes francophones minoritaires et redonner un coup de fouet à la fierté non seulement des Acadiens mais également à celle des Franco-Albertains, des Franco-Manitobains et des Fransaskois, précipitant ainsi l'émergence de leurs identités distinctes.

Les francophones de la Saskatchewan se sont donné le nom de « Fransaskois » en 1972 (à la suite d'un concours de *L'Eau vive*) mais le terme n'a pas été accepté d'emblée par toute la population. Le nom ne sera utilisé régulièrement qu'au début des années 1980.

Roland Pinsonneault nous a d'ailleurs confié qu'il détestait le mot « Fransaskois » parce qu'il identifie une toute petite minorité d'environ 2% dans la province

alors que comme « Canadien français » nous représentons 25% de la population canadienne! Une étude a été faite qui montre que le meilleur moyen d'affaiblir un peuple c'est de le diviser... et ça marche... Nous sommes rendus Fransaskois, Franco-Manitobains, Acadiens, Québécois... alors que la force est dans l'union!

1.3 La Saskatchewan moderne

Le trait le plus frappant de la population de la Saskatchewan est sans aucun doute son étonnante diversité. Les grandes vagues de peuplement de l'Ouest canadien virent arriver des Britanniques, Allemands, Ukrainiens, Français, Scandinaves, Polonais, Hollandais et autres par milliers entre 1896 et 1920. Ces nouveaux venus s'établirent donc en communautés plus ou moins denses (Lapointe, 1993: 101). Ils furent suivis plus tard par des groupes de plus en plus nombreux en provenance du Tiers-Monde et de l'Asie. Par exemple, au cours des vingt dernières années, la Saskatchewan a accueilli au moins deux

vagues successives de Vietnamiens qui changèrent en quelques mois le visage des villes de Saskatoon et Régina.

1.3.1 Profil de la communauté fransaskoise

Depuis 1951 cependant, la population francophone décroît, passant de 4,4% à 2,3% de la population totale de la province au recensement de 1986. Plus de la moitié de ces personnes se disant de langue maternelle française, soit 53%, vit en milieu urbain et 47% vit en milieu rural. Selon Statistique Canada, en 1991, 21 953 personnes de langue maternelle française vivent en Saskatchewan et la population est toujours dispersée en parts à peu près égales entre les zones urbaines et rurales.

La grande majorité des Fransaskois occupe trois zones spécifiques:

1. - LE SUD-OUEST: un vaste territoire compris entre Willow Bunch et Dollard non loin de la frontière albertaine.
2. - LE SUD-EST: où l'occupation francophone forme un croissant, allant de Bellegarde à l'est, jusqu'à Montmartre à l'ouest avec une pointe vers Wolseley et Fort Qu'appelle au nord-ouest.

Entre ces deux foyers d'occupation nous retrouvons quelques villages entre Radville et Sainte-Colette qui se trouve tout près de la frontière américaine.

3. - LE NORD: c'est là que l'on retrouve le plus grand nombre de familles et de centres francophones. Les immigrants se sont installés en une large bande des deux côtés de la rivière Saskatchewan-Nord ainsi que dans les vallées des rivières Carrot et Red Deer (Lapointe, 1993: 98-99).¹³

Les annexes 8a et 8b, « La Saskatchewan. Centres francophones de 1870 à 1981 » et « Les Français en Saskatchewan », nous montrent les communautés fransaskoises, localisées très distinctement au Nord et au Sud avec une bande assez large qui les divise - bande où les villages francophones n'existent peu ou pas. Les quelques quatre-vingt villes, villages et hameaux sur ces deux cartes indiquent les localités où les francophones se sont établis depuis 1870.

1.3.2 Les principales communautés fransaskoises

Les localités francophones importantes de la province sont Régina, la capitale, et Saskatoon, considérée comme la ville universitaire. Au nord, nous avons Prince-Albert, et au sud, le pôle d'attraction des francophones est Gravelbourg.

Régina : Lieu du procès et de la pendaison de Louis Riel, la ville de Régina est le centre commercial et agricole de la province ainsi que le siège épiscopal de l'archidiocèse de

¹³ Voir l'*Annexe 7* : la carte intitulée « Le paysage humain. La population de souche française » qui donne une représentation graphique de ces foyers de culture francophone en Saskatchewan.

Régina. Les bureaux de plusieurs organismes francophones s'y retrouvent, par exemple l'Association culturelle franco-canadienne (ACFC), le Conseil de la Coopération, la Commission culturelle fransaskoise (CCF) et *L'Eau Vive*, l'hebdomadaire francophone. Nous y retrouvons également la Société historique de la Saskatchewan ainsi que les studios radio et télévision de la Société Radio-Canada. La population francophone gravite autour de 700, sur une population totale d'un peu plus de 190 000 personnes¹⁴.

Saskatoon : Réputée pour sa beauté, « la Ville des Ponts », était à l'origine en 1882 une colonie de tempérance « implantée par une organisation de moralité publique de Toronto » (Dufresne *et al*, 1988: 336). Elle devint rapidement un centre commercial important ainsi qu'un centre universitaire. Les francophones y sont environ 1,200 sur presque 220 000 personnes.

Prince-Albert : À environ 130 kilomètres au nord de Saskatoon, la localité ne connaît un peuplement permanent qu'à partir de 1866. Les premiers habitants de la communauté sont « des Métis de descendance écossaise, suivis peu après de colons canadiens-français originaires de l'Ontario » (Dufresne *et al*, 1988: 294). L'économie de la ville est basée surtout sur l'agriculture et l'exploitation forestière et minière. Sur une population totale de presque 35 000 personnes, les francophones sont environ 350.

¹⁴ Les chiffres qui suivent proviennent de *Statistique Canada* (recensement de 1991) ainsi que du site internet « Communautés » (Gareau, 1998).

Gravelbourg : Cette petite localité du sud de la province est établie en 1906 par l'abbé Louis-Pierre Gravel. Centre culturel, religieux et éducatif, la localité est connue pour son collège classique fondé en 1917, la seule école secondaire francophone privée de l'Ouest canadien à ce jour. Malgré son petit nombre de francophones, soit environ 41% de la population totale (1 150 habitants), Gravelbourg demeure encore aujourd'hui un important centre de la vie française en Saskatchewan et sa cathédrale, l'une des plus belles de la province, a été désignée monument historique.

Tel est donc le portrait de la province où ont grandi les témoins de notre enquête. Qui sont-ils? Comment vivent-ils leur quotidien? Quel genre d'éducation ont-ils reçu? Comment font-ils pour préserver leur héritage francophone? À l'aube de l'an 2000, ont-ils peur de l'assimilation pour leurs enfants? Quelles sont leurs projections pour le futur de la langue française en Saskatchewan? Ce sont quelques-unes des questions que nous leur avons posées. Nous vous présentons donc une analyse sociolinguistique des réponses très diverses obtenues lors de nos entretiens avec ces dix Fransaskois.

PARTIE II

Synthèse de la situation linguistique des témoins

Chapitre 1

Historique des familles de nos témoins

Nous avons interrogé six femmes et quatre hommes pour fins d'enquête. Le plus jeune témoin a 24 ans et le plus vieux 56, ce qui nous assure un bon échantillon d'expériences vécues. Établissons tout d'abord l'historique de chaque famille dont provient l'informateur participant à notre enquête. Nous pourrons par la suite produire quelques comparaisons géographiques et sociales.

TÉMOIN A

Le témoin A est une femme de 38 ans, née à Gravelbourg, petite localité du sud de la province, considérée comme l'un des bastions francophones de la Saskatchewan. Ses parents sont fransaskois. Son père est né à Gravelbourg, alors que sa mère vient de Mankota, un peu plus au sud-ouest. Ses grand-parents maternels sont franco-manitobains, tous deux de souche québécoise dont les familles se sont établies à Oak Lake au Manitoba vers 1800. En ce qui concerne les grand-parents paternels, ils comptent parmi les pionniers de Gravelbourg. Le grand-père est né en Bretagne et vint s'établir au Canada vers 1920. Il passa trois ans au Québec où il trouva épouse (la grand-mère de notre témoin vient de la ville de Québec) avant de venir s'installer en Saskatchewan.

TÉMOIN B

Le témoin B est un homme de 55 ans. Il est né à Vonda, près de Saskatoon. Ses parents sont tous deux québécois. Son père est né à Sainte-Anne de La Pocatière et sa mère, à Saint-Pie, près de Saint-Hyacinthe. Ses grand-parents paternels sont également de La Pocatière et la famille émigra en Saskatchewan vers 1909. Quant à ses grand-parents maternels, ils sont aussi québécois. Quand ils quittèrent Saint-Pie, ils firent un détour de plusieurs années au Massachusetts, aux États-Unis, avant de s'établir en Saskatchewan en 1887.

TÉMOIN C

Le témoin C est une femme de 56 ans, née à Saint-Victor, un petit village au sud de Gravelbourg, près de Willow-Bunch. Son père est québécois, originaire de Montmagny et sa mère, fransaskoise. Ses grand-parents paternels sont québécois. Après le décès de son grand-père, sa grand-mère éleva seule son fils et ses deux filles à Montmagny. La plus vieille des filles vint s'établir en Saskatchewan et le reste de la famille suivit un peu plus tard quand le fils (le père de notre informatrice) eut terminé ses études à 17 ans. En ce qui concerne les grand-parents maternels, ils sont originaires de Sherbrooke qu'ils quittèrent vers 1900 pour aller vivre au Massachusetts. Ils s'établirent finalement en Saskatchewan, à Saint-Victor même, en 1907.

TÉMOIN D

Le témoin D est un homme de 30 ans, né à Gravelbourg. Son père est fransaskois également de Gravelbourg alors que sa mère est anglophone, née en Saskatchewan. Le grand-père paternel de notre informateur est un québécois de Rimouski et sa grand-mère, une acadienne du Nouveau-Brunswick. Quant aux grand-parents maternels, ils sont américains en provenance de l'état de New York, d'origine allemande ou polonaise (notre témoin était incertain à ce sujet).

TÉMOIN E

Le témoin E est une femme de 38 ans, née à Saint-Isidore-de-Bellevue (que l'on appelait anciennement Garonne) tout près de Batoche, au nord de Saskatoon. Ses parents sont tous deux également natifs de Saint-Isidore-de-Bellevue. Les grand-parents maternels de notre informatrice sont d'origine québécoise et française. Sa grand-mère arriva au Canada à l'âge de 4 ans quand la famille vint s'installer en Saskatchewan en 1905. Du côté paternel, sa grand-mère est québécoise et son grand-père fransaskois d'origine acadienne (Saint-Joseph de Memramcook). Elle est donc la onzième génération de la branche acadienne de sa famille, fait qu'elle a tenu à souligner en entrevue.

TÉMOIN F

Le témoin F est un homme de 24 ans, né à Ponteix, un peu à l'ouest de Gravelbourg, de parents fransaskois; le père de Ponteix et la mère, de Cadillac, un peu plus loin. Les grand-parents maternels de notre informateur sont fransaskois tous les deux d'origine québécoise. Quant à ses grand-parents paternels, ils sont aussi fransaskois, cependant sa grand-mère, née à Ponteix, est d'origine française.

TÉMOIN G

Le témoin G est une femme de 40 ans, née à Zénon-Parc, toute petite localité au nord-est de Saskatoon. Son père est également originaire de Zénon-Parc, alors que sa mère est née à Tway, près de Wakaw et Batoche. Cette dernière a des racines francophones et a été une francophone passive¹ jusqu'à son mariage. Les grand-parents paternels de notre informatrice sont ontariens, en provenance des environs de Penetanguishene. En ce qui concerne ses grand-parents maternels, le grand-père est fransaskois né à Zénon-Parc et la grand-mère est une Américaine du Missouri.

¹ En apprentissage des langues, un « locuteur passif » est quelqu'un qui comprend une langue mais est incapable de s'exprimer verbalement.

TÉMOIN H

Le témoin H est une femme de 39 ans, née à Edmonton en Alberta, mais déménagée à Zénon-Parc à l'âge de 6 ans. Son père est originaire de Smooth Rock Falls en Ontario mais il est arrivé en Saskatchewan à l'âge de 4 ans. Quant à sa mère, elle est née à Zénon-Parc. Ses grand-parents paternels sont d'origine québécoise: elle vient de Montréal alors que sa famille à lui a fait un détour par le Massachusetts aux États-Unis avant de s'installer en Ontario. Quant à ses grand-parents maternels, ils sont aussi d'origine québécoise.

TÉMOIN I

Le témoin I est une femme de 50 ans, née à Plessis, non loin de Wood Mountain, petite localité au sud de Gravelbourg, mais elle a grandi à Gravelbourg. Ses parents sont québécois. Le père est né comme ses parents à Saint-Jean-sur-le-Richelieu et l'arrivée de la famille en Saskatchewan date de 1920 alors qu'il avait quinze ans. Quant à ses grand-parents maternels, ce sont des montréalais qui ont émigré en Saskatchewan vers 1928, quelques années après la naissance de leur fille, la mère de notre informatrice.

TÉMOIN J

Le témoin J est un homme de 44 ans, né à Saint-Isidore-de-Bellevue, de parents et de grand-parents fransaskois. Ses arrière-grands-parents paternels sont originaires de Saint-Jacques de l'Achigan, non loin de Joliette au Québec, et ont pris possession du premier *homestead* de Bellevue en 1882. Fait à remarquer, ses arrière-grands-parents maternels sont aussi originaires de Saint-Jacques de l'Achigan, mais ils sont arrivés en Saskatchewan un peu plus tard, soit en 1894.

Quelques observations

1.1 Lieux d'origine

Si nous établissons une compilation des lieux de naissances de nos témoins, nous visualisons sur la carte trois villages dans le nord de la province, soit: Vonda, Saint-Isidore-de-Bellevue et Zénon-Parc dont sont originaires cinq des témoins².

Le village de **Zénon-Parc**, nommé en l'honneur de Zénon Chamberland qui y aménagea un site récréatif, a une population d'environ 250 habitants dont à peu près 64% sont francophones³. Le témoin H nous rapporte que dans son enfance, Zénon-Parc était « *à peu près à 95% francophone. On nous appelait... les anglophones de l'extérieur appelaient Zénon-Parc 'Little Montreal'* » (H: 6). Les premiers colons francophones à s'y installer venaient du Massachusetts et du Rhode Island aux États-Unis, suivis de peu par des Québécois des comtés de Kamouraska, Témiscouata et Gaspé ainsi que d'autres pionniers de l'Ontario et du Manitoba.

Quant au village de Saint-Isidore de Bellevue, il est situé à quelques kilomètres de Batoche. **Bellevue** a d'abord été établi par des Métis bien avant l'arrivée des premiers colons blancs sous le nom de Garonne et prit son nom actuel à la création du district postal par le gouvernement. La communauté, qui a toujours été en majorité francophone, faisait partie

² Voir les annexes 8a et 8b : les cartes intitulées « La Saskatchewan. Centres francophones de 1870 à 1981 » et « Les Français en Saskatchewan » ainsi que l'*Annexe 9* : le tableau A-2 intitulé « Origines des familles de nos intervenants ».

³ Tous les chiffres avancés proviennent de *Statistique Canada* : recensement de 1991.

de la paroisse Saint-Antoine de Padoue à Batoche avant de devenir Saint-Isidore de Bellevue en 1902. De nos jours, elle compte environ 450 personnes dont 99% sont francophones (Gareau, 1998).

Dans le sud nous avons quatre communautés: Gravelbourg, Saint-Victor, Ponteix et Plessis-Wood Mountain, endroits où sont nés les cinq derniers témoins. Le village de **Ponteix**, dans la région de Cypress Hills, a été fondé par des colons venus de France en 1908 sous le nom de Notre-Dame d'Auvergne et rebaptisé par la suite en l'honneur de la ville française de Ponteix:

Les habitants y ont vécu dans la pauvreté, ont souffert de la sécheresse durant les années trente et ont subi les agressions du Ku Klux Klan. Certains d'entre eux ont alors décidé de quitter Ponteix et ont été remplacés par des Canadiens français. (Dufresne et al, 1988: 288).

La population francophone du village représente 54% de la population totale d'à peu près 600 habitants. Ponteix s'enorgueillit de la possession de la statue la plus ancienne du Canada, une Pietà en bois dur qui daterait de la fin du XV^e siècle (Frémont, 1980:107). **Saint-Victor**, près de Willow Bunch (originellement Talle-de-Saules) a également été peuplé par des Métis et l'un des premiers blancs à s'installer dans la région est Jean-Louis Légaré qui gagna le respect de Sitting Bull et des Sioux venus s'y réfugier après leur victoire de Little Big Horn en 1876. Un peu plus tard, la construction du chemin de fer

amena de nombreux colons qui se lancèrent bientôt dans l'élevage⁴. La région de Willow Bunch et Saint-Victor a vu naître le Géant Beaupré ainsi que Carmen Campagne et ses frère et soeurs, le groupe populaire Hart Rouge.

1.2 Aspects socio-économiques

L'agriculture est à la base de l'économie de la plupart des familles de nos informateurs. Tous nos témoins ont des ancêtres agriculteurs, les parents, les grands-parents ou les arrière-grands-parents étant venus à la fin du XIXe siècle ou encore au début du XXe siècle en Saskatchewan pour cultiver la terre.

Plusieurs des grands-parents de nos témoins sont des pionniers qui se sont procuré un « *homestead* » et ont participé à la naissance et au développement de communautés comme Gravelbourg, Saint-Isidore de Bellevue ou Zénon-Parc. Un « *homestead* » est une terre gratuite, une concession.

Le mot a toutefois acquis un sens beaucoup plus large dans la langue de tous les jours et il désigne habituellement la première terre (même si elle était achetée) d'un immigrant. (Lapointe, 1987: 353).

⁴ Nous n'avons pas de statistiques indépendantes pour Saint-Victor en ce qui concerne la population francophone puisque *Statistique Canada* considère que ce hameau fait partie de sa municipalité rurale. Nous savons cependant que Willow Bunch a une population d'environ 475 personnes dont 35% sont francophones (Gareau, 1998).

Nous avons vu précédemment que l'Église s'était donné comme mission de coloniser l'Ouest en attirant le surplus de colons québécois à venir s'installer sur les terres nouvelles des Prairies au lieu de s'expatrier aux États-Unis. Cependant, voici ce qu'écrit Paul Genuist, professeur à l'Université de la Saskatchewan, dans son introduction au roman de Jean Féron et Jules Lamy *Dans la terre promise*:

les historiens affirment que relativement peu de Québécois s'en sont allés dans l'Ouest à la grande ère de colonisation de ces terres. Devant quitter une campagne québécoise surpeuplée et qui ne les nourrissait plus, ils préféraient une des trois autres solutions possibles: aller grossir le prolétariat non qualifié des usines dans les villes, s'expatrier en Nouvelle-Angleterre, plus proche que l'Ouest, et d'où ils comptaient toujours revenir, ou bien partir défricher les nouveaux espaces vierges mais à l'intérieur du Québec. L'Ouest leur paraissait cette terre lointaine dont on ne revient pas (1986: xi).

Comme les colons ne répondaient pas volontiers à l'appel des missionnaires-colonisateurs, le clergé invita les Européens d'expression française à venir combler les grands espaces de l'Ouest canadien. Cependant, la plupart des ancêtres de nos témoins répondirent à l'appel de l'église. Plusieurs étaient d'origine québécoise mais quelques familles étaient franco-américaines, ayant fait un détour (parfois d'une génération ou deux) aux États-Unis, au Massachusetts par exemple.

Trois de nos témoins ont des grands-parents qui venaient les uns du Manitoba, les autres de l'Ontario et un seul témoin a un grand-père franco-américain, mais encore là, la souche était québécoise. Par contre, nous avons deux témoins dont un des grands-parents est Français, un autre dont la grand-mère est de souche paternelle française et un témoin dont la grand-mère paternelle est originaire du Nouveau-Brunswick. L'arrière-grand-père

paternel du témoin E est également Acadien. De plus, deux de nos informateurs ont des grand-parents anglophones américains nés dans les états de New-York et du Missouri⁵.

1.3 Domaine religieux

Au début du siècle, les pionniers avaient tendance à s'installer sur des terres à proximité d'une école et d'une église. Le témoin B rapporte qu'il n'était pas question, en effet, pour sa grand-mère paternelle de déménager n'importe où:

Ils étaient très soucieux de l'éducation pour leurs enfants. Mes grand-parents, lorsqu'ils sont arrivés ici... ma grand-mère a dit à mon grand-père: « Pas si y a pas d'école, pis de paroisse! » C'était très important! (B: 7).

Nous aborderons d'ailleurs un peu plus loin l'éducation en français et le système scolaire.

En matière de religion, le groupe d'origine française se déclare massivement attaché au catholicisme. Une étude faite en 1971 à l'échelle du Canada a démontré que dans les provinces de l'Ouest, l'Église Unie détenait le premier rang des statistiques, étant le groupe le plus nombreux, mais qu'au Manitoba, en Saskatchewan, en Alberta et en Colombie-Britannique, les catholiques occupaient la seconde place (Arès, 1975: 154). Vingt-cinq ans plus tard, la situation est à peu près la même, toutes proportions gardées, en tenant compte de la baisse des pourcentages provoquée par l'abandon de

⁵ Voir l'Annexe 9 : le tableau A-2 intitulé « Origines des familles de nos intervenants ».

la pratique religieuse par certains fidèles. Cet abandon de la religion est commun à toutes les dénominations et ethnies, étant un phénomène de notre société moderne.

Nous pouvons cependant affirmer sans crainte que toutes les familles de nos informateurs ont de fortes valeurs religieuses qui ont été transmises à nos témoins et que, pour la majorité d'entre eux, la religion tient toujours une place importante dans leur vie quotidienne. La plupart de nos intervenants ont d'ailleurs mentionné que la paroisse est encore l'un des endroits où l'on parle français de façon régulière dans les villes et villages de la province.

Plusieurs de nos témoins et leur famille fréquentent la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Régina, même s'ils résident dans des quartiers assez éloignés. La paroisse Saint-Jean-Baptiste est la seule paroisse francophone de Régina, ville où résident tous nos informateurs. Cependant quelques témoins nous ont dit que justement parce que c'était trop éloigné, ils ne fréquentaient pas la paroisse francophone de la ville en raison des horaires et de la logistique de se déplacer avec de jeunes enfants. *« J'ai toujours travaillé avec des horaires... de shift work... C'est plutôt avec la paroisse... On participe plusse à notre paroisse où on reste là... » (D: 8).*

Le témoin C nous a avoué qu'elle aimerait aller à l'église en français mais qu'elle ne l'a jamais fait, demeurant depuis longtemps dans un petit village à quelques kilomètres de Régina.

Et pis c'est social aussi hein... Quand on choisit de vivre dans une place comme Lumsden, faut faire ce qui se passe là et non pas courir en ville pour tout... Parce qu'à ce moment-là, ça sert à rien, parce qu'on perd la raison d'être dans une communauté comme ça (C: 12-13).

Le témoin G nous a dit que dernièrement elle participait plus à la chorale de la paroisse (G: 6). Quant au témoin B, il nous a très clairement indiqué que la paroisse était très importante pour lui, et qu'il appréciait que tout s'y fasse en français. Il a d'ailleurs lui aussi choisi de participer aux activités de la chorale, ce qu'il fait depuis de nombreuses années.

CHAPITRE 2

Profil de la vie familiale de nos témoins

Jetons maintenant un coup d'oeil sur le climat familial du quotidien de nos informateurs. Nous nous pencherons sur l'aspect de la langue maternelle utilisée à la maison, sur le phénomène de l'exogamie ainsi que sur celui de l'urbanisation et de ses conséquences.

TÉMOIN A

Professeure de français aux adultes, notre informatrice a quatre soeurs et trois frères qui tous parlent français puisque, dans l'enfance, l'atmosphère familiale était francophone. Quant à son conjoint, il est fransaskois lui aussi, mais il a été élevé dans un environnement anglophone. D'ailleurs, deux de ses trois enfants issus d'un premier mariage ne parlent pas français. Notre témoin est mère d'un bébé (une fille de quatre mois et demi). Elle et son conjoint ont créé une atmosphère francophone pour leur famille. Leur quotidien est normalement francophone mais il devient anglophone quand les deux enfants unilingues du conjoint sont à la maison. Le témoin croit fermement que le fait de posséder une autre langue est un atout personnel, offrant assurance et versatilité. « *Une fois que tu réalises que tu peux parler deux langues sans te faire assimiler, tu choisis deux cultures, tu vis deux cultures aussi* » (A: 9).

TÉMOIN B

Notre témoin est annonceur à la radio (il a aussi été journaliste et chroniqueur de sports) pour la Société Radio-Canada (SRC). Il a deux soeurs et cinq frères. Ses parents ont élevé leur famille dans un environnement francophone. Malgré cela, l'une des soeurs de ce témoin ne parle presque plus français maintenant, ayant marié un anglophone et élevé ses enfants en anglais. Quant à notre informateur, c'est un célibataire sans enfants.

TÉMOIN C

Ce témoin est disothécaire pour la SRC. Elle a une soeur et deux frères qui ont été élevés dans une atmosphère familiale francophone. Seule sa soeur et elle ont conservé leur langue maternelle puisque les deux garçons ne parlent à peu près plus français maintenant. Le conjoint de cette informatrice est anglophone d'origine allemande. Ils ont trois enfants, deux filles et un garçon qui ne parlent pas français - ils ne parlent d'ailleurs pas allemand non plus. Notre témoin est également grand-mère de jeunes enfants unilingues anglophones. Donc, la langue d'usage de la famille du témoin est l'anglais.

TÉMOIN D

Monteur à la télévision de la SRC, le témoin a deux soeurs qui n'ont pas étudié en français et deux frères dont un seul parle encore beaucoup français. L'atmosphère familiale dans l'enfance était anglophone puisque la mère «*comprend pas mal le français* » (D: 5), mais ne l'a jamais parlé.

La conjointe de cet informateur est une fransaskoise qui a été élevée dans un environnement familial francophone, environnement qu'ils ont recréé dans leur propre famille. Ils sont les parents de deux jeunes enfants et leur plus vieille commençait sa maternelle en français au moment de notre enquête.

TÉMOIN E

Notre informatrice est assistante à la réalisation à la télévision de la SRC. Elle a huit frères et soeurs qui tous parlent français. À la maison l'atmosphère familiale était francophone dans l'enfance. Notre témoin est célibataire et sans enfants.

TÉMOIN F

Assistant à la réalisation à la radio de la SRC, notre témoin a deux frères plus jeunes que lui qui parlent également français. Ils ont grandi dans une atmosphère familiale francophone. La conjointe de notre informateur est franco-albertaine et a, elle aussi, grandi en français. C'est cependant une atmosphère à dominance francophone qu'ils ont choisi de recréer dans leur cellule familiale puisqu'ils sont les parents d'une fillette de deux ans et demi. Entre eux, dit-il, les échanges sont « *à peu près 50-50 mais toujours 100% en français avec la petite* » (F: 8).

TÉMOIN G

Également assistante à la réalisation mais à la télévision de la SRC, notre informatrice a trois frères et cinq soeurs qui parlent tous français et qui ont été élevés dans une atmosphère familiale francophone. Nous avons relevé plus haut le fait que la mère de ce témoin a été une francophone passive jusqu'à son mariage. L'informatrice est célibataire et sans enfants.

TÉMOIN H

Ce témoin est coordonnatrice des émissions à la radio de la SRC. Elle a trois frères et trois soeurs qui parlent tous français et qui ont grandi en français. Son conjoint est également fransaskois et lui aussi a grandi dans une atmosphère familiale francophone. Ils ont donc tout naturellement recréé cette même ambiance francophone dans leur foyer et leurs deux enfants de onze et sept ans parlent français.

TÉMOIN I

Graphiste à la Commission culturelle fransaskoise (CCF), notre informatrice a deux frères et deux soeurs qui parlent tous français et ont connu une atmosphère familiale francophone dans l'enfance. Son conjoint est anglophone d'origine franco-allemande (Alsace-Lorraine) et il se considère allemand. Ils ont trois enfants qui parlent français. Ils ont également deux petits-enfants: un bébé de quatre mois et un petit garçon de sept ans qui parle français lui aussi. L'atmosphère familiale est donc à dominance francophone.

TÉMOIN J

Le dixième témoin est écrivain et coordonnateur de la programmation culturelle dans les écoles françaises et d'immersion pour la Commission culturelle fransaskoise. Il a trois frères et trois soeurs qui parlent tous français. Ils ont connu une atmosphère familiale francophone dans l'enfance. La conjointe de notre informateur est fransaskoise et elle a aussi grandi en français. Ils sont les parents d'un bébé d'un an et l'atmosphère familiale qu'ils ont créée est autant francophone qu'anglophone afin que le petit maîtrise aussi bien l'anglais que le français: « *C'est qu'on veut qu'il ramasse les deux langues correctement aussi, tu sais...* » (J: 10).

2.1 Quelques observations

Ici, le seul point commun entre les dix informateurs est que le français est présent dans leur milieu de travail quotidien. Le français est la seule langue de travail pour les témoins B, I et J, alors que les autres se trouvent en situation de travail bilingue.

La langue maternelle de neuf de nos dix témoins est le français. Le témoin D est le seul qui a connu une atmosphère anglophone à la maison dans son enfance, sa mère ne parlant pas le français même si elle le comprenait assez bien.

L'environnement familial recréé par la majorité de ces Fransaskois est francophone, tant pour nos trois intervenants célibataires que pour les autres. Le témoin H a résumé le témoignage de la plupart d'entre eux en disant que c'était tout naturel de reproduire dans leur foyer ce qu'ils avaient connu dans leur enfance. En ce qui concerne leurs enfants de onze et sept ans, elle a ajouté que jamais elle et son conjoint n'avaient eu à les discipliner au sujet de la langue.

On n'est pas obligé de leur dire 'Aye on parle en français chez nous!'. J pense que j'ai jamais dit ça aux enfants. C'est pas nécessaire, c'est naturel pour eux (H: 7).

Nous avons également trois informateurs qui ont recréé, par choix ou en raison des circonstances, un environnement à dominance francophone. Par exemple, le quotidien du témoin A est normalement francophone mais, comme nous l'avons mentionné plus haut, il devient anglophone quand les deux enfants unilingues du conjoint sont à la maison.

En ce qui concerne le témoin F, lui et sa conjointe qui est franco-albertaine se parlent moitié en français, moitié en anglais:

Nous, nous deux, c'est à peu près j' dirais plus de 50% on se parle français, ou anglais - mais avec notre p'tite, c'est 100% français. (...) J pense que c'est une réaction héréditaire quasiment... (rises) parce que nous, nos parents... autant moi, autant ma femme... nos parents nous ont toujours parlé en français. (...) Alors nous, lorsqu'on se tourne vers notre p'tite, c'est un automatisme que d'y parler en français (...) parce que c'est d'même que nos parents nous ont parlé (F: 8-9).

Quant au témoin I et son conjoint qui est anglophone, originaire d'Alsace-Lorraine et se considère allemand, ils ont choisi de recréer une atmosphère familiale à dominance francophone.

L'informateur J et sa conjointe, fransaskoise elle aussi, sont les seuls à posséder un quotidien bilingue à la maison en raison de leur volonté de transmettre correctement les deux langues à leur petit garçon.

Un seul de nos témoins (C) a un environnement familial unilingue anglophone, son conjoint étant anglophone d'origine allemande. Ils n'ont transmis ni le français, ni l'allemand à leurs trois enfants. Nous lui avons demandé si elle regrettait que ses enfants ne parlent pas français et que la culture francophone de sa famille allait s'éteindre avec elle. Elle nous a répondu qu'elle y pensait souvent mais qu'elle ne savait pas si le regret ressenti était « *sur ça en particulier* » ou sur le fait plus général d'avoir quelque chose que les enfants n'ont pas :

Par exemple, si je suis pianiste... et puis que mes enfants ne soient pas musiciens. Est-ce que je regretterais qu'il leur manque cet aspect de la culture dont moi j'ai joui. Parce que moi, parler français, ça fait partie de ma personnalité. (...) Eux ont connu des choses culturelles que je n'ai jamais connues moi. Par exemple, je n'ai jamais connu les sports en grandissant et puis, c'est une culture... c'est quelque chose qui participe à notre personnalité. Alors je me demande si mon regret est seulement à propos de la langue ou si c'est seulement à propos de quelque chose qu'on a pas réussi à passer à nos enfants. (...) En voyant les enfants grandir, j'avais un certain sentiment de culpabilité (...) et puis je pense que c'est quelque chose contre laquelle j'avais été rebelle parce que, en grandissant nous autres, tout ce qui comptait c'était premièrement le français, deuxièmement la religion... Alors quand c'est le temps d'être rebelle, c'est contre ça qu'on se rebiffe hein... (rires) et puis ça prend de la maturité avant d'en revenir. Parfois c'est très tard (C: 14).

Le tableau 2.1 nous offre la représentation visuelle du choix de la situation familiale de nos témoins que nous venons de décrire.

Tableau 2.1 <i>Atmosphère familiale recréée par nos intervenants</i>			
Unilingue francophone	Dominance francophone	Bilingue	Unilingue anglophone
B, D, E, G, H	A, F, I	J	C

2.2 L'exogamie

C'est au sein de la famille que se forment les fidélités linguistiques et c'est aussi dans la famille, selon Miguel Sigúan et William Mackey (1986: 38), que se produisent les changements de langue et que s'acquièrent les bilinguismes les plus profondément ancrés.

En ce qui concerne le phénomène de l'exogamie, nos intervenants en ont beaucoup à dire, même si la majorité d'entre eux ne sont pas concernés personnellement. En effet, sur les sept témoins qui ont un ou une conjointe, six sont d'expression française¹. Comme nous l'avons décrit plus haut, une seule intervenante (C) a un conjoint unilingue anglophone ainsi qu'une situation familiale anglophone.

¹ Nous incluons ici le conjoint francophile d'origine allemande du témoin I.

Cependant, toutes les familles de nos intervenants sont affectées par cette réalité sociale qui touche toutes les communautés francophones en dehors des frontières québécoises et qui est l'un des facteurs contribuant le plus à l'anglicisation. D'ailleurs, « pour la plupart des minorités, que ce soit au Canada ou ailleurs, les mariages mixtes sont la principale cause de l'assimilation » (Leclerc, 1992: 182). Les statistiques indiquent que plus du tiers des époux et épouses qui vivent à l'extérieur du Québec et dont la langue maternelle est le français forment maintenant une famille mixte. C'est l'un des constats qui furent présentés par le sociologue Roger Bernard au Colloque national sur l'Exogamie qui eut lieu en février 1993 à Rockland en Ontario² Il ajoute ailleurs (1994: 326) que plus le milieu est minoritaire, plus les taux d'exogamie sont élevés et plus l'anglicisation est prononcée à l'intérieur des familles exogames.

En Saskatchewan en 1971, le taux d'exogamie était déjà de 42,3% pour les époux de langue maternelle française et de 42,0% pour les épouses de langue maternelle française pour un pourcentage de 96,3% d'utilisation de la langue d'usage anglaise à la maison³. Le témoin H nous confirme d'ailleurs ce phénomène quand elle nous raconte à quel point elle-même a été chanceuse d'avoir rencontré et épousé un francophone.

Aussitôt que tu tombes dans un mélange de famille où ya un francophone pis un anglophone... C'est très rare les cas que le francophone garde... à moins qu'il est très fort pis qu'y vient d'une famille où les valeurs sont très très fortes... La majorité du temps, c'est l'anglais qui devient primaire. Puis, tsé, on vit dans une province où la majorité du monde sont anglophones. Alors, les jeunes de plus en plus marisent des anglophones pis c'est un gros danger, là... C'est pas trop souvent que ça arrive que c'est le français qui prend le supérieur, là de... où la langue la plu' importante dans la famille. (...) C'est la langue perdante dans la majorité des cas (H: 11).

² Bulletin Amérique. Août 1994, vol.4, no.2, p.1 (consultation sur internet).

³ Source: FFHQ. Les héritiers de Lord Durham. Vol.1. 1977. Tableaux 9 et 10, p.33.

L'intervenante A est du même avis: « *Veux, veux pas, si la mère est anglophone, 90... mets-en: 95% du temps, c'est la langue qu'ils vont parler* » (A: 4). Cependant le contraire est aussi vrai, a-t-elle souligné, en parlant des conjoints de son frère et de sa soeur:

Mon frère a marié une anglophone. Cependant elle, elle a appris le français et mon beau-frère est anglophone et lui, a appris le français aussi. Les enfants comprennent toute le français et une fois qu'ils commencent au Collège Matthieu (...), ils parlent français très très bien. Alors, on a toujours vraiment... On a assimilé les anglophones dans la famille! (A: 4).

Quant au témoin B, il a une soeur qui ne parle presque plus français. Elle a marié un anglophone et leurs enfants ont été élevés en anglais. Il nous confiait également que la plupart des mariages dans sa famille sont des mariages mixtes:

Alors à ce moment-là, c'est surtout l'anglais qui passe. Ceux qui ne font pas de mariages mixtes... ça dépend de ce qu'ils font dans la vie. J'ai, par exemple, un neveu qui a marié une francophone, les deux sont enseignants de français. Ils viennent d'avoir leur petit... Ils vont parler français. Eux-autres vont parler français. Mais dans cette même famille, il y en a deux qui ont marié des anglaises. Ça n'est que... strictement en anglais... (...) Mais en général, tu peux dire que, par exemple, et je pense que c'est une bonne illustration... nos Jours de l'An à l'époque, ça se passait toute en français. Aujourd'hui, ça se passe toute en anglais... en raison des alliances, de... des neveux et des nièces. Alors, tout ça... Il y en a qui parlent tout simplement pas le français... de nos neveux et nièces. Alors il faut que ça se passe toute en anglais... La famille s'anglicise.

Tranquillement?

Rapidement!

Rapidement?

Rapidement! Une génération! Une génération... (B: 10-11).

De son côté, le témoin I nous a expliqué la situation linguistique dans sa famille. Un de ses frères a marié une Québécoise; ils demeurent au Nouveau-Brunswick, ont conservé leur français et l'ont transmis à leurs enfants. Une de ses deux soeurs est mariée à un francophone. Ils demeurent dans le sud-ouest de la province et leurs enfants ne parlent pas français. Son autre soeur a marié un anglophone de Gravelbourg qui ne parle pas

français mais qui le comprend assez pour se débrouiller. Leurs enfants vont à l'école d'immersion et parlent très bien français. Quant à ses propres enfants, notre informatrice nous a mentionné qu'ils parlaient tous les trois français. Elle nous a raconté que son fils avait presque perdu son français « *parce que ça fait longtemps qu'y travaille dans l'emploi qu'y occupe... Y'a pas la chance de l'parler... et maintenant là, yé rendu pas mal bon!...* » en raison de son mariage avec une francophile qui tient beaucoup à garder sa langue seconde et à parler français aux enfants (I: 6-7).

Quant à notre intervenant J, il nous a décrit l'atmosphère familiale où l'anglais est présent parce que ses trois soeurs ont épousé des anglophones et que l'une de ses belle-soeurs,

même si elle est métisse pis elle peut fonctionner en français, elle a fait le choix que ses enfants ne l'apprendraient pas. Donc, ya beaucoup d'anglais aujourd'hui, dans les rencontres de la famille... quoique... malgré cette présence-là on a tendance à parler quand même beaucoup français autour d'la table. (...) J'ai un d'mes beaux-frères qui lui, a appris le français de l'ACFC même si yé (t)anglophone... Y peut l'parler, y peut l'comprendre très bien. (...) Un autre là... (...) a été autour assez longtemps qu'y en comprend beaucoup... Le troisième lui, y comprend rien pis y veut rien savoir pis même, ça semble le déranger quand on parle français pis y s'en va s'asseoir dans l'salon (rires). Les enfants... ben on... on s'en préoccupe beaucoup moins... parce que hein... y font leur affaire pis quand y viennent demander quelque chose à mémère c'est en anglais pis... elle leur baragouine quelque chose en anglais pis bebye tsé... (J: 10).

Monsieur Roland Pinsonneault nous a d'ailleurs confié que tous les enfants des piliers de la francophonie en Saskatchewan ont des problèmes d'assimilation en raison des mariages exogames qui amènent comme résultat que les petits-enfants ne parlent presque plus français. Dans sa propre famille, la situation est la même. Son petit-fils (le seul qui porte son nom) « *ne parle pas du tout français. Pas un traître mot!* ». L'une de ses filles a

épousé un Allemand de mère bretonne. Lui se débrouille en français, mais les enfants ne le parlent pas.

Dans son étude linguistique effectuée en 1968 du village de Montmartre (au sud-est de Régina), le professeur Bernard Wilhelm avait d'ailleurs remarqué à cette époque que « Dans tous les mariages mixtes, l'anglais est devenu **sans exception** la langue du couple et des enfants » (1973: 134). Au Manitoba, une étude effectuée en 1993 nous apprenait que 55% des jeunes franco-manitobains contractent des mariages exogames. « Le taux de transmission du français y est de 14 p. cent avec une mère française, et deux fois moins avec un père francophone » (Leblanc, 1995: A6).

Comme nous pouvons le constater, en milieu minoritaire, l'existence et la survie de l'identité francophone sont beaucoup plus difficiles en situation exogame que dans le cas de deux conjoints de langue maternelle française. Cette situation a un impact sur plusieurs aspects de la vie quotidienne comme la transmission des langues, l'appartenance culturelle, l'éducation (situation illustrée par la famille de notre intervenante C) et de façon plus large, l'avenir de la communauté francophone concernée.

2.3 Les conséquences de l'urbanisation

Par le passé, l'isolement à la fois géographique et culturel des fermes et des petits villages protégeait la langue, la culture et le milieu de vie des francophones. Le phénomène de l'industrialisation, la mécanisation de la ferme ainsi que le redressement de l'économie à partir des années 1940 entraînèrent des effets à la fois heureux et désastreux selon l'historien André Lalonde (1983: 93). Au fil des ans, l'abandon progressif de la ferme par les nouvelles générations pour un emploi dans les centres urbains augmentait les risques de perte de la langue et de la culture des Canadiens français.

Dans une paroisse rurale, le francophone pouvait vivre dans sa langue et sa culture. Il pouvait gagner sa vie, pratiquer sa religion et s'amuser en français. Dans un centre urbain, il devenait beaucoup plus conscient de son état minoritaire: tous ses voisins et ses compagnons de travail s'exprimaient en anglais. Comme l'explique Lalonde:

La famille canadienne-française en milieu urbain vivait en anglais en dehors des quatre murs du foyer. La première génération réussissait à conserver l'essentiel, mais les enfants issus de foyers canadiens-français éduqués en anglais ressentaient souvent peu d'attachement à la langue et à la culture de leur père. Ils épousaient des Canadiens d'une autre culture et élevaient leurs enfants en anglais. Le cycle de l'assimilation était complet (1983: 93).

Au début des années 1970, la plupart des Fransaskois se retrouvaient dans les trois grandes villes de la Saskatchewan: Prince-Albert, Saskatoon et Régina où les

infrastructures organisées ne répondaient pas à leurs besoins à eux mais plutôt à ceux de la majorité anglophone.

L'impact du phénomène de l'urbanisation est très visible dans les statistiques du gouvernement fédéral de 1971. Voici le tableau que nous présente le père Richard Arès:

Tableau 2.2 <i>Évolution linguistique de la minorité d'origine française de la Saskatchewan</i>			
1) Selon les langues officielles :			
	Anglais seulement	Sachant le français	Anglais et français
1941	23,4%	76,3%	69,6%
1951	31,5%	68,1%	61,4%
1961	41,2%	58,5%	52,8%
1971	43,3%	56,6%	53,9%
2) Selon les langues maternelles :			
	Le français	L'anglais	
1941	75,4%	23,4%	
1951	64,9%	32,7%	
1961	54,5%	43,2%	
1971	51,1%	47,3%	
3) Selon les langues d'usage :			
	Le français	L'anglais	
1971	26,2%	73,4%	
SOURCE : R. Arès. 1975: 140-141, tableau 168.			

Les chiffres parlant d'eux-mêmes, pour contrer une assimilation certaine il fallait donc mettre sur pied les outils nécessaires à la survivance linguistique de la communauté, des regroupements qui facilitent l'organisation d'activités récréatives, culturelles, politiques et économiques, ravivant par le fait même le sentiment d'appartenance existant dans les petites communautés rurales.

2.4 Quelques statistiques

En 1971, Statistique Canada montre que sur 56 200 personnes d'origine ethnique française en Saskatchewan, seulement 31 605 sont de langue maternelle française. Le taux d'assimilation est de 49,6% (Chevrier, 1983: 10), un peu moins que celui de l'Alberta (50.9%) mais plus que celui du Manitoba qui est de 30%.

Le tableau 2.3 nous présente le pourcentage de la population francophone face à la population totale de la Saskatchewan.

Tableau 2.3 *Pourcentage de la population francophone
vs la population totale de la
Saskatchewan
1971-1976-1981-1986*

Année	Population de LM française	% de la population de la Saskatchewan
1971	31 605	3,4 %
1976	26 705	2,9 %
1981	25 540	2,6 %
1986	21 000	2.0%

SOURCE : Chevrier, 1983: 11 ; Veyron, 1989: 242.

Selon l'historien André Lalonde, la minorité du Manitoba a moins souffert des ravages de l'assimilation grâce à l'existence de la ville de Saint-Boniface, de nos jours une banlieue de Winnipeg, « qui a toujours abrité un nombre important de francophones. Les services culturels offerts dans cette ville servirent à atténuer les répercussions néfastes de l'urbanisation » (1983: 93). En ce qui a trait aux personnes qui ont toujours le français pour langue d'usage, ce même recensement de 1971 nous dit qu'ils sont 15 935, soit 1,7% de la population totale de la Saskatchewan.

Au recensement de 1996, les chiffres obtenus de Statistique Canada nous indiquent que 19 075 personnes ont répondu que le français était leur langue maternelle, alors que 1 405 personnes ont indiqué « français et anglais » comme langue maternelle, 190 ont répondu le français et une langue non officielle et enfin 70 autres ont répondu le français, l'anglais

et une langue non officielle, pour un total de 20 740 personnes ayant le français comme langue maternelle⁴.

Au cours de ce même recensement, en ce qui concerne la langue d'usage, celle parlée à la maison, 5 380 personnes ont répondu le français, 875, le français et l'anglais, 10, le français et une langue non officielle et enfin 20 ont répondu le français, l'anglais et autres langues non officielles, pour un total de 6 285 personnes utilisant le français à la maison⁵.

Tableau 2.4 <i>Population francophone selon la langue maternelle (LM) et la langue utilisée à la maison (LU) en 1996</i>					
Langue	Français	Français et Anglais	Fr. et L non officielle	Fr., Ang. et L non officielle	Total
LM	19 075	1 405	190	70	20 740
LU	5 380	875	10	20	6 285

Donc, si nous effectuons un calcul rapide, 14 455 personnes dont la langue maternelle est le français (presque les trois quart de la population francophone totale de la Saskatchewan) ne l'utilisent pas à la maison. Ce taux d'assimilation serait le plus élevé au Canada. Ce phénomène soulève d'ailleurs le rapport existant entre l'accroissement de la population d'origine française et l'accroissement (ou plutôt la décroissance en Saskatchewan) de la population de langue française, phénomène sur lequel s'était déjà

⁴ Internet: site de *Statistique Canada*, demo 18b.

⁵ Internet: site de *Statistique Canada*, demo 29b.

penché le père Richard Arès en 1954. Il ressortait de son étude qu'en Saskatchewan, le contingent des Canadiens français qui sont passés à l'anglais était plus fort que l'accroissement des Canadiens d'origine française, comportement d'ailleurs généralisé dans les autres provinces canadiennes à l'exception du Québec et du Nouveau-Brunswick où les Français d'origine fournissaient plus de francophones que d'anglophones (Henripin, 1960: 176).

En règle générale donc, il ne faut pas confondre « origine française » et « culture française » en milieu minoritaire. Nous verrons d'ailleurs plus loin ce parallèle assez marqué dans la vie de nos témoins entre la vie quotidienne et la participation aux activités culturelles en français, activités qui développent un sens d'appartenance à la communauté.

Un dernier point sur lequel nous voulons insister est le fait que les chiffres rapportés par Statistique Canada ne prennent pas en considération les francophones mariés à des anglophones mais qui parlent encore le français, sans toutefois l'utiliser dans leur foyer (comme notre témoin C, par exemple, qui utilise sa langue maternelle en dehors de son foyer: avec sa mère, avec sa soeur et quelques amis et aussi à son travail). Nulle part dans le recensement a-t-on une question autre que celle de la langue parlée à la maison. Il y aurait sûrement des découvertes à faire à propos de la langue maternelle ainsi que d'agréables surprises, espérons-nous, si l'entité prise en considération était « l'individu » au lieu du « foyer » en ce qui concerne la langue parlée au quotidien. Notre intervenante

C n'est pas un cas unique hors Québec puisqu'en Saskatchewan seulement, plus de 50% des francophones vivraient en foyer exogame.

À ce sujet, notre intervenant J souligne que lui-même connaît des francophones qui vivent dans des endroits comme Biggar ou encore Carrot River qui continuent d'être francophones, qui sont en mesure de parler en français avec leurs parents, leurs amis et dont les enfants ont appris le français. Il soutient lui aussi que le questionnaire est mal formulé.

Souvent ces genses-là selon les statistiques de Statistique Canada, c'est des assimilés. Y sont assimilés parce que... si l'bonhomme est marié avec une anglophone ou si elle est mariée avec un anglophone... le langage qu'ils parlent à 'maison, c'est l'anglais pis c'est la seule question que Statistique Canada leur pose. (...) Statistique Canada ne pose pas la question « Qui est capable... converser dans une autre langue » Ok... (...) Donc, quand on parle de chiffres de même... si on se fie sur des chiffres... y devrait pu avoir de francophones en Saskatchewan parce que... on nous dit que l'assimilation se fait à 50% tous les dix ans. Donc, dans vingt ans, on aurait dû toute être disparus... depuis 71... (...) c'est vraiment pas le cas Ok... (J: 12).

Nous reviendrons plus loin sur la notion d'assimilation quand nous aborderons la vision de l'avenir de nos intervenants, pour nous pencher maintenant sur le milieu scolaire et l'éducation en Saskatchewan.

CHAPITRE 3

L'éducation et le milieu scolaire

Avant le début du XX^e siècle, soit avant la colonisation systématique de la Saskatchewan, les seules écoles existantes sont les écoles de mission. « Les Soeurs Grises, par exemple, avaient établi, dès 1860, une école à l'Île-à-la-Crosse » et les Oblats enseignent le catéchisme aux enfants Métis dans quelques endroits, dont Saint-Laurent de Grandin (Gareau, 1992: 1).

En 1875, des dispositions pour la création de districts scolaires sont prévues par l'*Acte des Territoires du Nord-Ouest* et les francophones peuvent ainsi établir des districts séparés, dont le but est de préserver la langue française et la religion catholique. Le premier de ces districts séparés, publics et catholiques, est mis sur pied dix ans plus tard, en 1885, à Saint-Isidore de Bellevue.

Cependant, très tôt dans son histoire, la minorité francophone des Prairies connut les conséquences de sa faiblesse numérique. Une lutte subtile mais efficace empêche toute progression du fait français et limite graduellement l'enseignement et l'usage de la langue française. Par exemple, bien avant le découpage du territoire et la formation des provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta, le gouvernement des Territoires-du-Nord-Ouest, anglophone et protestant, prit le contrôle des écoles catholiques et

francophones existantes au lieu de les abolir carrément, ce qui eut pour effet d'éviter un tollé de protestations et des batailles juridiques comme cela avait été le cas au Manitoba dans les années 1870. Les écoles françaises sont dépouillées de leurs ressources financières.

Quant au bilinguisme scolaire qui restait loisible par l'Ordonnance de 1888 dans les districts de langue française, l'Ordonnance de 1892 décrète l'enseignement en anglais de toutes les matières et ne veut plus tolérer qu'un enseignement élémentaire de la langue française (A. Lévesque, 1959: 147).

3.1 Le système scolaire en Saskatchewan

Lors de la création de la province de la Saskatchewan en 1905, la nouvelle Loi prévoit seulement « le droit d'établir des écoles séparées, non-confessionnelles, sujettes aux règlements du Ministère de l'Éducation » (Rottiers, 1977: 28). Suite à une virulente campagne anti-française et anti-catholique, un amendement fut adopté par l'Assemblée législative en 1919:

L'anglais devenait la seule langue permise durant les heures de classe, à la seule exception du français qu'on pouvait utiliser comme langue d'instruction en première année et enseigner une heure par jour dans les autres années. L'opinion publique était surexcitée et l'A.C.F.C. ainsi que les autres chefs de file jugèrent prudents [sic] de taire un moment leurs revendications. On se disait que, puisqu'il était permis d'enseigner la demi-heure de religion dans la langue maternelle, les élèves profiteraient en tout d'une heure et demie de français par jour. Il s'agissait maintenant de tirer le meilleur parti possible de ces 90 minutes quotidiennes. L'A.C.F.C. y veillerait (Lapointe & Tessier, 1986: 219).

En 1917, l'Association des Commissaires d'écoles voit le jour. Elle a comme mandat de revendiquer les droits des francophones de la Saskatchewan et veiller sur ceux déjà acquis. Jusqu'en 1929, on tolère les écoles confessionnelles dans la province et les francophones s'appliquent à les améliorer. Sur les 4 776 districts scolaires de la province, 31 sont des districts séparés (dont 8 sont des écoles protestantes établies dans des régions majoritairement catholiques). C'est donc dire que 23 arrondissements, soit moins de un demi pour cent sont franco-catholiques (Lapointe, 1987: 338).

Cependant, vers 1927, apparaît un ennemi de plus sur la scène provinciale et plus spécifiquement dans le sud: le Ku Klux Klan, un groupe extrémiste dont nous avons déjà parlé essentiellement et farouchement anti-catholique et anti-francophone. Les efforts du Klan firent que finalement, en 1929, le gouvernement de la Saskatchewan abolit complètement l'enseignement du français dans les écoles, de même que les crucifix et le port de l'habit religieux. L'abbé Roger Ducharme dit d'ailleurs à ce sujet: « *Au Saskatchewan*, depuis 1929, il était illégal d'enseigner le français en français et d'enseigner la religion aux Français en français. On a toujours ignoré cette stupidité pédagogique » (1968: 70). À cette époque, l'A.C.F.C. devint le défenseur des droits linguistiques des Canadiens français et en 1934, le nouveau gouvernement libéral de l'époque rétablit l'enseignement du français à l'école, une heure par jour.

De 1942 à 1946 le gouvernement de la Saskatchewan procède à la centralisation du système scolaire en grandes unités. La disparition des petits districts affecte

grandement non seulement la quantité mais également la qualité de l'enseignement et ces nouvelles délimitations des districts scolaires font perdre aux francophones le contrôle de leur système d'éducation (F. Lalonde, 1978: 15).

En 1953, l'anglais devient la seule langue d'enseignement, mais puisque le français est maintenant considéré comme une matière scolaire, il est enseigné une heure par jour. On l'avait d'ailleurs surnommé le français de l'ACFC, parce que l'Association avait pris en charge depuis longtemps le contenu du cours ainsi que des examens annuels qui ont lieu en juin à la fin de l'année scolaire, afin de rehausser la qualité de la langue utilisée par les élèves.

En 1967, les lois en vigueur furent amendées et le français devint langue d'enseignement pour des matières autres que le français à raison d'une heure par jour. Enfin, le gouvernement libéral de l'époque adopte en 1968 « une nouvelle *Loi sur l'éducation* qui permettra dorénavant l'établissement d'écoles désignées » (Gareau, 1992: 2). À l'école désignée, on enseigne toutes les matières en français à la maternelle et à la première année. L'enseignement en français est de 50 à 80% aux autres niveaux.

En 1973, l'amendement au « Saskatchewan School Act » de 1968 décrète que le français peut devenir langue d'enseignement, sujette aux termes et conditions du Lieutenant Gouverneur en Conseil. Cela signifie, écrit Francine Lalonde, que « l'État peut agir au gré de sa fantaisie en déterminant les règles du jeu. Les écoles désignées,

écoles où l'on tolère l'enseignement du français, n'ont aucune garantie de survie et existent selon le bon vouloir du Cabinet » (1978: 34). Un autre amendement, en 1978, étend l'établissement d'écoles désignées aux autres langues minoritaires (W. Denis, 1993: 83).

À la suite de maintes pressions pour un service d'enseignement de langue française, le Bureau de la Minorité de Langue Officielle (BMLO) fut créé en 1980, pour répondre aux besoins des Fransaskois. Son mandat est de gérer tous les aspects de l'éducation française en Saskatchewan et l'une des tâches accomplies par ce bureau fut l'élaboration d'une programmation pour les écoles désignées. Également en 1979, une distinction législative (l'Article 180 de l'Acte scolaire) est faite entre les programmes de Type A (dans une école plutôt française) et de Type B (dans une école du genre immersion française).

Durant l'année scolaire 1976-1977, il y a quinze écoles désignées en Saskatchewan, rassemblant 1671 élèves. L'année suivante, il y en a dix-huit pour 1884 élèves¹. Dans treize de ces écoles, il s'agissait, selon le professeur Quenneville de Saskatoon (1983: 167), de classes désignées à l'intérieur d'une école anglaise. D'ailleurs, seulement deux de ces écoles sont privées, offrant un programme d'enseignement à 80% en français. Il est à noter également qu'environ 40% des élèves inscrits dans les écoles désignées sont d'origine anglophone.

¹ *Revue de l'Association canadienne d'éducation de langue française*, vol.6, no.2, nov.1977, p.26.

En 1983, il y a 123 divisions scolaires en Saskatchewan pour un total de 203 789 élèves. De ceux-ci, 3 952 sont inscrits dans des programmes désignés dispensés dans 42 écoles (Dubois, 1983: 30). Cependant, vu l'intérêt porté par les anglophones à l'immersion, il n'y aurait que le tiers des inscriptions dans ces programmes désignés qui pourraient être décrit comme étant d'origine francophone, une perte de plus de 30% en cinq ans.

L'article 23 de la *Charte canadienne des droits et libertés* (adoptée en 1982) est la garantie constitutionnelle du droit à l'éducation dans sa langue maternelle. En Saskatchewan, en Alberta et en Colombie-Britannique,

la mise en application de l'article 23 et la création d'écoles françaises se font très lentement et seulement à la suite de luttes juridiques acharnées menées par les parents et les communautés dans les médias et dans les bureaux des instances gouvernementales et scolaires (Levasseur-Ouimet, 1990: 31).

Huit ans après l'adoption de la Charte, soit en 1990, il n'y a que treize écoles francophones recevant 1287 étudiants en Saskatchewan, et l'assimilation linguistique continue à s'effectuer rapidement sous la façade de l'enseignement en français, constatation qu'avait d'ailleurs déjà faite le professeur Quenneville de Saskatoon en 1983. Quant au chercheur François-Pierre Gingras de l'Université d'Ottawa, il fait lui aussi le même constat pour l'Ontario dans un article publié dix ans plus tard:

Les jeunes de 16, 17 et 18 ans qui fréquentent l'école bilingue de Penetanguishene reconnaissent unanimement qu'elle favorise une certaine forme d'assimilation (...) Environ la moitié d'entre eux confessent être maintenant moins à l'aise en français qu'à leur entrée à l'école secondaire bilingue (1993: 98).

3.2 Le Collège Mathieu de Gravelbourg

Institution vitale et indispensable aux francophones de la Saskatchewan, le Collège Mathieu fut fondé en 1918 par Mgr Olivier Elzéar Mathieu, l'archevêque de Régina, l'abbé Charles Maillard, curé de Gravelbourg et l'abbé Pierre Gravel, prêtre-colonisateur et fondateur de Gravelbourg (Brûlé, 1993: 1). À partir de 1920, le Collège sera dirigé par les Oblats de Marie-Immaculée et par la suite, une corporation laïque prendra la relève en 1976.

Dès le début, le Collège de Gravelbourg offre « un cours élémentaire et un cours secondaire, un cours de commerce et un cours de lettres sans négliger un cours de théologie aux séminaristes qui donnent un coup de main à l'enseignement et à la surveillance » (Brûlé, 1993: 1). Tout d'abord affilié à l'Université Laval, le Collège Mathieu le sera ensuite à l'Université d'Ottawa et ce, jusqu'à la fin des années 1960. En 1953, on ajoute une École des arts et métiers au Collège. On y enseignera à nouveau l'agriculture, la menuiserie, la mécanique, l'électricité et la soudure, des formations qui avaient été abandonnées en 1938. En 1968, le campus de Régina de l'Université de la Saskatchewan offre des cours bilingues dans quelques-unes de ses facultés et le Collège Mathieu abandonne le cours universitaire pour se consacrer exclusivement à la formation au secondaire. De ce fait, le Collège devient la seule institution secondaire privée canadienne-française de l'Ouest canadien et la seule école secondaire désignée en Saskatchewan.

En 1928-1929, il y a 257 inscriptions au Collège. De 1930 à 1940, époque de la Grande Dépression suivie de plusieurs années de sécheresse dans les Prairies, le nombre d'inscriptions varie de 76 à 111 élèves. Le climat de l'après-guerre fait de nouveau grimper les inscriptions: l'année 1949-50 amène 232 élèves. De nos jours, la population scolaire du Collège Mathieu suit la tendance de la population scolaire de la Saskatchewan et du Canada: elle diminue considérablement (Brûlé, 1993: 2).

Le Collège Mathieu est longtemps resté un collège classique pour les jeunes étudiants francophones de la province; ce n'est qu'en 1970 que ses portes s'ouvriront aux jeunes filles. Des services à la population générale sont mis sur pied en 1986:

le Collège Mathieu établit le Centre fransaskois d'éducation des adultes (le Service fransaskois d'éducation des adultes-SFEA) et le Centre fransaskois de ressources culturelles et pédagogiques (Le Lien) (Léost, 1993: 4).

Un incendie détruira une bonne partie des installations collégiales en mai 1988: il ne restera rien du vieux Collège Mathieu sauf la bibliothèque, la résidence des garçons et le pavillon des activités culturelles (le MAT) (Gareau, 1993a: 13). Cependant, les Fransaskois se relèvent les manches et entreprennent de rebâtir les installations. Le nouveau Collège rouvrira ses portes moins de deux ans plus tard, en 1990 (Georget-Soulodre, 1991).

3.3 L'institut de formation linguistique de Régina

Fondé en 1988, l'Institut de formation linguistique de l'Université de Régina offre aux jeunes francophones la possibilité de poursuivre leurs études post-secondaires en français, en leur donnant accès à quelques programmes dont un baccalauréat ès arts et un autre en éducation.

Ce nouvel Institut est en fait l'ancien « Centre d'Études bilingues » de Régina qui avait vu le jour en 1968, à la suite de la fermeture du programme universitaire offert au Collège Mathieu, et dont le but était de permettre aux étudiants du Collège ainsi qu'à ceux déjà à l'université de poursuivre leurs études en français.

Le CEB se voulait un endroit où francophones et francophiles pouvaient se rencontrer. Plusieurs activités socio-culturelles étaient au calendrier (conférences, ateliers, expositions, soirées culturelles et récréatives...). Le CEB se voulait également un centre de recherche en civilisation canadienne-française.

Les dirigeants de l'époque avaient également décidé d'enrichir la bibliothèque en mettant l'accent sur les études se rapportant à la francophonie de l'Ouest, et tout particulièrement sur celles de la Saskatchewan. Cette vocation axée sur la recherche est d'ailleurs toujours poursuivie par l'Institut.

3.4 Le profil des témoins de notre enquête

En ce qui concerne nos dix informateurs, ils ont des formations variées. Cependant, ils ont tous terminé leur cours secondaire. Le témoin G a un cours post-secondaire (une technique en secrétariat) et le témoin F possède une formation en Arts et technologie des média du Cégep de Jonquière, au Québec. Il y a trois universitaires : A, C et J. Enfin, le témoin B a étudié deux ans au Grand Séminaire chez les Sulpiciens de Montréal.

Nous avons mentionné plus haut que le témoin D était le seul à avoir été élevé dans un milieu familial anglophone. C'est également le seul à avoir eu une formation complète, primaire et secondaire, uniquement en français.

On explique dans une large mesure les transferts linguistiques d'une génération à l'autre par les mariages entre personnes de langues maternelles différentes. Dans sa recherche pan-canadienne sur l'instruction dans la langue de la minorité, le démographe Michel Paillé rapporte que

moins de 5% des enfants dont un seul des parents est francophone ont été élevés uniquement en français. La transmission de la langue maternelle des parents aux enfants dans le cas des couples exogames donne quatre fois plus d'anglophones au Québec que de francophones en dehors du Québec (37% contre 9%) (1992: 485).

Le témoin D se trouve donc à faire partie de ce 5% de gens qui ont des parents en situation exogame et qui ont cependant reçu toute leur éducation, au primaire et au secondaire, en français. Paillé ajoute que dans les familles « où les parents sont de même langue

maternelle, la langue de la minorité se transmet à la génération suivante dans de plus fortes proportions » (1992: 486) comme en témoignent les intervenants A, D, F, H et J qui élèvent leurs enfants en français.

Enfin, les trois premières années de primaire du témoin F se sont passées en anglais. À partir de la quatrième, son école à Ponteix changea de statut pour devenir une « école désignée de type A », c'est-à-dire une école où le français est langue d'enseignement et où au moins 75% des cours se donnent en français.

Le point commun des expériences scolaires de nos informateurs est qu'ils ont fait la majorité de leurs études en anglais sauf, comme nous l'avons vu, pour les témoins D et F. Tous n'ont connu qu'une heure de français par jour à l'école (3 heures par jour pour le témoin E), qu'ils appellent unanimement «le français de l'ACFC». Les statistiques du démographe Michel Paillé (1992: 486) démontrent d'ailleurs que les choses n'ont pas beaucoup changé puisqu'une « forte proportion d'enfants de parents de langue maternelle française ont été élevés en anglais seulement. C'est le cas en Saskatchewan (43%), en Colombie-Britannique (38%), dans les Territoires (31%) et à l'Île-du-Prince-Édouard (30%) ».

3.5 La gestion scolaire

En 1986, les parents fransaskois décident de s'attaquer au système scolaire de la province et le juge Wimmer leur donne partiellement raison un an plus tard:

En principe, les fransaskois ont droit à des classes et des écoles homogènes et la Loi scolaire, silencieuse ou incomplète à cet égard, est déclarée nulle. (Foucher, 1991: 24).

En 1993, la création de la Commission des écoles fransaskoises est annoncée par le Ministère de l'Éducation. C'est également en 1993 que le gouvernement fédéral octroie 112 millions de dollars pour que les provinces se conforment à la Constitution. Sans cet apport financier que le politicien Jean-Paul Marchand appelle ironiquement un « cadeau du fédéral », il est clair que l'Alberta, la Saskatchewan, le Manitoba et la Nouvelle-Écosse n'auraient toujours aucune gestion scolaire francophone. Dans son livre *Conspiration? Les anglophones veulent-ils éliminer le français du Canada?*, il écrit:

Donc, rien ne s'est fait de générosité de coeur. D'ailleurs, M. Romanov, le premier ministre de la Saskatchewan, a déjà annoncé pour sa part que la gestion scolaire francophone, en place depuis 1994-1995 seulement, sera de très courte durée, puisqu'elle risque de disparaître lorsque les primes fédérales cesseront en 1998. (1997: 28)

Toujours selon Jean-Paul Marchand, le Canada comprend 260 000 francophones qui ont droit à une éducation en français selon la Charte, mais seulement 60% de ces ayants droit francophones, soit 160 000, en bénéficient.

Grosso modo, un ayant droit est, dans le cas qui nous occupe, un enfant dont la première langue apprise et encore comprise est le français. Toutefois, de nombreux ayant [sic] droit sont issus de familles mixtes où un parent seulement est francophone. Pas surprenant donc que 90% des enfants nés de couples mixtes parlent principalement l'anglais. (...) Or en 1996, pas une seule province anglophone ne respectait les pleins droits des ayant [sic] droit francophones. (...) En Saskatchewan, les huit conseils scolaires regroupent seulement 900 élèves, ce qui représente moins de 10% des écoliers qui ont droit à l'école en français dans cette province. Et ce nombre stagne, faute de pouvoir informer la population francophone de l'existence des écoles et d'assurer un transport adéquat (Marchand, 1997: 41).

Selon la chercheuse Angéline Martel (1994: 256), la notion d'ayant droit détermine la croissance potentielle d'une minorité, à l'inverse des transferts linguistiques vers l'anglais puisqu'elle permet la récupération des enfants qui n'ont pas encore appris le français mais dont l'un des parents répond aux critères d'accessibilité au programme.

Donc, en Saskatchewan, à peine un enfant sur dix qui y ont droit fréquente une école francophone homogène. Les statistiques préparées en 1992 pour la Commission nationale des parents francophones (CNFP) révèlent que « la Saskatchewan est la province qui récupère le moins d'ayants droit dans le pays » (Saint-Pierre et Gauthier, 1992: 74). En 1986, le recensement indique qu'il y avait 17 745 ayants droit entre 0 et 19 ans et que seulement 2 275 d'entre eux (12,8%) parlaient français. Ces ayants droit se divisent en trois catégories: ceux (au nombre de 3 500) dont les deux parents sont francophones et dont 42,6% (soit 1 400) continuent à parler français; ceux (13 135) dont un des parents est francophone et dont 5,1% (665) continuent à parler français et finalement les ayants droit de foyers monoparentaux dont le seul parent est francophone (1 110) et dont 10,8% (soit 120) parlent le français.

Comme nous pouvons le constater, la majorité des ayants droit de la Saskatchewan proviennent de foyers mixtes.

Tableau 3.1 <i>Situation des ayants droit francsaskois entre 0 et 19 ans en 1986</i>			
Total des ayants droit :	17 745	(entre 0 et 19 ans)	
Ayants droit parlant français :	2 275	(12,8%)	
	Ayants droit	Ayants droit parlant français	
2 parents francophones	3 500	1 400	42,6%
1 parent francophone	13 135	665	5,1%
Parent monoparental francophone	1 110	120	10,8%

La re francisation de ces ayants droit demande, entre autre, un travail de sensibilisation auprès des parents francophones et de recrutement des élèves « en vertu du droit que confère la Charte aux francophones en situation minoritaire » (Saint-Pierre et Gauthier, 1992: 74). Le rattrapage institutionnel, dont le but est de donner aux agents d'éducation les ressources nécessaires pour être en mesure d'offrir une qualité d'enseignement et de milieu de vie linguistique et culturelle égal à celui de la majorité, est le point de départ pour l'obtention de la gestion scolaire.

La gestion scolaire est un sujet qui alimente beaucoup de conversations en Saskatchewan. À peu près tous les adultes qui sont parents se sentent concernés. Il arrive même parfois que les célibataires sans enfants ressentent la même chose. Tous nos témoins qui sont parents se sont impliqués à un niveau ou à un autre dans le dossier de l'éducation. Par exemple, au moment de notre enquête, le témoin H siégeait au comité de parents de l'école fréquentée par ses enfants. Quant aux témoins F et J dont les enfants étaient encore tout petits, ils nous ont communiqué leur ferme intention de s'impliquer quand les enfants atteindront l'âge de la maternelle. Pour sa part, notre intervenante I s'est dit frustrée parce qu'on ne lui permet pas de participer aux organisations.

Avec la gestion scolaire francophone, je ne suis même pas permis de dire un mot parce que je n'ai pas d'enfants présents. C'est-y d'ma faute, moi, si mes enfants sont grands? Sont élevés? (...) Si j'paie mes taxes, si y viennent me demander (...) dans quelle gestion tu veux les mettre... J'suis pas certaine si j'voudrais les mettre en quelque part où (...) j'ai pas l'droit de dire un mot. (...) Moi, ça m'frustre! (I: 16-17).

Quand nous avons abordé le sujet des écoles en entrevue, le témoin A a tout de suite mentionné à quel point la situation sera différente avec l'avènement des commissions scolaires fransaskoises: « *parce que si ton éducation est en français, c'est comme ça que tu gardes ta culture. Tu peux pas avoir une culture si t'as pas le contrôle de tes écoles* » (A: 5).

La plupart de nos intervenants partagent l'opinion du témoin A. L'avis général est que le point central de la survivance, à part la famille, c'est l'école puisque c'est non seulement un

lieu de scolarisation mais également d'apprentissage de la langue et de transmission de la culture. Donc, pour eux, l'avènement de la gestion scolaire fransaskoise est un élément très positif, même « *une planche de salut* » selon un de nos témoins (B: 13). D'autres commentaires étaient également optimistes:

Mais le système scolaire, ça c'est très encourageant (A: 10).

L'éducation en français a évolué et permet de prévoir la durabilité de la fransaskoise (E: 13).

Avec la gestion scolaire, les choses vont se stabiliser (F: 15).

D'ailleurs, l'argument-clé pour l'obtention d'écoles homogènes est que le milieu semble contribuer suffisamment à l'anglicisation pour que les élèves puissent être complètement scolarisés en français sans que cela nuise à l'apprentissage de l'anglais. De plus, l'établissement de ce type d'école favorise un style de vie francophone, une conséquence imprévue comme à Edmonton par exemple où l'école Maurice-Lavallée² « est en train de créer un quartier français et d'engendrer une prise de conscience de l'identité culturelle chez les parents et chez les élèves. On se sent légitime, on se sent valorisé » (Tardif, 1990: 21).

Il existe également un autre élément à ne pas négliger puisque les recherches menées auprès de francophones en milieu minoritaire canadien ont démontré que les élèves qui sont éduqués principalement en anglais sont plus susceptibles de perdre leur langue maternelle que ceux qui ont été éduqués en français. Ces derniers ont pu « non

² Établie en septembre 1989, l'école dessert un bassin de 65 000 francophones et accueille des élèves de la maternelle à la 12^e année.

seulement mieux maintenir leur langue maternelle, mais aussi acquérir un niveau de rendement en anglais pratiquement équivalent à ceux qui avaient été scolarisés davantage ou même exclusivement en anglais » (Allard et Landry, 1988: 46).

3.6 Les subventions fédérales

Les subventions fédérales répondent aux besoins les plus élémentaires de la francophonie, notamment en éducation. L'argent du fédéral supporte par exemple les programmes d'alphabétisation, ou encore des projets de maternelles et d'encadrement des activités culturelles si nécessaires à la santé d'une communauté.

En Saskatchewan, par exemple, où le taux d'assimilation atteint 67% et où l'avenir est déjà loin d'être prometteur, la communauté francophone a essuyé en 1996 une perte de 40% de ses subventions fédérales, allant de 10 millions de dollars sur 3 ans à seulement 6 millions. La réduction est si importante qu'il devient impossible de maintenir en place les structures existantes (Marchand, 1997: 137).

En raison de ces coupures, sont appelés à disparaître entre autres : l'Association jeunesse fransaskoise et par le fait même le Festival théâtral jeunesse qu'elle produisait, ou encore le Service fransaskois d'éducation des adultes. L'Institut de formation linguistique à Regina n'a pas non plus été épargné puisqu'il s'est vu couper son financement de moitié depuis 1993

passant d'un million de dollars à un peu plus de 450 000 \$. En 1996, l'Institut s'attendait à une compression de 15% de son budget, mais il a subi une réduction de 24%. (...) Il en est de même pour le Collège Mathieu à Gravelbourg, la seule école secondaire francophone homogène en Saskatchewan. (...) Le gouvernement fédéral ne sème plus l'espoir pour les 22 000 francophones de la province. Il en arrache les graines de la terre. (Marchand, 1997: 137)

Les francophones de la Saskatchewan ne sont pas les seuls à se battre pour leurs droits dans le secteur de l'éducation. Comme l'a écrit Darbelnet (1976: 31), les Canadiens français du Manitoba, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick sont désavantagés pour l'éducation de leurs enfants. Il est donc difficile d'envoyer ses enfants dans des écoles françaises puisque les services d'éducation francophones ne sont pas offerts dans le reste du pays comme ils le sont au Québec. Les francophones qui vivent hors des frontières québécoises doivent constamment lutter pour ne pas se faire engloutir.

À l'extérieur du Québec et des autres régions où vivent d'importantes minorités francophones, le système d'instruction publique est le principal instrument d'assimilation au monde anglophone. En fait, le multiculturalisme affermit le désir d'homogénéité linguistique et nuit par le fait même aux groupes francophones à l'extérieur du Québec (Brown et al, 1990: 467).

Roland Pinsonneault nous a d'ailleurs donné l'exemple de l'une de ses filles qui ne parlait pas anglais avant de commencer l'école mais qui pouvait le parler couramment à Noël! C'est également l'expérience de notre intervenante A qui a appris l'anglais quand elle a commencé l'école à l'âge de six ans (A: 5).

Le phénomène de l'assimilation était tout aussi présent dans le système privé, au Collège Mathieu. Deux autres témoins nous ont parlé de leur expérience au secondaire. Le témoin F nous a révélé que l'anglais était parlé à 80% dans la résidence à l'époque où il fréquentait le Collège. Quant au témoin J, il nous a dit qu'à son arrivée

les gars s'paraient en anglais entre eux-mêmes à la récréation (...) Alors je suis sorti du Collège Mathieu en 69 très anglicisé... ou c'était devenu un p'tit peu plus facile pour moi d'parler en anglais qu'en français (J: 3).

Dans l'entrevue qu'il nous a accordée, Roland Pinsonneault a mentionné que dans les villes, le milieu, en sortant de la cour d'école, est extrêmement défavorable. « *Même la récréation est en anglais! Combien de parents font des efforts financiers pour envoyer leurs enfants à l'école française et leur parlent en anglais à la maison !* ».

Plusieurs Fransaskois sont d'avis que l'assimilation est présente à l'école, et que, par conséquent, un système scolaire unilingue francophone réglerait plusieurs problèmes à la fois, puisque l'école est aussi l'endroit où les jeunes développent leur sens d'appartenance à la communauté. L'opinion générale de nos intervenants est que le programme d'immersion est conçu pour les anglophones et que la francophonie en Saskatchewan a besoin d'écoles où le français est la langue première et non la langue seconde comme en immersion³

parce que je pense que (...) les écoles d'immersion ça fonctionne pour les anglophones mais t'as besoin de tes écoles fransaskoises pour les Fransaskois (A: 10).

Les écoles d'immersion, on a tous dit (...) ce sont des outils d'assimilation pour les francophones. Pour les anglophones, je pense que ça peut servir. (...) Nous autres, on veut plus que ça. On veut que ça soit nous-mêmes, que ça soit notre identité (B: 13).

D'ailleurs l'opinion de notre intervenant F est que l'éducation et la politique sont très liés non seulement en Saskatchewan mais dans toute la francophonie à l'extérieur des frontières québécoises (F: 11).

³ Au moment de notre enquête, la situation était la même qu'en 1992 : seulement 7% des Fransaskois recevaient un enseignement dans une école francophone - et 74 écoles offraient des programmes d'immersion en français à l'intention des anglophones (Leclerc, 1992: 570).

De plus en plus de gens éduqués et militants revendiquent leurs droits en tant que francophones devant la Cour suprême « pour prouver que le français jouissait d'un statut légal devant les tribunaux et à l'assemblée législative »: Georges Forest au Manitoba, le Père Mercure de Cochin en Saskatchewan; même les citoyens de Vonda « revendiquèrent jusqu'à la Cour suprême le droit de faire éduquer leurs enfants en français » (Lalonde, 1983: 94). La conviction profonde de Roland Pinsonneault est celle de la majorité des parents francophones *a mari usque ad mare* : « *Dans un pays qui se dit bilingue, le gouvernement se doit d'offrir les écoles dans les deux langues officielles* ».

CHAPITRE 4

La vie culturelle de nos témoins

La culture fransaskoise est complexe et ne peut se réduire qu'au seul folklore traditionnel canadien-français puisque nous avons vu que les francophones de la Saskatchewan proviennent non seulement du Québec, mais également de la France, de la Belgique, de la Suisse, du Luxembourg, de l'Acadie et de la Nouvelle-Angleterre. Tous ces immigrants ont apporté avec eux leurs valeurs sociales, économiques et politiques, en plus de leur bagage culturel et de leur mode de vie. Une certaine homogénéisation s'est produite non seulement au niveau de la langue mais également au niveau des coutumes puisque ces différents groupes francophones se côtoient depuis maintenant plus de cent ans dans les Prairies.

Cependant, si la communauté francophone en Saskatchewan a pu survivre et devenir ce qu'elle est de nos jours, c'est sûrement en partie grâce aux différentes activités artistiques et culturelles qui se sont tenues aux quatre coins de la province depuis le début du siècle, car très tôt dans leur histoire, les Fransaskois se sont donné des « outils culturels » nécessaires pour briser leur isolement, assurer le rapprochement et la cohésion du groupe francophone et affirmer leur identité propre: un journal, diverses associations culturelles, des troupes de théâtre amateur et, un peu plus tard, deux stations de radio ainsi que la télévision en français.

4.1 La presse écrite francophone en Saskatchewan

À Duck Lake, le 20 août 1910 vit la parution du premier numéro du journal *Le Patriote de l'Ouest* fondé par les Pères Oblats. L'hebdomadaire déménagea à Prince-Albert en 1912 et y fut publié jusqu'en 1941, pour informer bien sûr mais aussi pour instruire et éduquer la population francophone. Le journal jouissait d'une bonne diffusion non seulement à la grandeur de la province mais également dans l'est du Canada et des États-Unis, quoique beaucoup plus limitée en Europe (Lapointe, 1987: 151).

La crise économique de 1929 marqua un tournant dans l'histoire des francophones de l'Ouest. La dépression et la sécheresse qui suivirent rendirent très difficile la situation financière de la plupart des familles qui furent très éprouvées une fois de plus quand la guerre éclata en 1939, les chefs de familles devant s'absenter pour servir la patrie¹. Cette situation financière difficile, le journal provincial en est également victime.

Au début de la guerre, la dette cumulative dépasse les 10 000\$, une somme énorme à cette époque, et la liste des abonnés ne compte plus que 1 800 noms. Cette fois-ci, c'est véritablement la fin. Les Oblats se voient obligés de jumeler Le Patriote de l'Ouest à La Liberté au Manitoba (A. Dubé, 1994: 50-51).

Le nouveau journal deviendra donc *La Liberté et Le Patriote*, publié à Winnipeg.

¹ Au cours de ces années difficiles, plusieurs entités culturelles (comme de petites compagnies théâtrales par exemple) disparaîtront, étant considérées comme un luxe inabordable.

Entretemps, quelques feuillets et bulletins paroissiaux (par exemple, le *Bulletin paroissial de Willow Bunch et de St-Victor* qui parut de 1916 à 1929), de même que quelques petits journaux locaux et régionaux francophones eurent une publication de courte durée dont *La Vie Catholique* à Gravelbourg, vers 1935 ou encore *La Relève*, un hebdomadaire qui paraît de 1963 à 1965 (Lapointe et Tessier, 1986: 296).

Par ailleurs, il existait déjà, encore à Gravelbourg, un autre périodique indépendant. L'Étoile de Gravelbourg [sic] qui a réussi à vivre de 1921 à nos jours. D'unilingue qu'elle était au début, cette feuille devint bilingue vers 1960, et malgré quelques articles occasionnels en français, elle paraît maintenant sous le titre Star of Gravelbourg (Chaput, 1977: 25).

L'Étoile de Gravelbourg ferma ses portes en 1980, après cinquante-neuf ans d'existence.

En 1971, *Le Patriote de l'Ouest* qui avait perdu son identité saskatchewanaise durant la fusion manitobaine, brisa ses liens avec *La Liberté* et redevient un journal fransaskois: *L'Eau Vive* (Chaput, 1977: 21), ce nom étant la traduction française du mot cri *Kis-is-kad-ji-wan* qui signifie « le courant est rapide », déformé par les Blancs pour devenir le nom de la province *Saskatchewan*, attesté sous différentes formes depuis le début du XVIII^e siècle. La devise du *Patriote de l'Ouest* était « *Notre Langue, Notre Foi* »; celle de *L'Eau vive* devient « *Fais ce que tu peux avec ce que tu as* ».

En décembre 1976, faute de ressources financières, le journal doit une fois de plus envisager la fermeture. Cependant, les Fransaskois refusent de baisser les bras et éventuellement, *L'Eau vive* devient la propriété des « Publications fransaskoises Limitée »

et recommence à publier en 1978. La compagnie sera transformée en une coopérative à but non lucratif en 1987 (« La Coopérative des publications fransaskoises »), offrant ainsi au public la possibilité de participer au développement et à l'administration du journal (A. Dubé, 1994: 106). C'est d'ailleurs la seule coopérative de la presse écrite francophone hors Québec.

L'Association de la presse francophone hors Québec peut être divisée en trois catégories: la presse commerciale, communautaire et engagée. Cette dernière est plus politique, faisant une large place aux institutions et offrant un discours de la survivance. La presse francophone dans l'Ouest peut être considérée comme la plus engagée du réseau. Elle reflète les défis qui se posent à ces publications: des provinces complètes à couvrir, une dispersion extrême des populations francophones à atteindre et un besoin constant de se surpasser pour se démarquer des autres communautés culturelles qui sont souvent plus nombreuses et mieux outillées.

De plus, trois des journaux de l'Ouest ont des affiliations assez directes avec les associations provinciales vouées à la défense et à la promotion des droits des francophones; ce qui explique aussi pour une bonne part l'existence de cette presse de combat (S. Morin, 1992: 180).

Depuis 1987, *L'Eau vive* tient le haut du pavé de la chaîne de journaux francophones hors Québec, ayant gagné plusieurs prix décernés par l'Association de la presse francophone.

Au fil des ans, tous ces journaux de langue française en Saskatchewan dont nous avons parlé ont contribué à l'épanouissement de la communauté fransaskoise. Quelques-uns de nos témoins se sont impliqués à différents niveaux dans la bonne marche de *L'Eau vive*.

Nous avons déjà mentionné dans notre introduction le travail accompli par Roland Pinsonneault dans la relance du journal. Il fut d'ailleurs président de l'exécutif. La plupart des autres témoins de notre enquête sont abonnés à l'hebdomadaire.

À part L'Eau vive, on reçoit pas de journaux (A: 7).

L'Eau vive, je la lis, je la reçois. Je suis abonné (B: 15).

Le témoin I a déjà travaillé au journal et elle y est toujours rattachée par le biais d'une chronique hebdomadaire, de même que notre témoin J qui a très souvent été publié dans les pages du journal.

4.2 L'A.C.F.C.

L'isolement dont souffrent les francophones de la province est à la fois géographique et culturel. Donc, pour contrer leur éparpillement aux quatre coins de la Saskatchewan, les Fransaskois ressentent très vite le besoin de se regrouper puisque, comme l'a écrit l'historien André Lalonde, l'union fait la force:

Une association provinciale servirait à unifier et à solidifier le fait français, à transmettre aux membres un sens de solidarité. En présentant un front commun, ils pourraient revendiquer leurs droits de façon plus efficace auprès des gouvernements. (1983: 90-91).

On assiste donc à Duck Lake en 1912, à la fondation d'une association culturelle, *La Société du Bon Parler Français en Saskatchewan*, qui devient par la suite l'A.C.F., l'*Association Franco-Canadienne de la Saskatchewan* (A. Dubé, 1994: 23). On ajoutera ensuite le mot « catholique » et le titre officiel deviendra *l'Association*

Catholique Franco-Canadienne de la Saskatchewan. L'A.C.F.C. prendra la mission non seulement de protéger et de développer le milieu culturel ainsi que le milieu scolaire des francophones de la province, mais également de se porter à la défense de leurs droits linguistiques.

Nous avons d'ailleurs fait état dans un chapitre précédent de la situation du français dans les écoles en Saskatchewan et de l'abolition de son enseignement. Entre 1925 et 1968, l'A.C.F.C. agit « comme un véritable Ministère de l'Éducation parallèle, oeuvrant dans l'ombre de celui du gouvernement » (Falardeau, 1992: 40) en organisant des examens de français pour les étudiants de la province dont les résultats sont publiés dans *Le Patriote de l'Ouest* vers la fin juillet de chaque année. Pour dépeindre le climat de l'époque pour les étudiants, nous avons pensé reproduire en *Annexe 10* l'expérience du chroniqueur Laurier Gareau, telle qu'il l'a décrite lui même dans son article intitulé « Le Bon Parler Français », paru dans *L'Eau vive* du 22 juin 1989.

Enfin, en 1964 un mouvement de déconfessionnalisation s'installe et *l'Association Catholique Franco-Canadienne de la Saskatchewan* devient *l'Association Culturelle Franco-Canadienne*. Mais sa mission, elle, reste la même.

4.3 Les média électroniques francophones

L'apparition de la radio au début des années 1920 suscite l'inquiétude chez les dirigeants ecclésiastiques et laïcs canadiens-français. Si la langue anglaise pénètre librement dans les foyers, la famille s'anglicisera fatalement. En 1923, il y a déjà trente-neuf stations radiophoniques transmettant leur signal au Canada, dont quatre diffusent en langue française. De plus, les stations américaines sont considérées comme une menace à la souveraineté et à la culture canadiennes.

Dès 1927, on explore la possibilité d'établir un poste de radio catholique et bilingue en Saskatchewan. En 1932, le Parlement crée la Commission canadienne de la Radiodiffusion, chargée de créer un réseau national. La Commission ne tarde pas à être remplacée par la Société Radio-Canada (en fait, la *Canadian Broadcasting Corporation*). Trois ans après la création de la CBC, soit en 1939, la station CBK ouvre à Watrous. « Ce poste de Radio-Canada doit diffuser des émissions en français dans l'Ouest » (Gareau, 1990: xvii), mais « l'attention portée à la retransmission d'émissions françaises ou bilingues demeure toujours comme au temps de la Commission canadienne de la radiodiffusion, limitée à quelques heures par semaine, pas plus » (Gareau, 1990: 21).

En 1941, les Fransaskois décident de se procurer eux-mêmes une station radiophonique. Il y aura plusieurs campagnes de souscription pour lever les fonds nécessaires à ce projet. Éventuellement, quatre permis seront accordés (à condition

que Radio-Canada n'ait rien à déboursier) pour la construction des quatre stations de l'Ouest: une à Saint-Boniface, une à Edmonton et deux en Saskatchewan. Le fait que la Saskatchewan ait besoin de deux émetteurs s'explique par la grande dispersion de sa population: un seul ne suffirait pas à couvrir le territoire des Fransaskois, alors qu'en Alberta, les francophones sont surtout regroupés dans le nord de la province et qu'au Manitoba, ils sont installés majoritairement dans la région de Saint-Boniface.

Les Fransaskois désirent intensément leur radio française et le démontrent par les résultats des souscriptions:

Par leurs contributions, les Franco-canadiens de la Saskatchewan disent oui à la radio française; oui à leur appartenance à la race canadienne-française; et oui à la religion catholique. Plusieurs experts avaient prédit que des postes de langue française en Saskatchewan ne seraient pas viables. Comme s'ils veulent montrer à ces experts qu'ils ont tort, les Franco-canadiens de la Saskatchewan sont généreux. Ils souscrivent plus de 340,000\$ en 1951; 174,845.49\$ dans le sud et 166,478.88\$ dans le nord (Gareau, 1990: 115).

En 1944, le permis de construction pour la station CKSB de Saint-Boniface est accordé et en 1948, c'est au tour de celui de CHFA d'Edmonton de l'être. Ces deux postes vont bientôt s'affilier à Radio-Canada, suite à l'impossibilité dans laquelle ils se trouvent de survivre uniquement de la vente d'annonces et de programmes.

En 1951, les permis de construction sont enfin accordés pour les deux stations francophones de la Saskatchewan et l'ouverture officielle se fait en 1952: en juin pour CFRG-Gravelbourg dans le sud et en novembre pour CFNS-Saskatoon dans le nord.

Les lettres d'appel reflètent bien la mission que l'on a voulu donner aux stations de radio fransaskoises: conserver la religion catholique et la langue française :

CFRG: Crois, Façonne, Rayonne, Garde

CFNS: Canadiens-Français du Nord de la Saskatchewan

En 1973, la Société Radio-Canada qui a acheté les deux stations les incorpore, sans interruption de service, à son réseau national de langue française. CFRG et CFNS sont donc fermés et leurs équipements transférés à Regina au centre de production régionale de la rue McIntyre qui regroupe les services de la radio provinciale anglophone et francophone sous un même toit. La nouvelle station francophone devient CBKF.

L'argent provenant de la vente des deux postes à Radio-Canada (ainsi que des immeubles ayant abrité CFNS et CFRG pendant plus de vingt ans) ne pouvant être remboursé aux nombreux donateurs des campagnes de levées de fonds, les directeurs des deux stations décidèrent d'établir une fondation.

La Fondation de la radio française en Saskatchewan voit donc le jour. Les revenus d'intérêts seront versés, au cours des années futures, à des projets visant le développement et l'épanouissement culturel des Fransaskois. La Fondation reçoit un mandat d'encourager, prioritairement, des jeunes et des moins jeunes à s'intéresser aux communications - que ce soit la parole écrite ou la parole lue.

Aujourd'hui, la Fondation de la radio française en Saskatchewan continue cette oeuvre de développement de la culture fransaskoise. (Gareau, 1990: 163).

Finalement, en 1976, les Fransaskois peuvent à leur tour regarder la télévision en français: CBKFT, Radio-Canada, Régina. La Saskatchewan est d'ailleurs la dernière province canadienne à être desservie en français, et encore, l'accès des Fransaskois étant limité puisque la diffusion ne se fait qu'aux alentours de Régina (environ une cinquantaine de kilomètres). « Pourtant, les francophones de la Saskatchewan ont fait parvenir une multitude de lettres et de mémoires à Radio-Canada pour les avertir que demain, il sera trop tard² ».

CBKFT est l'une des sept stations régionales du réseau français pan-canadien et toutes ces stations suscitent de fortes discussions au Canada anglais quand les cotes d'écoute sont rendues publiques.

Par exemple, en 1995, les chiffres fournis par la SRC indiquaient 40 spectateurs au quart d'heure à Régina, pour un marché potentiel d'un peu plus de 300 000 personnes. Selon la firme BBM, au printemps de 1995 à Vancouver il y avait 700 personnes à l'écoute de CBUFT en soirée, contre 100 500 au réseau anglais; à Edmonton, 300 personnes regardaient la télévision française en soirée contre 55 400 au réseau anglais et à Toronto, CBOFT était regardée par 1200 personnes contre 194 600 au réseau anglais. Si l'on regarde la situation inverse, à Québec, CKMI, la station affiliée au réseau anglais était regardée par 1700 personnes, contre 138 300 au réseau français.

² FFHQ. *Les Héritiers de Lord Durham*. Vol.1. 1977 : 85.

Tableau 4.1

*Cotes d'écoute de la télévision de la SRC
et de la CBC (sondage BBM 1995)*

Station	Nombre d'auditeurs	francophones	anglophones
CBKFT Régina		40	300 000
CBUFT Vancouver		700	100 500
CBXT Edmonton		300	55 400
CBOFT Toronto		1 200	194 600
CKMI Québec		138 300	1 700

Ces chiffres en avaient irrité plusieurs dont le député réformiste Monte Solberg qui avait déclaré à l'époque que si les minorités linguistiques voulaient regarder la télévision dans leur propre langue, alors elles devraient payer en conséquence. « À Régina [*sic*], je dirais que 40 spectateurs, ça ne vaut tout simplement pas la peine. À un moment donné, il faut tenir compte des réalités fiscales et du bon sens »³.

Les communications en français, radio et télévision, sont devenues une réalité en Saskatchewan grâce à l'effort collectif de toute la population fransaskoise (Gareau, 1990: 166). Cependant, les cotes d'écoute nous font percevoir un problème de fond: les gens ne se reconnaissent pas à l'écran.

³ Article du journal *Le Quotidien* (Chicoutimi), 13 novembre 1995 dont la source était OTTAWA (PC).

Tous les francophones en dehors du Québec s'accordent à dire que Radio-Canada, c'est la radio et la télévision du Québec, opérées par des Québécois. Ce n'est pas que l'opération soit mal menée, mais plutôt qu'elle ne répond pas aux besoins des francophones hors Québec. (...) Le problème de Radio-Canada en dehors du Québec, c'est qu'il ne colle pas à la réalité que vivent les francophones dans ces régions. (...) Le francophone mal servi par le seul poste dans sa propre langue n'aura pas d'autre choix que de changer de poste... et s'assimiler⁴.

Le témoin J en a d'ailleurs long à dire sur la Société d'État qui n'a jamais vraiment donné leur chance aux francophones hors Québec, à la radio comme à la télévision, surtout en Saskatchewan. « *Eux-autres voulaient encore envoyer leurs p'tits protégés pour les former ici... pour ensuite les rapatrier!* » (J: 18). La liste des Fransaskois qui travaillent dans les coulisses (techniciens, assistants à la réalisation, comptables, commis de bureau...) est longue mais rares sont ceux qui ont réussi à se tailler une place en ondes de façon permanente.

4.4 La Société historique de la Saskatchewan

Au cours des années 1970, le besoin de préserver le patrimoine historique des Fransaskois fait surface. En 1978, ce besoin urgent était comblé par la création de la Société historique de la Saskatchewan. Les deux co-fondateurs (André Lalonde, historien et René Rottiers, écrivain) voient leur projet appuyé par l'A.C.F.C.

⁴ FFHQ. *Les Héritiers de Lord Durham*. Vol.1. 1977 : 86.

Les buts de la SHS sont de développer chez les Fransaskois le goût de l'histoire et de la faire connaître par écrit, ainsi que de collecter documents, souvenirs, portraits et papiers de familles, des documents historiques qui seront déposés aux archives provinciales et donc, accessibles aux chercheurs⁵.

La SHS publiera son premier volume en 1986, *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, de Richard Lapointe et Lucille Tessier, qui sera bientôt suivi de plusieurs autres.

En 1990, pour contrer le problème du recrutement des membres, la SHS « décide de changer ses statuts et d'ouvrir ses portes aux chercheurs en généalogie » (1998: 3). À l'automne de cette même année, la Société lance la *Revue historique*, son nouveau magazine d'histoire, qui sera publié quatre fois par année (au lieu de deux) dès sa deuxième année d'existence.

4.5 Le théâtre en Saskatchewan

La Saskatchewan a une activité théâtrale très bien établie. « *On a toujours fait du théâtre en français en Saskatchewan* » (A: 12). Vers 1885, la première compagnie de théâtre professionnelle de l'Ouest canadien est établie à Whitewood en Saskatchewan. *The Guérin Dramatic Company*, une troupe bilingue, fit connaître Shakespeare,

⁵ *Revue historique*. 1998. Vol.8, n° 4, p.1

Molière et Dickens, entre autres, dans de nombreux villages de la province (Gareau, 1995: 1).

En ce qui concerne les pères Oblats qui dirigeaient le Collège Mathieu, ils ont toujours eu à coeur de développer la vie sociale de leurs élèves et la musique comme l'art dramatique avaient une place spéciale dans le programme d'enseignement. Ainsi, plusieurs talents musicaux se sont épanouis après la création de la fanfare du Collège et, un peu plus tard, de la chorale.

L'art dramatique joua également un rôle important dans la vie sociale des collégiens. Non seulement la chorale présenta-t-elle des opérettes, mais des groupes d'élèves jouèrent des grandes comédies et tragédies françaises (Gareau, 1993b: 6). Avant l'arrivée des filles au collège, les rôles féminins étaient joués par les collégiens « bien maquillés, avec perruques et talons hauts, au grand amusement des spectateurs » (Lundlie, 1997: 3). En 1970, un programme culturel est officiellement mis sur pied au Collège: le MAT (pour Musique, Arts et Théâtre). Parmi toutes les activités du MAT, le théâtre connaît beaucoup de succès. En 1978, la troupe du Collège présente *Zone*, de Marcel Dubé, production qui sera très appréciée de tous, ce qui poussera les jeunes comédiens à demander à l'Association jeunesse fransaskoise d'organiser « un premier festival théâtral fransaskois en 1979. Le festival perdure jusqu'à nos jours » (Gareau, 1993b: 7). Il existe également un *Festival de théâtre communautaire*.

Cependant, la troupe du Collège Mathieu n'est pas la seule troupe théâtrale francophone de la province. Il existe plus de dix troupes communautaires, environ une douzaine de troupes scolaires ainsi que deux troupes professionnelles: les *Productions de la part du lion* et la *Troupe du Jour* qui possède maintenant un dramaturge en résidence.

Quelques-uns de nos témoins sont impliqués dans les activités théâtrales de la province:

L'an passé on a faitte deux festivals de théâtre: un pour les écoles secondaires et l'autre, communautaire. (...) Sur cinq pièces qui étaient présentées, trois c'était des textes originaux... et des maudits bons textes! (J: 26).

J'ai fait beaucoup de théâtre. On s'est rendu jusqu'en Norvège avec la Troupe du Jour. J'ai enseigné le théâtre en français. C'est vraiment c'que j'aime faire... c'est l'théâtre. J'ai écrit des pièces de théâtre en français, j'ai fait des mises en scène... (A: 8).

4.6 Le Centre culturel Maillard à Gravelbourg

Considéré comme le premier « bijou culturel fransaskois », le nouvel édifice du Centre culturel Maillard (qui avait vu le jour en 1973) a été inauguré en 1986 et se veut représentatif de l'élément francophone de Gravelbourg et de toute la Saskatchewan.

Le centre de Gravelbourg est le premier maillon d'une série de centres culturels francophones, les autres étant établis depuis à Saint-Denis, Bellevue, Willow-Bunch, Debden, Ponteix ainsi qu'à Prince-Albert et Régina (Vézina, 1996: 1).

Les communautés trouvaient vitale l'existence de ces centres qui offrent un espace permanent pour préserver et promouvoir la langue et la culture des Fransaskois, en accueillant non seulement les administrations des associations et quelquefois la librairie francophone, mais également des soirées, des réceptions, des noces, des concerts, de la musique, du chant, du théâtre, des festivals, des cabanes à sucre, des ateliers de toutes sortes et ainsi de suite...

D'ailleurs, le calendrier annuel des festivités fransaskoises est bien rempli par les différentes localités. Par exemple, il y a la *Fête des moissons* à Ponteix, la *Semaine fransaskoise* et la *Cave à vin* à Prince-Albert, le *Pavillon fransaskois* au Folkfest de Saskatoon... sans oublier les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste un peu partout en province.

Il existe aussi des rendez-vous sportifs comme les *Jeux fransaskois* pour les étudiants peu avant la fin de l'année scolaire ainsi qu'un *Camporee scout* et des camps d'été.

Cependant, le clou de toutes ces activités reste la *Fête fransaskoise* qui regroupe chaque année autour de 1500 personnes dans une communauté différente, contribuant

ainsi à l'économie locale. Tous les groupes d'âge y trouvent leur compte avec une foule d'activités récréatives et culturelles.

4.7 Les maisons d'édition

En 1984, Les *Éditions Louis Riel* voient le jour à Régina. Cette entreprise privée fut mise sur pied par René Rottiers. Cette toute petite maison d'édition devint une coopérative sans but lucratif en 1988 et finalement, en 1996, tout en restant une coopérative, elle change de nom pour devenir les *Éditions de la nouvelle plume*. Son mandat est cependant resté le même: publier des ouvrages écrits en français par des auteurs originaires ou résidant dans les Prairies, ouvrages traitant des réalités de l'Ouest.

Depuis quelques années, il semble y avoir une recrudescence de l'activité littéraire ainsi que de la recherche historique en Saskatchewan si l'on en juge par le nombre de publications qui sont apparues sur le marché, à date plus d'une trentaine.

L'Association des écrivains fransaskois, *Écrivains de langue française de la Saskatchewan* [ELFS], a été fondée en 1988 et un an plus tard, la liste comportait plus d'une cinquantaine de noms - dont une vingtaine de femmes - un taux d'environ un auteur par 500 francophones! « Il conviendrait de citer ce taux désormais, lorsqu'on parle d'assimilation des Fransaskois » (Rottiers, 1989: 246).

4.8 La musique et la danse

Les immigrants francophones sont arrivés en Saskatchewan avec leur répertoire musical (folklorique et traditionnel) mais la musique a beaucoup évolué depuis, touchant à peu près tous les styles. D'ailleurs la musique et le chant furent toujours des loisirs favoris des Fransaskois et l'on trouvait les cahiers de *La Bonne Chanson* de l'abbé Gadbois dans la plupart des foyers francophones de la province.

Fanfares et chorales sont des activités artistiques très bien établies dans l'histoire de la Saskatchewan. Par exemple, la chorale de Prince-Albert, *Entr'amis*, est toujours très appréciée des communautés visitées lors de sa tournée annuelle.

Mais, de tous les Fransaskois évoluant dans le domaine, Carmen Campagne ainsi que ses frère et soeurs, le groupe *Hart Rouge* de Willow-Bunch, sont les plus renommés. De plus, les frères Marchildon de Zénon-Parc, ou encore Evelyne Nachtegale et Gary Kenler commencent à percer non seulement en Saskatchewan, mais partout dans les Prairies. *Les Zed* se sont déjà produits au Festival d'été de Québec et *Le Mat du Collège Mathieu* est le groupe d'ambassadeurs par excellence de la communauté fransaskoise dans les provinces de l'Ouest.

Le Gala fransaskois de la chanson est une compétition annuelle qui clôture une semaine d'ateliers et de formation pour découvrir de nouveaux talents musicaux. Les gagnants du

spectacle représentent la province au *Gala interprovincial de la chanson*, tremplin du *Festival de la chanson de Granby*, au Québec.

Du côté de la danse, la Saskatchewan s'enorgueillit de posséder deux troupes de danse traditionnelle: *les Danseurs de la Rivière la Vieille* à Gravelbourg et *La Ribambelle* à Saskatoon. Toutes deux ont participé à de nombreux festivals nord-américains et européens.

Plus près de nous, notre intervenante E chante en public depuis 1988 environ et la plupart des spectacles qu'elle donne avec son groupe de musiciens sont offerts à des auditoires francophones, même si « *des fois j'ai des foules plus grosses en anglophones qu'en francophones pis que... ça marche au boutte!* » (E: 8). Elle s'est mise à l'apprentissage de l'accordéon il y a à peu près deux ans et son répertoire s'est enrichi de musique cajun. L'été précédant le moment de notre enquête, elle s'est rendue en famille au Congrès Mondial Acadien à Moncton avec son accordéon.

Ça fait que là, y m'ont d'mandé pour aller faire un p'tit sh... une couple de chansons (...) pis on a embarqué (...) On était dix-sept de ma famille (...) pis là y ont toute embarqué sur scène, pis là on t'enna donné un un show! (rires) C'était l'fun! (E: 14).

4.9 Les arts visuels

Les Fransaskois sont très fiers de compter parmi eux des artistes de haut calibre comme le sculpteur Joe Fafard dont les oeuvres de bronze ont été exposées au Musée des Beaux-Arts de Montréal en 1997, ou bien Charley Farrero qui fait de la poterie, ou encore Michèle Touchette et Wilf Perreault. Ces dernières années, la famille Gareau de Bellevue a acquis une certaine réputation grâce à leurs sculptures sur bois.

Chaque année, la *Commission culturelle fransaskoise* et l'*Association des artistes de la Saskatchewan* organisent conjointement une exposition itinérante permettant ainsi une plus grande diffusion du travail des artistes.

La rencontre annuelle *Fransask'Art* est une retraite pour les artistes francophones durant laquelle les participants peuvent bénéficier d'une formation offerte par des professionnels dans leur discipline respective.

4.10 L'aspect culturel de la vie de nos témoins

Nous nous sommes intéressée au profil culturel du quotidien de nos intervenants car nous voulions connaître le degré d'implication sociale et culturelle de chacun d'eux au sein de la communauté fransaskoise.

Le témoin B possède un environnement culturel à très forte dominance francophone, n'ayant que très peu entretenu d'amitiés anglophones. Les témoins E et G, toutes deux également célibataires, possèdent elles aussi un environnement culturel à forte dominance francophone, tout comme le témoin J et sa conjointe. Pour leur part, les témoins D et F ont recréé avec leurs conjointes et leurs enfants un environnement culturel à dominance francophone.

En ce qui concerne le témoin H et sa famille, leur environnement social et culturel est à dominance anglophone, en raison du travail en milieu anglophone du mari, alors que pour le témoin I et sa famille, l'environnement culturel est anglophone et francophone en proportions relativement égales.

Notre témoin C est la seule à avoir une atmosphère familiale anglophone, de même que son environnement culturel. Nous avons déjà mentionné ailleurs qu'il n'y a que son milieu de travail qui soit bilingue. Enfin, le témoin A et son conjoint sont les seuls à s'être construits un environnement culturel trilingue: anglophone, francophone et hispanophone. Ils parlent tous les deux espagnol et songent à prendre leur retraite hivernale éventuelle au Mexique ou au Guatemala. Ils ont décidé de familiariser tout de suite leur petite fille avec la langue espagnole puisque leur gardienne est latino-américaine et qu'ils font de fréquents voyages en milieu hispanophone (A: 7).

Au fil des ans, à peu près tous nos intervenants ont été actifs dans les diverses associations communautaires, culturelles et sportives de la Saskatchewan. Plusieurs ne le sont plus pour l'instant en raison de contraintes familiales.

Le rôle de ces associations et institutions est de faire connaître et de valoriser la culture et la langue françaises auprès des francophones et des francophiles de la communauté. Ce qui motive les francophones minoritaires à fréquenter le réseau institutionnel, c'est la possibilité d'utiliser des services et des produits variés dans leur langue maternelle et cette promotion du fait français ressort d'une volonté personnelle d'avoir du français dans sa vie.

« Quelques personnes sont prêtes à payer plus cher pour avoir un service en français à condition que l'écart entre les prix ne soit pas trop grand » (Savas, 1991: 74). La plupart des gens doivent se déplacer et faire un effort pour avoir accès aux services disponibles en français.

Ici à Régina, j'peux aller magasiner en français. J'peux parce que j'ai accès à du monde que j'connais, qui sont francophones... que j'peux aller acheter mes épiceries pis avoir une personne à la caisse qui parle français (...) j'me sens ben mieux chez nous t'sais, j'me sens plusse... partie de la communauté (E: 7).

Quelques autres font même usage de la poste pour utiliser certains services, comme notre intervenante I par exemple qui loue la plupart des films qu'elle veut visionner du *Lien* à Gravelbourg (dont nous avons déjà parlé).

Y ont toute reçu les films de l'ONF là... pis on a des centaines de films là... Quand ça a fermé à Saskatoon, c'est eux-autres qui ont toute eu ça. Nous autres on peut louer n'importe quel film... pis avoir n'importe quel livre! (...) C'est extraordinaire! (I:10).

Enfin, on pourrait définir la culture comme étant une manière de penser, de vivre, d'être. C'est également un ensemble de valeurs et de croyances transmis par la communauté. Les nouvelles générations doivent être capables de comprendre que la culture fransaskoise fait partie d'un ensemble, d'une culture francophone qui a ses ramifications au niveau de la planète.

Notre intervenante A nous a raconté une anecdote qui illustre bien l'énoncé précédent. Adolescents, elle et ses frères et soeurs parlaient plutôt anglais à la maison, mais les parents, les tantes ainsi que la grand-mère ont persévéré et continué à leur parler en français. Cela a duré

jusqu'à l'âge où tu fais ton premier voyage... que ça soit en France... que ça soit en Afrique... Pour mon frère et ma soeur, c'est en Afrique le premier vrai voyage en français. Tout d'un coup tu te réveilles, pis tu dis: Ah!... C'est pour ça que j'ai un français! Oh... ben Ok... Là on va parler français! Pis avec mes nièces et mes neveux, c'est la même chose. C'était un voyage dans un pays, ou dans une région francophone. Pis, tout d'un coup, y réalisent oh... Ok... C'est ça que c'est! (A: 14).

« *Mind boggling* » est d'ailleurs l'expression utilisée par l'une des soeurs Campagne du groupe Hart Rouge pour décrire les sentiments ressentis quand elle s'est retrouvée en milieu majoritairement francophone pour la première fois à son arrivée à Montréal: « *Toute une aventure!* »⁶.

⁶ *Vision d'Amérique*. 1994. TV5 La télévision internationale.

CHAPITRE 5

La langue des fransaskois

Parler français au Canada n'est pas un phénomène aussi simple qu'il y paraît de prime abord, même si le pays est officiellement bilingue. La langue n'est plus garante de la cohésion de la communauté comme elle l'était autrefois. De plus, il existe au pays plusieurs variantes de français. Nous n'avons qu'à penser au français acadien pour constater que, parfois, la différence est assez marquée non seulement dans l'accent mais également dans le lexique. Cependant, la plupart des provinces à l'Ouest du Québec partagent une souche commune, le français canadien de base, c'est-à-dire le parler québécois des origines de la colonie de la Nouvelle-France.

En ce qui concerne les parlers québécois de la diaspora parlés en Ontario ainsi que dans les provinces de l'Ouest canadien, tous les chercheurs sont du même avis: « partout, on parle à peu près le même dialecte » (Papen, 1984b: 115-116). Quelques chercheurs, comme par exemple Claude Poirier (1994: 86), croient qu'il ne fait aucun doute que l'influence de l'anglais est l'un des principaux facteurs de la différenciation des parlers français en Amérique du Nord. Donc, le français de l'Alberta et de la Saskatchewan paraît être essentiellement semblable à celui de l'Ontario ou du Manitoba. Par contre, certains éléments viennent colorer la langue en raison de développements historiques particuliers.

5.1 Le français en Saskatchewan

La langue des Fransaskois est en général celle des Québécois, malgré l'isolement; « après tout, Saskatoon est aussi loin de Montréal que Paris l'est de Moscou » (Quenneville, 1983: 165). Cependant, comme nous l'avons vu précédemment, des centaines de familles de souches française, belge et suisse sont venues s'installer dans les Prairies apportant avec elles non seulement leur bagage culturel mais aussi leurs différentes façons de s'exprimer en français. Ces sources diverses, ce pluralisme linguistique, ont donc modifié « peu à peu le rôle qu'occupaient jadis les Canadiens français dans la fondation et le développement des communautés linguistiques françaises » (Cloutier, 1994: 35). Pour sa part, le professeur Jean-Guy Quenneville de Saskatoon est d'avis que les limitations linguistiques (sur le plan grammatical et lexical) des Fransaskois, comme celles de beaucoup de francophones des Prairies, sont dues « plutôt au manque d'instruction française qu'à un développement distinct et unique » (1983: 165).

À mesure qu'on s'éloigne du Québec, l'influence du milieu anglophone se fait sentir de manière plus prononcée tant au niveau du vocabulaire que de la manière de s'exprimer. La culture et l'environnement anglophones étant dominants, l'anglais s'impose et le français est réservé au milieu familial. La langue elle-même est perçue comme « moins prestigieuse dans la mesure où son statut social est inférieur. Ce manque de prestige de la langue française, malgré son statut juridique égal à celui de l'anglais, est aussi un facteur de transfert » (Raïche, 1992: 60).

Dans les provinces anglophones des Prairies, le français se parle avec plus ou moins de facilité et d'aisance, selon le degré d'éducation en français des gens, mais également selon le degré d'isolement des communautés et leur accès aux services en français comme les écoles, les livres, les journaux et les média... Il est évident que la langue française parlée hors Québec est en étroit contact avec l'anglais. Il est donc normal que son lexique soit affecté par le phénomène du transfert linguistique. L'interférence grammaticale et phonétique est une autre manifestation de ce phénomène qui amène très souvent les gens à minimiser leur capacité langagière en français. Quelques-uns de nos intervenants étaient inquiets de la qualité et du degré de pureté de leur français, crainte cependant contredite par le faible taux d'anglicismes relevés durant notre enquête. Qui plus est, la peur d'un « mauvais accent » en français pousse beaucoup de locuteurs bilingues des Prairies à s'exprimer plutôt en anglais (Léon, 1979: 113).

Si l'on prend comme point de départ que la langue permet la communication au sein d'un groupe, vaut-il mieux essayer de s'exprimer à la perfection ou parler à la satisfaction de l'entourage immédiat? Bien des Fransaskois vous diront qu'ils ne parlent pas bien le français. Cette gêne des Fransaskois envers les Québécois et les Français est commune à presque tous les groupes francophones vivant hors des frontières québécoises. Ce concept de français standard et universel amène un rejet implicite de sa réalité linguistique en milieu minoritaire et de sa manière de s'exprimer. De plus, ce même concept impose une stratification sociale, découlant de son niveau de scolarité, à l'échelle de la langue de la communauté. Cependant, la notion de « qualité » de la langue est subjective; elle relève de

critères qui sont étrangers à la structure même de la langue et qui se rattachent plutôt aux codes et aux coutumes d'une collectivité linguistique.

5.1.1 L'aspect phonétique

Nous ne nous attaquerons pas à l'aspect phonétique du français parlé en Saskatchewan puisque tel n'est pas notre propos. Cependant, quelques études ont été effectuées dans ce domaine. Le chercheur Michael D. Jackson, qui était à l'Université Trent en 1968, a mené une *Étude du système vocalique du parler de Gravelbourg (Saskatchewan)* dont la conclusion était que le degré d'instruction semblait jouer un rôle plus important que l'origine géographique quand étaient évalués les écarts de prononciation par rapport à la norme du français standard.

Une autre étude de Michael Jackson et de Pierre Léon, *La durée vocalique en français canadien du sud de la Saskatchewan* (1971), porte sur la durée et le rythme des voyelles dans les énoncés d'un corpus de sujets instruits de la Saskatchewan. Ils ont constaté que les sujets étudiés tendaient à maintenir la pleine durée vocalique (notée par Gendron comme « populaire » au Québec en 1966). Les auteurs mentionnent également que la durée des consonnes n'avait pas été étudiée, facteur qui pourrait certainement, selon eux, influencer celle des durées syllabiques. Dans une autre étude effectuée par Michael Jackson mais cette fois-ci de concert avec Bernard Wilhelm (1973), des différences phonétiques dans les parlers de Willow Bunch et de Bellegarde ont été observées. Ces différences phonétiques seraient attribuable aux différentes origines des informateurs. De

plus, les deux chercheurs avaient relevé au niveau du lexique des survivances des antécédents belges des informateurs de Bellegarde (« septante », « octante », etc.). Les résultats obtenus par Jackson et Wilhelm s'accordaient en gros avec ceux obtenus à Gravelbourg en 1968 sauf en ce qui concerne la diphtongaison, facteur plus important apparemment en Saskatchewan qu'au Québec (314-315).

Enfin, une autre étude du même chercheur, *Aperçu de tendances phonétiques du parler français en Saskatchewan* (Jackson, 1974), s'est penchée une fois de plus sur les différences phonétiques entre les villages de Bellegarde et Willow Bunch. Les résultats de cette recherche furent que la diphtongaison en syllabe fermée est très caractéristique du parler français en Saskatchewan, et que le rythme et l'accent semblent moins éloignés du français standard à Bellegarde qu'à Willow Bunch. Jackson termine son article en disant que les traits phoniques des parlers de la province ont leurs parallèles dans ceux du Québec et de la Normandie, du Poitou et autres régions de France et d'Europe francophone, et que l'interférence de l'anglais serait donc en apparence limitée aux facteurs grammaticaux et lexicaux puisque les Fransaskois auraient conservé dans l'ensemble la prononciation de leurs aïeux.

5.1.2 L'aspect lexical

Un chercheur en sémantique linguistique de l'Université de Régina, Jean-Claude Choul, a présenté une *Esquisse d'une étude du lexique fransaskois* au troisième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (le CEFÇO) qui s'est tenu au Centre d'Études

Bilingues de l'Université de Régina en novembre 1983. Cette enquête de forme rudimentaire, comme il le dit lui-même, s'est heurtée à des difficultés d'ordres divers « dont les problèmes techniques ou méthodologiques sont parmi les plus importants » (1984: 140). Il ne s'est dégagé qu'une centaine de termes de ses enregistrements (termes qu'il nous est impossible de qualifier puisque l'auteur n'a pas donné d'exemples dans son article), mais les résultats obtenus l'amènent à supposer que « le fransaskois s'écarterait du québécois mais que comme lui il se situerait à la croisée d'un sociolecte et d'un dialecte » (1984: 147).

5.1.3 Les régionalismes

L'historien Richard Lapointe a isolé 130 mots et expressions qu'il a réunis dans un glossaire réparti en deux annexes différentes qui nous sont présentées dans *La Saskatchewan de A à Z* (1987: 351-354) et *100 noms: petit dictionnaire biographique des Franco-Canadiens de la Saskatchewan* (1988: 409-415). Ce glossaire réunit non seulement des canadianismes mais également plusieurs régionalismes propres aux Prairies.

Par exemple, un *logue* est un tronc d'arbre généralement non équarri, pour construire une maison - de l'anglais *log*. Un *dispensaire* était un établissement gouvernemental pour la vente de tous les produits alcoolisés durant la Première Guerre Mondiale et une *démocrate*, une voiture à cheval à deux ou plusieurs sièges, habituellement munie d'une suspension à ressort.

Le *gumbo* est un type de sol, courant dans les Prairies, qui prend la consistance d'une colle épaisse dès qu'il est humide. Un *cabri* est le mot employé par les Métis pour désigner le petit de plusieurs espèces de cervidés (antilopes, chevreuil), habitant les grandes plaines de l'Amérique du Nord. La *bannique* était jadis une sorte de galette sans levain à base de farine grossière de blé, d'avoine, d'orge ou de maïs, cuite à la poêle ou sur une pierre plate par les Métis, les Amérindiens et les premiers colons; plus tard, elle en vint à désigner de petites galettes de farine grossière cuites au four.

Ou encore: la *saskatoon* est la délicieuse baie d'un arbuste de la famille des amélanchiers, très répandus dans l'Ouest canadien; elle servait à la préparation du pemmican. Les Métis employaient le mot « poirette » pour désigner ce fruit bleuâtre. Quant au *visiteur des écoles*, c'était l'inspecteur officieux des écoles franco-catholiques, selon le système établi par l'Association Catholique Franco-Canadienne à partir des années 1920, alors que le ministère de l'Instruction publique se désintéressa presque complètement de l'enseignement du français.

Un autre Fransaskois, Laurier Gareau, s'est penché sur le lexique propre à la Saskatchewan dans une série de cent-vingt-huit chroniques intitulées « La Parlure fransaskoise » parues dans l'hebdomadaire provincial *L'Eau vive* d'octobre 1988 à l'été 1991.

Dans sa dernière chronique (« 128. C. Saskatchewan », 1991), l'auteur décrivait ses intentions en écrivant cette chronique régulière sur la langue parlée et le lexique:

Au cours des deux dernières années, je n'ai certainement pas traité tous les mots et toutes les expressions qui rendent la parlurefransaskoise [sic] plus riche et plus vivante. Ce que j'ai voulu faire c'est montrer aux Fransaskois que notre langage est chargé de beaux termes et de belles expressions. La majorité de ces mots nous ont été transmis par nos ancêtres venus du Québec, de l'Acadie et de la France. D'autres sont entrés dans le langage fransaskois en Saskatchewan; il s'agit parfois de mots anglais francisés comme «bluff», «combine» et «gopher». Dans d'autres cas, le terme faisait partie du parlé [sic] métchif et a étéemprunté [sic] par les Fransaskois. Enfin, il y a quelques exemples de mots et d'expressions véritablement fransaskois.

Peu importe l'origine de ces termes et de ces expressions, ils aident à préciser la nature de la culture fransaskoise.

Nous sommes un peuple distinct, comme les Québécois, avec notre culture propre, notre langage et nos moeurs. Comme les Québécois et les Français, nous avons emprunté des éléments de notre culture et de notre langage des autres. Les Français doivent-ils avoir honte d'avoir emprunté des milliers de mots du latin? Et combien de l'anglais?

Gareau poursuit en expliquant qu'en Saskatchewan, l'évolution de la culture fransaskoise a été grandement influencée par le fait de devoir « se frotter les coudes » avec les Anglais, les Ukrainiens, les Allemands et autres immigrants.

Devons-nous avoir honte d'avoir adopté et intégré dans notre culture et notre parler des éléments culturels de ces groupes ethniques?

En écrivant fidèlement la Parlurefransaskoise [sic] depuis deux ans, je voulais renforcer l'élément de fierté des Fransaskois. Nous ne devons pas avoir honte de parler notre langage. Même s'il est important d'apprendre un bon français, il est également important de connaître et d'utiliser avec fierté la parlurefransaskoise [sic], car elle fait partie de notre patrimoine. Nous disons gopher (un mot anglais) au lieu de spermophile, mais reconnaissons que si le gopher était aussi une petite bête rongeuse au Québec et en France, la langue française aurait un terme plus populaire que spermophile.

En terminant, c'est nous qui vivons en Saskatchewan. C'est nous qui parlons notre langage.

Devons-nous céder à la pression des experts de la langue française et enterrer une habitude qui date de l'arrivée des premiers explorateurs français sur notre territoire? (Gareau, 1991: n° 128).

Terry Cox, du Département de français de l'Université de la Saskatchewan, a étudié le corpus formé des cent-vingt-huit mots et expressions tirés des chroniques de « La Parlure fransaskoise » qu'il a divisé en trois groupes: les mots et expressions communs à la francophonie canadienne et québécoise, les anglicismes évidents et enfin, ceux qui semblent être des régionalismes de la Saskatchewan (Cox, 1992: 130). Vingt-huit mots et expressions ont été retenus comme anglicismes dont 39% (soit 11 éléments) ont trait à la vie de la campagne.

L'un des résultats de cette étude démontre qu'au moins 50% des plus jeunes sujets reconnaissent au moins une dizaine des vingt-huit anglicismes de la liste, (par exemple, « boghei »¹, « cabousse », « crinque », « séparateur », « chède » ou « stouquer »), fait assez surprenant quand on apprend que la majorité de ces jeunes, bien que nés à la campagne, ont été élevés en ville: « Je souligne ce fait car beaucoup de ces mots rappellent des objets/activités du passé et font donc partie d'un *héritage* culturo-linguistique » (Cox, 1992: 133).

En ce qui concerne le corpus des régionalismes,

ce groupe de 16 éléments comprend 8 noms, 3 verbes, 3 locutions nominales et 2 locutions verbales. Cinq sont basés sur des mots anglais, même si le sens est parfois modifié³. Deux anglicismes locutionnels, « blanchir les loges »(2), et « brander les animaux »(5) sont un mélange de français et d'anglais. Le mot « coupe-vent »(7) est un calque. Sur les 16 éléments de ce groupe, 11 (69%) ont trait à la vie de campagne.

³ Les mots « bluff »(3), « hauler »(8), « patroller »(10), « phoner »(11) et « swiper »(13). (Cox, 1992: 131).

¹ Voir l'Annexe 11 : « Signification des anglicismes et régionalismes ».

Une autre conclusion tirée de cette étude de « La Parlure Fransaskoise » de Laurier Gareau par Terry Cox, est qu'il existe effectivement un groupe de mots et d'expressions fransaskois. Par exemple **tête de rabiole** désigne *un garçon avec la tête rasée comme un chou-rave*, le **labour d'été** est *la terre laissée en jachère durant l'été*, la **bousille** est *un mélange de glaise, de paille pourrie et d'eau*, (probablement du verbe *bousiller* avec une modification de sens), le **bluff** en plus de désigner *le jeu de poker* signifie en Saskatchewan *un groupe d'arbres sur la prairie*. Une **bizaine** est *une saccophore*, ce petit animal fouisseur appelé « gopher » en anglais (Cox, 1991: 100-101).

La plupart des mots et expressions de ce groupe portent sur la vie rurale agricole des pionniers fransaskois et il est évident « que ce petit trésor linguistique est bel et bien transmis aux plus jeunes de la communauté fransaskoise » (Cox, 1992: 138-139). Le chercheur ajoute que « les activités et/ou objets qu'ils représentent relèvent de la vie rurale fransaskoise et ne trouvent pas d'équivalent, à ma connaissance, dans un français pan-canadien » (140).

Quelques-uns de nos témoins Fransaskois considèrent que la variété de français qu'ils utilisent est une forme locale de français, non considérée comme un dialecte (comme le picard ou le champenois par exemple), ni un patois. Cependant, il est très probable que l'usage restreint du français dans son entourage immédiat a pour conséquence de priver le locuteur d'un éventail de registres (les variantes des différentes classes sociales). Une étude de Raymond Mougéon montre « que les Franco-Ontariens qui n'ont été que

faiblement scolarisés en français tendent à sur-utiliser les variantes non-standard et peuvent donc donner l'impression qu'ils sont moins instruits qu'en réalité » (1993: 61).

Nous croyons que ce comportement des Franco-Ontariens se retrouve dans les autres communautés en situation minoritaire et qu'il influence la perception que les francophones ont d'eux-mêmes et de leur langue maternelle. Par exemple, voici ce qu'avait à dire le témoin I sur sa façon de s'exprimer avant « d'arriver en ville à Régina ».

Nous autres (...) c'était pas complètement en français pis complètement en anglais. À Gravelbourg, on a une langue qui est plus ou moins la nôtre parce que moi, quand j'ai arrivé en ville à Régina, j'ai trouvé ça très difficile de parler seulement qu'une langue parce que... Si on parle à quelqu'un là-bas, même si y était allemand, rouménien... ça fait rien... y comprenait l'français eux-autres aussi. Alors nous autres, si ya un mot qu'on savait pas comment dire d'un' langue... on disait dans l'autre pis, c'ta correct. Et puis, on est rendu qu'on l'a fait encore ça... même avec n'importe lequel Fransaskois (I: 8).

5.1.4 Les emprunts lexicaux

Les différents groupes français de la Saskatchewan se sont mélangés assez rapidement; assez vite également, les Canadiens français commencent à emprunter mots et expressions appartenant à d'autres groupes ethniques. Ce phénomène est très apparent dans le domaine agricole surtout puisque la plupart des outils et de l'équipement aratoire provient des États-Unis. Ne connaissant pas les termes français, les gens vont utiliser les termes anglais. Par exemple, la *combine* qui fit son apparition en Saskatchewan vers 1910.

COMBINE:: Machine agricole (syn. moissonneuse-batteuse), remorquée ou automotrice, qui ramasse le blé coupé en andains (moins souvent qui coupe le blé

encore sur pied) et le bat pour en séparer le grain; de l'anglais *combine* (Lapointe, 1987: 352).

Notre intervenante I nous a donné son opinion sur l'utilisation de ce vocable anglais:

Pour moi, là... quand j'vois dans l'champ là... que j'vois une machine, c'est... j'peux pas accepter une moissonneuse-batteuse! Parce qu'on avait des batteuses dans l'temps. C'était stationnaire. C'était une machine qui était stationnaire, pis tu amenais le blé à la machine. Là maintenant, moi j'appelle ça une combine, pis ça va toujours être une combine (rires). Ben, pour moi... c'est l'mot. Et pis ya pas d'autre mot que le beau gros truck à mon père, parce que c'est son truck ça... C'est pas son camion. Le camion, c'est l'plus p'tit là (rires). (...) On l'sait qu'ya un mot pour, mais... on 'na un aussi nous autres, pis on veut l'garder c'te mot-là parce que c'est notre manière de s'identifier (I: 8).

Dans sa chronique de « La Parlure fransaskoise »², Gareau explique que le fermier ne pouvait pas appeler cette nouvelle invention qui arrivait des États-Unis une *batteuse*, parce qu'une batteuse c'était la machine stationnaire qu'il utilisait depuis plusieurs années pour battre son grain, celle qui ne pouvait pas couper le grain.

Pour cette tâche, il fallait une autre machine, le binder, ou si vous préférez, la lieuse en gerbes de grain. Cette nouvelle invention faisait le travail des deux machines, du « binder » et de la batteuse. Tout simplement, elle « combinait » deux tâches - couper le grain et le battre. Et, puisqu'elle combinait plusieurs tâches, le mot anglais « combine » disait précisément ce que pouvait faire la machine. Pourquoi le fermier francophone de l'Ouest se serait-il cassé la tête pour trouver un autre terme? Combine est alors entré dans le vocabulaire populaire.

² L'Eau vive. 6 octobre 1988.

« La collectivité francophone a emprunté à une langue étrangère un mot dont elle avait besoin, et les gens instruits savent qu'il s'agit d'un vocable anglais. L'interférence est inconsciente. Elle se manifeste dans les différents rouages de l'activité linguistique, la prononciation, le vocabulaire, la syntaxe » (Darbelnet, 1976: 16). Contrairement à lui, nous croyons que la plupart des Fransaskois sont conscients du phénomène de l'interférence (même s'ils n'en connaissent pas le nom et la définition). Notre témoin I n'est pas unique dans son choix de vocables (surtout en ce qui a trait au matériel aratoire, comme nous l'avons déjà mentionné) et les fermiers utilisent tous le mot « combine » dans la conversation courante. Ils vont parler de leur « moissonneuse-batteuse » uniquement devant les caméras de la télévision!

5.2 Bilinguisme

Toute collectivité a une culture. La culture d'un peuple regroupe l'ensemble des structures et des manifestations religieuses, artistiques et intellectuelles qui définissent cette société par rapport à une autre. Si l'on poursuit ce raisonnement un peu plus loin, on peut également penser qu'une langue reflète et nourrit une culture particulière, une identité propre et que, séparée de sa culture, cette langue serait destinée à dépérir lentement, jusqu'à sa disparition éventuelle.

Généralement, dans un pays qualifié de bilingue, il existe une part importante de gens qui ne le sont pas. Il faut en effet faire une distinction nette entre le bilinguisme

individuel et le bilinguisme national ou institutionnel. Ce dernier qualifie l'ensemble des mesures officielles (politiques, juridiques et éducatives) destinées à assurer le statut d'une langue (comme le français au Canada).

De 1931 à 1971, le bilinguisme au Canada était stationnaire aux environs de 12 à 13%; de 1971 à 1986, le taux de bilinguisme est passé de 13,5% à 16,2%. Le démographe Robert Bourbeau (1991: 336) signale que cette augmentation s'est retrouvée dans toutes les provinces, sauf en Saskatchewan (où les taux étaient en 1971 de 5%, de 4,6% en 1981 et de 4,7% en 1986) et qu'en Alberta, le taux de bilinguisme n'a pas progressé entre 1981 et 1986. De plus, entre 1971 et 1986, le nombre de personnes bilingues à l'extérieur du Québec a augmenté de presque 40%³.

Quant à Rosaire Morin, directeur de la revue *L'Action nationale*⁴, il souligne qu'au Canada le bilinguisme est le fait des Canadiens français:

2 000 000 de francophones québécois; 1 000 000 de francophones hors Québec sont bilingues; 1 000 000 d'anglophones sont bilingues. Résumé: les 3/7 des Francophones du Canada sont bilingues contre le 1/20 des anglophones du Canada (438).

³ « Le Canada - un profil linguistique ». *Statistique Canada*. 1986.

⁴ Et auteur d'un dossier substantiel paru dans le 750^e numéro de la revue, un numéro anniversaire qui dresse un bilan du cheminement dans le siècle et d'une longue lutte pour l'émancipation. Vol LXXXIV, n^o 10, décembre 1994.

Au Canada, la langue française est désavantagée du fait que le groupe francophone est enclavé dans une masse anglophone. C'est encore plus vrai dans une province où le fait français représente un pourcentage qui continue à diminuer, comme en Saskatchewan. En 1981, la population francophone, 25 540 individus, représentait 2,63% de la population totale de la province. Au recensement de 1986, 86% des Fransaskois ont indiqué « le français et l'anglais » comme leur langue officielle et en 1991, il ne restait que 22 055 francophones, soit 2,2% de tous les Saskatchewanais⁵.

Pour leur part, nos informateurs nous ont tous mentionné à un moment quelconque de nos entretiens que « *la culture fransaskoise, elle est bilingue... elle a toujours été bilingue* » (A: 10) et que « *ici, quand on est né francophone, on est aussi né bilingue...* » (C: 21).

Il existe deux sortes de bilinguisme: l'additif et le soustractif. Le bilinguisme additif est la situation linguistique de type majoritaire, où l'apprentissage de la langue seconde ne se fait pas au détriment de la langue maternelle. Le bilinguisme additif manifeste une attitude positive envers les deux langues sans perte d'identité ethnolinguistique et culturelle.

Le bilinguisme soustractif est souvent associé à la situation linguistique de type minoritaire où la langue seconde occupe une place très importante et nuit au

⁵ Sources: R. Cousin, 1992 : 174; H. Gauthier, 1990 : 191 et R. Morin, 1994 : 484.

développement et au maintien de la langue maternelle⁶. Souvent les gains en langue seconde sont contrebalancés par des pertes en langue maternelle - dans ce cas on parlera de « semi-linguisme » où le locuteur se retrouve sans compétence adéquate dans aucune des deux langues en contact.

Mais qu'entend-on exactement par « bilingue »? Parce que si l'on examine le phénomène de plus près, on s'aperçoit de sa variabilité. Chaque individu possède son répertoire individuel de possibilités linguistiques. Quand le répertoire est identique dans les deux langues, on parle alors d'« équilinguisme », un phénomène rare et exceptionnel ; par conséquent, rares sont les personnes parfaitement bilingues, bien qu'il soit facile d'en douter. La plupart d'entre nous pouvons citer en exemple des gens qui semblent parler les deux langues avec la même aisance et une parfaite correction. Que la personne ait été capable de s'exprimer aisément et avec une pareille efficacité dans les situations où l'observation a été faite ne prouve pas que le locuteur soit également à l'aise pour converser sur n'importe quel sujet dans les deux langues qu'il connaît. En fait, il est normal que chaque langue « s'emploie de préférence à l'autre et avec plus de sécurité qu'elle dans des situations données » (Martinet, 1970: 168).

Roland Pinsonneault nous donne l'exemple de l'une de ses filles dont le comportement, selon lui, est typique des Fransaskois: « *elle parle très bien le*

⁶ Nous reviendrons d'ailleurs sur ces concepts dans le prochain chapitre, où il sera question de survie et d'assimilation.

français, mais aussitôt qu'elle entre dans une discussion un peu animée, il se fait un transfert... et c'est l'anglais qui sort! ». Quant à notre témoin C, elle nous livre son observation sur sa façon de s'exprimer et son accent qu'elle tient, dit-elle, de son enfance:

Quand j'ai commencé l'école dans la p'tite école à Saint-Victor, tout le monde parlait français, mais nos cours étaient en anglais. Moi, j'ai commencé à lire en anglais sans savoir ce que je lisais. Alors, c'était pas mal semblable à l'immersion que les anglophones ont maintenant en français (rires). (...) Alors, c'était comme une heure d'enseignement en français et quatre heures d'enseignement en anglais... Pis c'était drôle parce que toute nos professeurs parlaient l'anglais avec un accent français (rires) et puis même si on étudiait en anglais, on aboutissait à peu près tous avec une espèce d'accent français... ce que j'ai encore même... Même si maintenant c'est l'anglais qui est ma première langue, j parle anglais avec un accent. Et puis c'est comme ça... On est pas mal toute pareils... (C: 2-3).

Il y aurait donc chez toute personne bilingue une langue maternelle et une langue seconde qui s'influencent l'une l'autre. Il est cependant difficile de déterminer chez un enfant qui apprend deux langues simultanément, laquelle est la langue maternelle et laquelle est la langue seconde. Disons donc pour les besoins de la cause que sa langue maternelle est celle qu'il parle avec sa mère et admettons ensuite qu'il n'a pas d'accent étranger quand il s'exprime dans l'une ou l'autre de ses langues parlées. Le fait qu'il soit aussi à l'aise dans l'une ou l'autre langue, de façon générale, ne le protégera aucunement des erreurs sémantiques ou syntaxiques. Il pourra même avoir une préférence marquée pour l'une ou l'autre de ses langues dans certaines circonstances.

Nous pouvons déduire de ce raisonnement qu'il existe ce que l'on peut appeler des secteurs d'utilisation. Par exemple, la langue du foyer peut ne pas être nécessairement la même que la langue du développement intellectuel ou encore la langue du travail. C'est une réalité à laquelle sont confrontés tous les francophones d'Amérique du Nord qui vivent en dehors du Québec. « La langue dans laquelle on a été initié à une activité tend à rester la langue de cette activité. Il est donc possible de parler une langue au foyer et une autre à l'école ou au bureau » (Darbelnet, 1976: 18).

5.3 Diglossie

Le terme *diglossie* implique qu'il existe effectivement une répartition sociale des emplois des langues ou des variétés de langues en contact dans une communauté donnée ainsi qu'une inégalité de statut (Rodriguez, 1989: 60). Selon Fishman, « la diglossie est une condition nécessaire à une communauté linguistique minoritaire pour le maintien de sa langue » (Allard et Landry, 1989: 80).

En situation de bilinguisme diglossique d'un individu ou d'une communauté, deux langues sont utilisées côte à côte, chacune ayant un rôle clairement défini. Deux ou trois personnes peuvent très bien parler français entre elles, mais qu'arrive un anglophone, la conversation tourne à l'anglais comme s'il y avait une règle non écrite, un genre de mécanisme inconscient et instinctif, difficile à cerner; en fait, il appert que l'une des langues (en l'occurrence, le français) a un statut sociopolitique et

socioéconomique inférieurs. Dès lors, il paraît normal à la plupart des francophones de la diaspora de parler anglais en présence d'un anglophone. « Cette situation peut découler d'habitudes des générations précédentes où la norme était d'utiliser l'anglais pour toutes les communications intergroupes » (Heller et Lévy, 1993: 15).

Notre intervenante E nous racontait que dans les réunions familiales, ça parle

- *français... anglais... franglais (rires) parce qu'il faut toujours faire attention hein... Ben, de toutes façons là... si ya un anglophone là, ça r'tombe tu suitte en anglais.*
- Alors si vous êtes vingt chez vous, pis ya un anglophone...
- *Moi, j'veais parler français!*
- Toi tu vas parler français, pis les autres vont parler anglais...
- *Humhum*
- ...à cause de l'anglophone qui est là.
- *Humhum. Mais c'est queq'chose que tu vis en premier... comme... C'était... t'sais c'est queq'chose que nous autres on était montré à part parce que c'était... la chose à faire... c'était l'affaire sociale, tsé... C'était poli (E: 11-12).*

La chercheure Liliane Rodriguez parle de l'état du français au Manitoba, passé d'un usage *différentiel* à un usage *concurrentiel*. « Langue autrefois réservée à l'église, aux parents et aux amis, le français est aujourd'hui la langue d'autres contextes: le tribunal, l'école, etc. Là où il y avait complémentarité, il y a maintenant concurrence, donc choix » (1989: 59). Darbelnet pour sa part explique que le bilingue qui est partagé linguistiquement parlant entre son foyer et sa situation sociale peut être amené à opter pour la langue de son avancement, et qu'en ce cas la langue du foyer prendra de moins en moins d'importance (1976: 18).

La menace constante qui pèse sur une langue minoritaire pourrait, dans certaines circonstances, réduire cette langue à un tel point qu'elle sera encore utilisée à la maison et dans certaines activités locales mais non utilisée au niveau de l'écrit. Ce bilinguisme instable marque souvent une étape de transition dans le processus de transfert à l'anglais qui, au bout du compte, pourrait mener à la disparition du français au niveau de la communauté.

En résumé, le bilinguisme met en contact deux styles, deux cultures, deux formes d'expression différentes. L'intégration parfaite de ces deux formes étant presque impossible, un choix doit être effectué pour obtenir une forme de base. De ce fait, la deuxième forme sera complémentaire. « En fait, la définition du bilinguisme ne peut être qu'éclectique, c'est-à-dire à la fois psychologique, sociologique et linguistique puisque le langage en soi est à la fois discursif, communicatif et social » (Boissonneault, 1996: 185). Quant à la diglossie, c'est une répartition fonctionnelle des langues. Une situation diglossique existera en raison de forces économiques, administratives, politiques, culturelles, militaires, religieuses ou historiques.

5.4 La psychologie du minoritaire

Considérons un instant l'aspect psychologique du fait minoritaire pour se pencher plus spécifiquement sur les comportements et les sentiments qui habitent les francophones qui doivent vivre leur identité francophone en milieu minoritaire. Nous pouvons en

effet constater l'existence de certains comportements dont parlent les psychanalystes. Entre autres, le manque de confiance en sa capacité de bien s'exprimer du minoritaire dans sa langue maternelle:

N'ayant jamais fréquenté des institutions scolaires qui répondaient à leurs besoins linguistiques, éducatifs et culturels et n'ayant pas été exposés à beaucoup de modèles langagiers (étant donné le faible niveau de vitalité ethnolinguistique des francophones sur les plans économique, social, institutionnel), la grande majorité des Franco-Albertains se sentent plus à l'aise en anglais qu'en français, ils préfèrent utiliser l'anglais. Un niveau d'anxiété élevé est aussi relié à ce manque de confiance langagière. On a peur de faire rire de soi lorsqu'on parle français, d'être ridiculisé par les Québécois et par les Francophones provenant d'autres pays (Tardif, 1991: 60).

Claudette Tardif, professeure à la Faculté Saint-Jean de l'Université de l'Alberta, décrit ce qui se passe pour les Franco-Albertains, mais il est évident que l'expérience est commune aux francophones des autres provinces de l'Ouest canadien.

5.5 L'alternance de codes

Un phénomène découlant du contact linguistique est l'alternance de codes, c'est-à-dire l'emploi de deux langues dans une même conversation, dans un même tour de parole, voire dans une même phrase! L'alternance de codes remplirait différentes fonctions, surtout au niveau émotionnel, comme par exemple un refus de l'autorité (dans le cas d'un élève qui répondrait en anglais à une question en français de son professeur) ou encore l'expression de solidarité avec le groupe des pairs (commentaires en anglais

destinés aux copains de l'élève qui fait une présentation en français devant la classe)... L'alternance de code constituerait pour ceux qui l'utilisent (et qui seraient surtout des bilingues équilibrés) « le moyen par excellence de résoudre l'opposition qu'ils perçoivent entre leur identité en tant que bilingues et l'école comme lieu contraignant pour ce qui a trait à l'usage du français » (Mougeon et Beniak, 1989: 9).

D'autre part, le phénomène semblerait servir à assurer la compréhension du message pour les interlocuteurs qui seraient moins bilingues ou bien comme ressource stylistique servant à augmenter son expressivité et la couleur de son propos par l'usage d'expressions idiomatiques anglaises difficiles à traduire ou encore ne possédant pas d'équivalent en français.

Quelques linguistes se sont penchés sur l'alternance de codes et ont découvert que la syntaxe du phénomène obéit à des contraintes systématiques « garantissant l'intégrité de la structure de surface des langues en cause (Mougeon et Beniak, 1989: 9). En conclusion, l'alternance de codes est la manifestation d'une grande dextérité linguistique et non pas simplement une espèce de mélange incontrôlé des deux langues utilisées par la personne bilingue.

5.6 Vitalité ethnolinguistique

Le concept de vitalité ethnolinguistique décrit ce qui fait qu'un groupe se comportera comme une entité collective distincte dans des situations de contact inter-groupes.

Une communauté possédant un faible niveau de vitalité ethnolinguistique se verra assimilée et cessera d'exister comme entité distincte. Donc, un niveau élevé de vitalité assurera la survie du groupe et le maintien de la langue (Allard et Landry, 1989: 75).

En conséquence, pour la survie d'une communauté en milieu minoritaire, il est nécessaire que la langue maternelle soit utilisée à la maison. De plus, pour qu'une langue soit en santé il faut qu'elle soit non seulement la langue du foyer mais qu'elle soit également la langue de l'école, du gouvernement, de l'administration, des tribunaux, de la religion, du domaine intellectuel, de la création littéraire, du travail scientifique et des média (presse, édition, radio, télévision). De ce fait, la communauté doit viser le contrôle de ses institutions.

La famille, l'école et les institutions doivent « compenser » la domination de la langue du groupe majoritaire et cette compensation sera le signe de la vitalité de la communauté minoritaire qui utilisera ainsi sa langue maternelle pour se perpétuer et non seulement pour enrichir le patrimoine culturel. De façon paradoxale, ce domaine de la culture est le plus menacé, et ce, même dans les communautés à forte vitalité

ethnolinguistique francophone en raison de la domination presque absolue de la culture américaine et de la langue anglaise dans ce domaine.

Les chercheurs Réal Allard et Rodrigue Landry de l'Université de Moncton proposent douze indices objectifs pour mesurer la vitalité ethnolinguistique d'une communauté:

Tableau 5.1 <i>Douze indices objectifs pour mesurer la vitalité ethnolinguistique d'une communauté</i>	
Capital culturel :	<ul style="list-style-type: none"> • • activités culturelles (théâtre, spectacle, cinéma) • programmes télévisés • services éducatifs : enseignement et éducation dans la langue
Capital économique :	<ul style="list-style-type: none"> • • degré auquel la langue est acceptée, utilisée comme langue de travail • niveau socioéconomique (confort matériel et économique des groupes ethnolinguistiques) • niveau de contrôle des industries et des entreprises
Capital politique :	<ul style="list-style-type: none"> • • quantité des services offerts dans la langue minoritaire par le gouvernement provincial • degré de respect envers les droits linguistiques • degré d'utilisation de la langue par les personnes de la région élues aux divers niveaux de gouvernement
Capital démographique :	<ul style="list-style-type: none"> • • exogamie et endogamie • choix et utilisation de la langue par des personnes qui immigreront dans la région • caractère linguistique et culturel de la région
SOURCE : Allard et Landry, 1987 : 20-21.	

En utilisant ces indices, nous pourrions analyser le degré de vitalité ethnolinguistique de la communauté fransaskoise, mais ce n'est pas notre propos, puisqu'il s'agit là d'un travail d'envergure. Nous croyons qu'une analyse superficielle ne rendrait pas justice à la communauté, ni aux spécialistes dont nous ne faisons qu'effleurer le domaine.

En ce qui a trait au français en Saskatchewan, l'opinion de la plupart de nos intervenants est que la langue maternelle est précieuse et qu'elle mérite d'être conservée même au prix d'efforts qui semblent contraignants. Quant aux dirigeants de la communauté francophone de la Saskatchewan, ils ont toujours eu pour objectif de transmettre à chaque Fransaskois l'appréciation non seulement de son héritage culturel mais aussi de sa langue maternelle.

La langue est le joyau de notre culture. C'est le moyen que nous avons de nous raconter, de partager nos rêves et nos sentiments, de faire valoir nos idées, d'exprimer notre identité. C'est à travers la langue que nous révélons les valeurs qui nous meuvent. C'est elle qui est le reflet de notre réalité (Baril, 1992: 18).

Par contre, nous sommes en droit de nous demander s'il y a un avenir possible pour cette langue tant malmenée dans les statistiques ainsi que par la dureté de la réalité en milieu minoritaire. Qu'en pensent nos intervenants? Le français existera-t-il toujours en Saskatchewan dans vingt ans?

CHAPITRE 6

L'assimilation et la vision de l'avenir selon nos témoins

La vie d'une communauté linguistique tient en premier lieu à la vitalité de sa langue. Si le groupe en question conserve son identité, il conservera plus facilement sa langue. La difficulté réside, dans les provinces de l'Ouest, à conserver non seulement sa langue et son identité culturelle mais à continuer de le faire en état d'inégalité démographique.

L'une des difficultés de vivre en français dans l'Ouest canadien provient de l'absence de contiguïté avec le reste du monde francophone. En Saskatchewan s'y ajoute l'infériorité numérique doublée d'un isolement géographique des Fransaskois dont les villages, nous l'avons vu, sont éparpillés partout en province. Une autre difficulté provient de l'inégalité statutaire : il est évident pour quiconque s'aventure hors des frontières québécoises que le français n'est pas à égalité avec l'anglais au Canada, malgré les garanties légiférées depuis le début de la Confédération. Le résultat final de cette situation est que la majorité de la population francophone non seulement de la Saskatchewan, mais de toutes les provinces de l'Ouest, souffre d'anémie linguistique et culturelle et qu'elle cède peu à peu à l'usure de la résistance quotidienne.

6.1 L'assimilation

Le processus de l'assimilation est insidieux. Les gens qui s'assimilent le font tranquillement, au jour le jour, sans y porter attention. Plusieurs de nos témoins ont d'ailleurs déclaré avoir peur de l'assimilation, une menace bien réelle selon eux.

Le transfert linguistique chez une minorité est souvent considéré comme un glissement de l'identité au cours du processus d'assimilation, ou comme un phénomène d'accommodation à un milieu façonné par la majorité (Denis, 1984: 75).

Les chercheurs albertains Gratien Allaire et Laurence Fedigan (1991: 56) préfèrent utiliser l'expression « changement linguistique et culturel » en remplacement du terme « assimilation » alors que Rodrigue Landry et Réal Allard de Moncton proposent le concept des bilinguismes additif et soustractif, dont nous avons déjà parlé, comme alternative. Cependant, le phénomène qui agit aux niveaux sociologique et psychologique reste le même: c'est le processus de perte graduelle de son identité culturelle.

C'est aussi un processus qui change l'identité de soi et qui a le potentiel de freiner le développement de soi. Dans le processus d'assimilation, l'individu va se comporter d'une façon qui va le séparer de plus en plus de son groupe ethnique (Tardif, 1991: 61).

L'individu essayera de rendre son identité culturelle la plus anonyme possible pour ne pas attirer l'attention, par peur d'être rejeté, par refus de la dissension ou encore afin de ne pas se démarquer de la majorité anglophone environnante. La dominance de l'anglais dans une collectivité se transpose dans les petits groupes d'adolescents, même

homogènes de langue française, étudiés par François-Pierre Gingras de l'Université d'Ottawa:

Plusieurs trouvent bizarre (weird) de parler français quand 'on n'est pas obligé'. Lorsque, sans qu'on sache trop pourquoi, un petit groupe de jeunes converse en français, il semble toujours se trouver une personne pour faire tourner la conversation à l'anglais. 'Quand on parle en anglais, on est comme les autres, mais quand on parle français, on se fait remarquer, c'est gênant', explique un adolescent (1993:96).

« À Zénon Parc, ce que j'ai remarqué c'est que les parents y vont parler en français à la maison à leurs enfants mais aussitôt qu'ils sont à l'extérieur du foyer, y parlent en anglais » nous a confié le témoin F. Elle a ajouté qu'il y avait une gêne qui s'installait *« Ben, plusse d'ein p'tites places... les gens des p'tits villages... Mais même en ville, ceux qui ont été élevés dans les p'tits villages ont encore c'te mentalité-là »* (F: 10-11).

L'intervenante H raconte que quand elle était petite, tout se faisait en français dans sa famille et au village mais dès qu' *« on sortait de chez nous, de notre p'tit village, pis toute s'faisait en anglais, pis c'était bien naturel pis on s'accommodait avec ça... Pis c'est encore normal chez nous parce qu'on a été habitués avec ça »* (H: 8).

À mesure que l'on s'intègre à la masse dominante, la langue et la culture de la majorité sont perçues comme plus valorisantes. Sans engagement social, le francophone participera alors de moins en moins à la culture et aux institutions ainsi qu'aux activités de sa minorité. La perte d'identité culturelle peut dans certains cas extrêmes conduire à *l'anomie*, un état psychologique complexe incluant des sentiments

d'isolement et d'aliénation par rapport à la société dans laquelle l'individu évolue, amenant également une désorientation, une absence de normes et de valeurs, de l'anxiété ainsi qu'une perte d'identité (Tardif, 1990: 21). Que sa langue maternelle soit perçue comme inférieure par la majorité est un fait qui doit être toléré par la personne qui se voit dans l'obligation d'accepter que sa langue seconde soit sa langue d'usage à l'extérieur de la maison, rendant par le fait même sa langue maternelle socialement inférieure et non-fonctionnelle, ce qui crée une tension, un déchirement intérieur. Ce renforcement négatif reçu de la majorité s'ajoute à son sentiment d'infériorité devant les imperfections de sa langue maternelle et les lacunes de sa culture, et peut mener à l'anomie.

Si l'individu se sent en conflit psychologique, il subira progressivement une acculturation face à la langue et à la culture dominante et prestigieuse, et ce, jusqu'à l'assimilation complète (Tardif, 1991: 62).

Beaucoup de francophones en milieu minoritaire prennent des décisions conscientes et posent des gestes pour lutter au quotidien contre l'assimilation alors que d'autres baissent les bras et abandonnent la lutte devant l'ampleur du phénomène. Le démographe Charles Castonguay explique que, compte tenu de la baisse de la fécondité des populations provinciales francophones, le renouvellement intergénérationnel des minorités de langue française à l'extérieur du Québec et du Nouveau-Brunswick paraît désormais définitivement compromis.

L'assimilation est un phénomène qui fait toujours partie du vécu du francophone en milieu minoritaire. Que l'individu subisse directement les effets de l'assimilation (culpabilité, regret, anxiété, manque de confiance) ou qu'il lutte contre l'assimilation (par la peur de l'assimilation), cela fait partie de la psychologie du minoritaire et caractérise son identité culturelle (Tardif, 1991: 63).

Au Canada anglais, un francophone qui refuse de se laisser assimiler et qui décide de demeurer francophone s'engage dans une lutte de tous les instants et, comme l'écrit le politicien franco-ontarien Jean-Paul Marchand, cette lutte

recommence sans cesse pour devenir un combat continu, sans fin, jalonné de quelques victoires, mais surtout marqué d'une série de défaites tristes et amères (...) Les Québécois ne connaissent pas ce sentiment de défaite, ces meurtrissures. Du moins, pas encore. Ils n'ont pas à vivre, comme les francophones canadiens la constante pression qui les amène à petit feu, et malgré eux, à devenir anglophones. Le francophone canadien subit une sorte de broyage quotidien de son identité. À chaque jour, (...) son caractère de francophone est remis en question. C'est la déchirure de l'âme, la cassure de l'esprit. C'est le malaise de celui qui n'est jamais à sa place. (...) Il faut vivre au Canada anglais quelque temps pour constater ce phénomène d'écroulement social chez les francophones et voir combien les familles éclatent et se déchirent. Les enfants s'anglicisent à vue d'oeil, par nécessité, par manque de perspectives d'avenir en français, par découragement, souvent inconsciemment, parfois délibérément, à cause d'un mur d'intolérance et de haine érigé par la majorité anglophone (1997: 64).

Dans la majorité des cas, l'individu va baisser les bras et cesser de lutter pour garder sa langue maternelle. Ce faisant, il accepte de prendre la voie de l'assimilation en rejetant sa langue maternelle pour en prendre une deuxième comme langue d'usage. En Saskatchewan, nous parlerons donc de translingues chino-anglophones, ukraino-anglophones, germano-anglophones ou, dans le cas qui nous intéresse, franco-anglophones pour décrire les individus de langue maternelle française qui utilisent maintenant l'anglais à la maison :

Ce phénomène d'assimilation a pris beaucoup d'ampleur au cours des dernières décennies, si bien que, conjuguée avec la baisse de la fécondité, la mobilité linguistique est devenue une menace permanente pour la survie des francophones hors Québec. (...) De façon générale, plus on s'éloigne du Québec, plus les effets de la mobilité linguistique sont importants. Dans certaines provinces, plus de la moitié des francophones sont devenus anglophones, l'assimilation étant particulièrement prononcée parmi les plus jeunes générations. Par le biais de la mobilité linguistique intergénérationnelle, on observe dans plusieurs familles une situation où les parents parlent français à la maison mais dont les enfants, fortement influencés par leur entourage de plus en plus anglophone ainsi que par les multiples véhicules diffuseurs de la langue anglaise, parlent l'anglais entre eux. (...) Ainsi, à moins d'un redressement important de la fécondité, la présence francophone dans les autres provinces canadiennes (sauf peut-être dans les régions limitrophes au Québec) est vouée à un effritement rapide et difficilement réversible (Bouchard et Tremblay, 1995: 335).

Nous avons vu qu'habituellement, l'exogamie entraîne le transfert linguistique du parent francophone et des enfants qui s'identifieront souvent comme bilingues. Le démographe Roger Bernard (1992: 36-37) explique que de façon générale le recul des jeunes est beaucoup plus prononcé dans les régions à faible concentration de francophones et qu'une minorisation plus poussée entraînera un recul plus critique. La minorisation des francophones hors Québec ne relève pas seulement de la dénatalité mais également des transferts linguistiques entre les générations puisque de nombreux parents ne réussissent pas à transmettre leur langue maternelle à leurs enfants. En Saskatchewan, le taux de mobilité linguistique vers l'anglais des jeunes de 15 à 19 ans est de 60,5%, alors qu'il est de 26,8% à l'Île-du-Prince-Édouard et 17,7% en Ontario (Bernard, 1994: 320).

Si nous regardons les résultats des recensements du gouvernement canadien, nous voyons que le taux de transfert linguistique des francophones est passé de 27% en 1971 à 35% en 1991.

Cependant, les statistiques ne se préoccupent pas beaucoup des francophones dont la situation familiale est anglophone, comme celle de notre intervenante C par exemple. Celle-ci compte parmi le grand nombre de francophonais¹ (nombre qui serait jusqu'à trois fois plus élevé que celui des personnes qui utilisent le français à la maison) qui n'ont pas le français comme langue d'usage. Il nous apparaît évident que plus on s'éloigne géographiquement du Québec, moins le français est utilisé au foyer en raison du faible nombre de mariages endogames.

De plus, l'absence de concentration des francophones en Saskatchewan conjuguée au fait que les centres urbains sont propices à l'anglicisation dans une province à forte majorité anglophone ont amené une anglicisation particulièrement prononcée chez les Fransaskois.

Nous avons vu que les trois enfants de notre intervenante C ne parlent pas français. Durant notre conversation, son analyse de la situation a fait ressortir le fait qu'elle n'a jamais vraiment cru à la survie du français en Saskatchewan - et qu'elle n'est pas la seule:

Peut-être que ce sentiment-là que j'avais quand j'avais vingt ans aurait peut-être changé ce que j'aurais fait avec mes enfants moi-même. Parce que dans l'fond, j'pensais qu'y avait aucune espoir, surtout quand j'me suis trouvée avec un partenaire anglophone. Peut-être si j'avais eu un partenaire comme moi, que ça aurait été différent... J'suis pas sûre (...) parce que j'connais des couples comme nous, qui étaient francophones tous les deux, pis... ça change rien... Le résultat est pareil (C:18).

¹ Terme utilisé par les chercheurs Gérard Bouchard et Marc Tremblay pour différencier les personnes de langue maternelle française (francophonais) des personnes dont la langue d'usage est le français (francophones) (1995 : 340).

À chaque recensement du gouvernement fédéral, le nombre de locuteurs francophones diminue.

Tableau 6.2 <i>Évolution de la population française en Saskatchewan de 1961 à 1991</i>		
Année	Française	%
1961	59 824	6,5
1971	56 195	6,1
1981	25 540	2,63
1991	22 055	2,2
SOURCES : H. Gauthier, 1990 : 191 ; R. Morin, 1994 : 484.		

Cette minorisation n'est pas l'exclusivité de la Saskatchewan puisqu'elle s'accroît dans toutes les provinces, sauf le Québec, depuis 1961. En Saskatchewan cependant, le vieillissement de la population francophone est plus important que celui des anglophones. En 1990, ce taux était de 47,6% contre 23,3% pour les anglais. Il y a également trois fois moins de jeunes et deux fois plus de personnes de 45 ans et plus, chez les francophones que chez les anglophones (Bernard, 1992: 36). La question de l'âge serait capitale, selon le démographe Charles Castonguay (1997: 482), dans l'adoption d'une nouvelle langue d'usage. Généralement, le phénomène se produit lorsqu'un jeune adulte quitte la maison familiale; donc, l'examen du taux d'anglicisation des adultes de 35 à 44 ans nous donnera l'ampleur du taux d'assimilation individuelle.

Tableau 6.3

*Taux net d'anglicisation des francophones de 35 à 44 ans,
minorités de langue maternelle française à l'extérieur
du Québec, selon la province, 1971 et 1991*

Province	1971	1991
Terre-Neuve	35%	65%
Île-du-Prince-Édouard	50%	55%
Nouvelle-Écosse	42%	51%
Nouveau-Brunswick	12%	11%
Ontario	38%	43%
Manitoba	45%	63%
Saskatchewan	60%	70%
Alberta	64%	74%
Colombie-Britannique	77%	76%
Sources: Statistique Canada, 1974 et 1993.		
SOURCE : C. Castonguay, 1997 : 482.		

De plus, dans l'ensemble du Canada anglais, plus de 83% des enfants de ménages mixtes ont été anglicisés. En Saskatchewan, la proportion est de 93,5% (Leclerc, 1992: 515).

6.2 Le bilan de nos intervenants

Qu'en est-il de l'avenir du français en Saskatchewan? L'effritement du style de vie francophone n'est pas un phénomène unique aux grandes plaines de l'Ouest canadien. Avec tous les changements technologiques et culturels qui se produisent, le monde qui

nous entoure est de plus en plus effervescent. La notion de village global se reproduit sur une petite échelle et le francophone se considère citoyen nord-américain.

Le cheminement de la collectivité linguistique francophone de la Saskatchewan va du village à la ville (et dans le cas de nos intervenants, à la capitale provinciale) où le style de vie est à dominance anglophone. Le Fransaskois a appris à vivre son quotidien dans l'isolement. L'école anglicise vite sauf pour quelques privilégiés qui peuvent envoyer leurs enfants dans des établissements où ils seront éduqués en français.

L'intervenante A nous a révélé qu'elle trouvait son conjoint chanceux de parler aussi bien français parce que tout était en anglais pendant son enfance et son adolescence. Son village était très anglophone et bien entendu le système d'éducation l'était aussi (A: 4). Le témoin C nous a dit que sa soeur a vraiment bien conservé son français malgré le fait qu'elle n'a pratiquement jamais l'occasion de l'utiliser. « *On parle français quand on se voit avec notre mère mais... d'abord qu'ya personne autour, parce que nos maris tous les deux sont anglophones. Alors pour elle, c'est surprenant comment bien qu'elle parle... quand on pense là...* »(C: 9).

Les loisirs, les sports et les amis sont d'autres facteurs qui souvent complètent le cycle d'anglicisation. Notre intervenante H nous explique qu'ils ont tous les deux beaucoup d'amis anglophones parce que son mari travaille en anglais « *et puis quand on sort bien... souvent c'est avec des amis anglophones... Pis on fait des choses en anglais, théâtre, etc... parce qu'y a rien en français* » (H: 8). En ce qui concerne leurs

enfants, elle est assez fière de dire qu'ils sont très francophones: « *Les amis, la parenté, l'école... Ya des anglophones, des activités, le hockey, la natation et ainsi de suite... ça c'est toute en anglais, mais... faut dire qu'ils se sentent pas complètement confortables dans cette situation-là* » (H:14).

Notre intervenant B, quant à lui, nous a expliqué qu'il aime sortir avec des amis francophones et qu'il sort très rarement avec des amis anglophones « *mais je sors pas beaucoup non plus t'sais, faut que j'le dise* » (B: 14). Par contre, il joue au golf en français ainsi qu'au ballon-balai. Il a d'ailleurs été impliqué dans les comités organisateurs de ces deux activités (L'AGAF, l'Association de golf amateur fransaskois, ainsi que la Ligue de ballon-balai, qui existent toutes les deux depuis plus de quinze ans maintenant).

Quant à l'utilisation des médias, ils doivent répondre à nos goûts! Pour les générations plus jeunes, ces goûts sont ceux de la culture américaine, comme tous les jeunes gens non seulement du continent mais également de toute la planète... Notre intervenante C nous a dit que maintenant elle ne lit plus beaucoup en français.

Par exemple, y avait un temps où j'm'efforçais de toujours recevoir une revue en français. Maintenant, j'le fais pu... Mais j'avais beaucoup de difficulté à trouver quelque chose qui était à mon goût. Par exemple, Actualité, ça m'enrageait! Parce que c'était trop québécois (rires). Pis ça, c'est culturel, ça. (...) J'lis Maclean's, pis j'suis contente... j'lis L'Actualité, pis ça m'enrage... (C: 11).

Le témoin B quant à lui, n'aime pas le populaire, préfère le classique, écoute très peu la radio et ne regarde que les bulletins d'information à la télévision pour savoir ce qui se passe dans la francophonie.

Un autre facteur de changement linguistique est le peu de possibilités d'emplois en français. Nous savons maintenant que le développement de la langue et de la culture française doit passer par la maîtrise de l'économie. Roland Pinsonneault se demande à quoi bon éduquer nos jeunes en français si c'est pour les voir s'expatrier afin de pouvoir travailler et vivre en français. « *Pour survivre en français, il faut pouvoir travailler en français* » nous a-t-il déclaré. Le témoin J partage cette opinion et ajoute que l'avenir du français pour les jeunes se joue dans le milieu du travail. Il croit que les dirigeants de la francophonie ont la responsabilité d'arrêter la dispersion des énergies et des ressources financières. Tôt ou tard les trois provinces de l'Ouest vont être obligées de s'asseoir ensemble et de mettre leurs ressources en commun au niveau des écoles et universités entre autres.

J'sais que l'Collège y voudrait ben rebâtir tout un système. Moi j'dis qu'on peut même pas se l'permettre. Moi j'dis que tôt ou tard, les trois provinces de l'Ouest vont être obligées de s'asseoir pis s'dire: le Collège universitaire Saint-Jean, voici leur niveau d'expertise... l'Institut, voici leur niveau, pis là... tsé... Parce que là, t'as un bacc en Éducation à Régina, t'as un bacc en Éducation au Collège de Saint-Boniface pis t'en as un à la Faculté Saint-Jean... (J: 16).

Toujours en ce qui a trait à l'économie, un pas dans la bonne direction est déjà fait, puisque l'A.C.F.C. considère la question économique comme très importante et qu'elle s'est donnée comme objectif en plus d'être la présence française dans les organismes

économiques, d'informer et de renseigner la population sur les questions économiques et les mouvements coopératifs. Plusieurs coopératives de développement économique ont vu le jour, entre autres à Zénon-Parc et à Bellevue. Il se publie maintenant un annuaire des commerçants et des entreprises francophones ainsi qu'une brochure touristique en français, publiée elle, par le Conseil de la Coopération de la Saskatchewan. De plus, quelques communautés considèrent le tourisme culturel comme un outil de développement économique à ne pas négliger.

6.3 La Saskatchewan francophone aujourd'hui et dans vingt ans

Les compressions budgétaires à tous les paliers gouvernementaux font mal aux communautés francophones de partout au pays. Par exemple, la diminution des ressources financières de la SRC a un impact majeur dans l'Ouest où les minorités francophones n'ont pas l'importance numérique d'ailleurs au Canada. Particulièrement en Saskatchewan, on s'inquiète de ce que les bulletins de nouvelles à la télévision proviennent dorénavant des studios de Winnipeg et Vancouver².

² Tétu *et al.* 1997. AFI, p.118-119.

La communauté fransaskoise se sent un peu abandonnée: le fédéral (qui la finance de 75 à 80%) a annoncé d'autres compressions et suggère de fusionner organismes et associations. C'est un problème auquel il faudra faire face, un problème que la communauté trouve difficile à envisager non seulement financièrement mais également en raison des contraintes géographiques.

Quant à la survivance du fait français dans la province, notre intervenante C voit la situation d'un oeil assez sombre. Elle pense que le français est mort pour les Fransaskois de souche mais que ce sont les francophones de passage qui vont persister à avoir leur langue... et que le français existera seulement dans les villes (C: 18). *« Mais c'est queq'chose que j'pensais ya déjà trente ans... et puis je suis surprise que c'est pas arrivé aussi vite que je pensais! »* (C: 18). Quant à notre témoin G, elle est d'un optimisme prudent: *« Je pense qu'y va encore avoir un noyau qui va exister, qui va survivre »* (G: 9). Le témoin J a pour sa part exprimé l'opinion de plusieurs intervenants quand il nous a donné la sienne: *« Ben moi, j'suis persuadé que dans dix ans on va être moins nombreux »* (J: 29).

Toutes les langues minoritaires sont menacées par la langue dominante de l'environnement. Dans certaines conditions, cette domination peut réduire la langue minorisée « à ce qu'on pourrait appeler le stade folklorique. À ce stade elle est encore la langue du foyer, de certaines fêtes locales, mais elle ne s'écrit plus guère. C'est ce qui est arrivé au français de la Louisiane » (Darbelnet, 1976: 20).

C'est une des réalités envisagées par notre intervenant J: « *À moins vraiment (...) que toute le système change là, (...) on s'en va dans la direction d' la Louisiane au niveau du français* » (J: 29).

Il est difficile, pense Paul Dubé de l'Université de l'Alberta, de renverser les séquelles d'une minorisation systémique et systématique dont le vrai visage figure dans le haut taux d'assimilation et la perception - consciente ou inconsciente - qu'il n'y a pas de vie française possible dans l'avenir (1990: 147). Les francophones en milieu minoritaire ont vécu avec les chiffres des recensements toute leur vie, mais les statistiques ne disent pas tout. Il est vrai qu'ils sont moins nombreux que par le passé, par contre, ils disposent de meilleurs outils que leurs parents et grands-parents: une plus grande diversité d'associations pour répondre à leurs besoins, des médias, des écoles et de meilleurs moyens de transport et de communication (les autoroutes, la télécopie, le réseau internet...) redonnent confiance en l'avenir puisqu'ils pourraient renverser le courant, selon certains.

Pour nos intervenants, il n'y a pas de choix possible: on ne choisit pas ses parents, son origine, ses ancêtres, son lieu de naissance ou encore sa langue maternelle: on est francophone ou on ne l'est pas! Cependant, par la suite on choisit. On choisit son métier, ses collègues, ses amis, on choisit son coin de pays, et même son pays, en y demeurant ou en émigrant comme l'ont fait leurs parents ou leurs grands-parents. On choisit de changer de milieu si on veut; on passe de la campagne à la ville - ou même on décide de retourner à la campagne. Pour certains, il n'est pas question de s'exiler ailleurs pour continuer à parler français, pour demeurer francophones. On naît dans une culture que l'on n'a pas choisie

soit; ce que l'on choisit par contre, c'est de s'impliquer et de la transformer, ou encore de la rejeter pour en adopter une autre. Il nous est apparu évident que l'idée d'aller s'établir ailleurs n'a jamais fait surface chez plusieurs de nos témoins. Notre intervenante A nous a d'ailleurs dit qu'elle n'irait jamais faire sa vie ailleurs de façon permanente qu'en Saskatchewan. « *Je déménagerais jamais au Québec. (...) Je suis pas anglophone, je suis Fransaskoise, je me suis toujours dit Fransaskoise* » (A: 12).

L'environnement joue un rôle capital dans l'utilisation du français à un point tel qu'un changement d'environnement (lors d'un voyage par exemple) peut modifier les choix linguistiques. Le témoin A raconte que le déclenchement pour elle s'est fait à l'âge de 13 ans, lors de son tout premier voyage au Québec.

Après ça, je suis revenue ici pis c'était comme... finalement! Ça faisait! J'avais un sens avec ce que je faisais, ce que je vivais depuis toute ma vie, dans l'fond. Pis (...) avec l'espagnol, ça s'est passé de la même façon. Quand je suis descendue au Guat ou au Mexique... Bang! Tout ce que t'apprends depuis cinq ans... c'est pour ça!
(A: 15).

Comme nous l'avons déjà mentionné, le Canadien français se définit par référence au Canada: l'américanisation du francophone canadien n'est pas une menace mais un fait, même au Québec. Plus on s'éloigne des frontières québécoises, plus on se rend compte que l'Américain francophone est une réalité continentale.

Afin d'assurer sa survie, le Canadien français doit donc plus que jamais affirmer son autodétermination culturelle dans le bilinguisme puisque l'unilinguisme en langue maternelle est un objectif illusoire pour la francophonie hors Québec. Quelques-uns

de nos témoins, ceux qui se sont créé un environnement familial et culturel en français, ont cette attitude. Ils utilisent l'anglais quand ils en ont besoin, mais ne considérant pas la langue comme un fardeau, ils continuent de vivre en français.

Le manitobain Bernard Bocquel (1990: 115-116) invoque le concept de la « normalitude » (analogue à la « vastitude » de la Plaine) de la langue dont l'un des traits est la normalité de l'anglais, une évidence pour vivre et travailler dans l'Ouest. Comme de nos jours l'anglais est si naturel, son raisonnement n'est pas en fonction d'une concurrence entre les deux langues, mais plutôt d'une complémentarité. Selon lui, la normalitude implique une dynamique interculturelle qui pourrait amener une attitude positive de la majorité envers la langue et la culture française.

Cette résurgence du fait français nous paraît indéniable surtout depuis les années 80, alors que surgit une nouvelle génération de francophones hors-Québec dont la mentalité n'est plus celle des générations précédentes. « De plus en plus de francophones hors-Québec veulent aller de l'avant, ne plus seulement survivre mais s'épanouir » (Lapointe: 1984: 112).

La plupart de nos intervenants trouvent normal de parler anglais comme Fransaskois, parce que c'est la langue de la majorité, cependant ils considèrent que savoir parler français est également un avantage.

Quand nous avons demandé à nos informateurs de nous nommer des endroits dans la province où l'on parlait français (la question 8 du questionnaire)³, les réponses obtenues nous ont offert un complément d'information sur la vision de nos intervenants face à la situation du français en Saskatchewan et a fait ressortir quelques points intéressants.

Témoignage A:

Elle a nommé 14 endroits. Parmi ceux-ci, elle a tenu à souligner Duck Lake (« *C'est français métis par exemple parce que t'as eu une influence... pis toute l'histoire de Louis Riel s'est passée dans ce coin-là* »), Debden (parce que « *c'est là qu'on retrouve surtout les associations jeunesse* ») ainsi que Swift Current et Lloydminster: « *des communautés anglophones de jeunes qui ont appris le français avec les écoles d'immersion (...) C'est des jeunes qui parlent très très bien français* » (A: 18).

Elle croit que la mentalité de la nouvelle génération de jeunes anglophones sera un apport positif au fait français en Saskatchewan parce que, parlant français, ils seront tout naturellement mieux disposés envers la minorité fransaskoise. Elle ajoute que *Canadian Parents for French* est un groupe de support très important pour les Fransaskois présentement.

³ Annexe 12 : le tableau A-3 intitulé « Les 32 localités mentionnées par nos témoins ainsi que la fréquence de mentions ».

Témoign B:

Il nous a nommé 6 endroits et il trouve que le français « *manque de conviction. C'est pas naturel. Quand ça se parle... sauf dans les endroits où je t'ai mentionné là (...)* ça se fait pas nécessairement par conviction, mais par... devoir, peut-être par culpabilité par-ci, par-là... » (B: 12). Notre intervenant tempère cependant son jugement un peu sévère en parlant de la paroisse et de l'école primaire Monseigneur de Laval.

Tu vas à l'école (...) tu seras épatée (...) Ça bouge hein... Il y a 250 élèves là, ou proche... (...) Ya queq'chose qui bouge. Tu vois, la paroisse a rajeuni en raison de ça, parce qu'il y a beaucoup de parents maintenant qui vont à la paroisse parce que c'est en français (B: 16-17).

Il ajoute que de nos jours, il y a tellement de jeunes anglophones qui sont en train d'apprendre le français qu'ils n'auront pas les mêmes préjugés que leurs parents face au français, puisque c'est l'incompréhension qui crée le manque de tolérance.

Témoign C:

Le témoin a nommé 4 endroits. Elle souligne le fait qu'à Willow Bunch ça ne parle plus autant français « *que ça parlait dans les années 50 quand j'étais là moi-même* » (C: 17) et qu'à Assiniboia, ceux qui ont moins de cinquante ans ne parlent pas français. Elle ajoute savoir qu'il existe d'autres localités, surtout dans le nord de la province, où l'on parle français mais elle ne peut pas les nommer parce qu'elle ne les connaît pas.

En ce qui concerne l'avenir de la fransaskoisie, elle pense que les francophones nés en Saskatchewan

ne seront plus francophones quand ma génération sera partie. Si ya du français en Saskatchewan, ça va v'nir des Québécois qui sont venus du Québec (...) et puis qui ont insisté à établir leurs écoles; et pis ça va être seulement dans les villes, parce que personne vient s'établir d'ailleurs dans les p'tits villages de la Saskatchewan maintenant. (...) On ne verra pas un Québécois v'nir s'acheter une terre à ... à Vibank! (C: 18).

Témoign D:

Le témoin nous a nommé 6 localités où à son avis on peut encore fonctionner en français; il nous a mentionné qu'il existait ici et là un magasin ou une boutique où l'on pouvait acheter en français, entre autres à Bellevue, où un client « *peut tout faire en français si y veut* » (D: 10). Notre intervenant mentionne également l'existence de communautés françaises à Prince-Albert, à Saskatoon et à Debden. En ce qui concerne le futur, il pense que la communauté fransaskoise va survivre, qu'il existera toujours un noyau de culture française.

Témoign E:

Notre intervenante n'a mentionné que 3 endroits (Bellevue, Gravelbourg et Zénon-Parc) parce qu'elle dit qu'ailleurs « *ça leur force à parler français en public!* » et que ça n'est pas vécu, « *c'est recherché, c'est travaillé t'sais... c'est pas l'quotidien. Surtout dans les enfants...* ».

Elle croit cependant que ça va continuer à parler français dans la province parce que ça ne peut pas faire autrement à cause de l'évolution de la situation:

Mes parents, y ont toujours gardé leur français quand même que y ont été à l'école 100% anglais (...) Moi, j'ai eu un quart de mes études en français. Maintenant, les élèves y ont toute, y peuvent avoir toutes leurs années scolaires 100% en français! (E: 10 et 13).

Témoignage F:

L'intervenant nous a fourni une liste de 21 endroits et nous a mentionné qu'en ce moment, il y avait de plus en plus de francophones à Moose Jaw, en raison du fréquent changement de personnel à la base militaire. Il nous a également mentionné que ça faisait partie de son travail à Radio-Canada de bien connaître les différentes régions et « de bien connaître le monde à l'intérieur de ces localités-là. J'ai eu l'occasion tsé de parler à plusieurs de ces gens-là » (F: 13). Quant au futur du français dans la province, il nous a avoué avoir peur de l'assimilation, non seulement en Saskatchewan mais également dans toutes les autres provinces de l'Ouest. « On a beau, comme j'ai dit, se battre... se donner vraiment à coeur pour garder notre culture, notre langue, mais ya des fois où même nos efforts ne sont pas suffisants (...) J'vois quand même que ça va stabiliser » (F: 14-15).

Témoignage G:

Elle nous a nommé 4 endroits et a mentionné qu'à Zénon-Parc

Les gens, quand tu vas au magasin là, y parlent français... Ça dépend qui tu rencontres; ça dépend de la génération aussi (...) [Les 25-30 ans] aussitôt qu'ils sont à l'extérieur du foyer, y parlent en anglais (...) J pense c'est juste une peur de se faire pointer du doigt (...), de se faire reconnaître comme francophone. Malgré que dans les villes comme à Régina, tu vas sortir, tu vas entendre les gens parler français (...), en ukrainien, en allemand, en chinois entre eux-autres dans les magasins. Ça les dérange pas » (G: 10-11).

En ce qui concerne le futur, notre informatrice pense que dans vingt ans il y aura encore un noyau de Fransaskois qui va exister et survivre. « *Ça s'ra p't'êtr' pas aussi large que ça 'déjà été, j'veux dire comme dans les villages là... On avait des villages complètement francophones avant. J pense pas que ça, ça va exister... » (G: 9).*

Témoignage H:

L'informatrice a énuméré une liste de 13 endroits. Après avoir nommé les grands centres, elle a parlé des plus petites communautés et a ajouté « *y en a probablement d'autres que j'manque là... » (H: 10).* Quant à l'avenir, notre témoin pense qu'il sera toujours francophone en Saskatchewan,

J'sais pas jusqu'à quel niveau. Ça dépend peut-être des programmes fédéraux pis des argents qui nous vient du fédéral pour nous laisser supporter les associations pis la vie culturelle pis communautaire qu'on a (...) Si ya pas d'gouvernement fédéral qui appuie fortement les francophones hors... de l'Ouest, c'est toute à voir qu'est-ce qui va s'passer, tsé (...) [Si l'argent et l'appui du fédéral viennent à manquer] quant les jeunes auraient pas vu une culture vivante francophone autour d'eux là, tsé... j pense que ça diminuerait, ça partirait vite (H: 11-12).

Témoign I:

Notre témoin nous a défilé une liste de 19 noms, en précisant que Battleford et North Battleford étaient des endroits différents, et qu'elle pouvait en nommer d'autres. Elle nous a ensuite expliqué que sa connaissance des communautés fransaskoises et des Fransaskois lui venait non seulement de son emploi à la Commission culturelle, mais également de sa nouvelle chronique « Les Gens du coin » qui paraissait maintenant dans *L'Eau vive*. « *Je les connais (...) Je peux t'es nommer aussi les gens (rires). Yen a très peu ... j'peux dire, dans la province là, que j'connais pas. Ceux... les nouveaux arrivés, oui, mais ceux qui sont établis là, j'les connais presque toute* » (I: 14-15). En ce qui concerne l'avenir, notre informatrice croit que dans trois générations, il y aura toujours des Fransaskois, « *on va en récupérer...* ». Elle pense également que l'assimilation n'est pas ce qu'il faut envisager pour la langue française, mais plutôt une évolution:

Ça va être un p'tit peu différent, tsé, pareil comme des Québécois et les Français de la France sont définitivement différents. Nous autres, on va être différents de vous parce qu'on a assimilé d'autre chose... mais on a encouragé certaines affaires, alors on va avoir une langue différente de vous. On va avoir un accent différent de la vôtre. Mais on va peut-être... la conserver d'une manière qu'est ... différente (I: 11-12).

Témoignage J:

Nous n'avons pas posé la question 8 à ce témoin puisque nous savions qu'il a toujours travaillé pour la communauté fransaskoise et qu'il connaît tout le monde! Il nous a semblé plus pertinent au moment de l'enquête de parler plus longuement de la fransaskoïse et de son avenir.

En ce qui concerne les subventions gouvernementales, notre intervenant croit que les francophones sont à une croisée des chemins et que la communauté devra changer d'attitude. « *Depuis 25 ans, on a vraiment été surgâtés par les grosses subventions du gouvernement, sauf que ça, ça prend fin (...) On a créé toute une clientèle qui a été très gâtée, qui a été payée depuis 25 ans* » (J: 14). Quelqu'un à qui on avait refusé une subvention pour son projet a menacé de le monter en anglais; notre intervenant s'est alors questionné, à savoir comment il se faisait que la personne en question pouvait monter son projet en anglais, sans être payé - mais en était incapable en français. Il a commenté l'épisode en disant que cette attitude ('Le français il faut que ça soit subventionné') était pour lui « *pire que n'importe quelle menace du Reform Party, du Parti Québécois ou du Bloc Québécois...* » (J: 14).

Pour notre témoin, un autre sujet de préoccupation pour le futur de la communauté est la qualité de l'enseignement.

Je trouve que les jeunes d'aujourd'hui ne parlent pas bien le français parce que... on prend pas le temps de vraiment leur montrer à l'école. Puis ça, c'est même dans les écoles fransaskoïses. J'écoutais une jeune de Monseigneur de Laval c'matin pis à faisait dur en mautadit! Y savent pas lire pis y savent pas écrire le français tsé (...) pis c'est la même chose en anglais! (...) les jeunes anglophones y sont pas capables de lire pis écrire dans leur langue non plus tsé... (J: 12).

Il a mentionné que ce problème se situait au niveau du contenu et qu'on le remarquait beaucoup en français parce que les jeunes ne reçoivent pas une bonne formation et que la qualité leur manque « *puisque'ils ne s'en servent pas tellement* » de leur français. Il déplore également que les jeunes gens de 25 ans et moins aient été élevés à la télévision... « *C'est vraiment la génération de la banalité américaine* » (J: 13). Notre intervenant a également des inquiétudes face à la capacité de ces jeunes de pouvoir s'investir dans la lutte pour conserver leur langue maternelle. « *Si ton éducation ne s'améliore pas ben, c'est toute une génération qui parle un français très bâtarisé* » (J: 29).

Sur les 32 localités identifiées par nos témoins comme des endroits où l'on parle français dans la province, nous remarquons dans le tableau A-3 en *Annexe 12* que Gravelbourg a été mentionné par huit des neuf témoins qui ont répondu à cette question. Ce tableau nous montre également quels sont les endroits considérés comme les plus francophones par nos intervenants: Bellevue et Ponteix (sept mentions), Régina, Saskatoon, Zénon-Parc (six mentions) ainsi que Debden, Prince-Albert et Willow Bunch qui ont été mentionnés par cinq de nos témoins. Il nous faut toutefois garder à l'esprit que notre question exigeait une réponse rapide, sans moment de réflexion pour fouiller sa mémoire et que, dans ces conditions, plusieurs témoins n'ont pas mentionné toutes les localités où ils savaient pertinemment exister des éléments francophones.

Une deuxième observation ressort de cette analyse sommaire du tableau A-3. Les quatre informateurs (A, F, H et I) qui ont nommé plus de dix endroits ont occupé, ou occupaient au moment de l'enquête, un poste au service de la communauté. Ils étaient donc plus en mesure d'évaluer la présence francophone dans les diverses localités de la province.

Après ce tour d'horizon de l'opinion de nos intervenants, nous pouvons conclure que la presque totalité de nos témoins croient en la survie du français en Saskatchewan, sous une forme ou une autre. Quelques-uns sont plus optimistes, en raison surtout de l'arrivée de la gestion scolaire fransaskoise, jumelée au succès du programme d'immersion francophone auprès des élèves anglophones de la province, un phénomène qui ne peut qu'amener un changement d'attitude de la population en général dans les années qui viennent.

CONCLUSION

Le politicien Jean-Paul Marchand dit qu'il existe deux histoires du Canada: la version officielle qui parle d'un peuple désireux de rendre l'Amérique du Nord britannique à son image. C'est l'histoire de Lord Durham, du développement de l'Ouest, du Canadien Pacifique ainsi que de l'américanisation de la culture et de l'économie... « La deuxième version, totalement évacuée par les Canadiens anglais, est celle d'un peuple francophone qui a toujours lutté pour préserver sa langue, sa culture, sa religion et ses lois » (1997: 163).

Les francophones ont été les pionniers du continent nord-américain. Leur esprit d'aventure leur a fait le parcourir dans tous les sens. Pendant un certain temps, l'Amérique du Nord fut aux trois quarts francophone. Par la force des événements, l'histoire vit le développement de l'identité métisse et la nation métisse fut très importante pour l'histoire de l'Ouest. Ce sont les Métis qui ont exigé que tout soit bilingue et c'est grâce à eux si les droits des francophones de l'Ouest furent reconnus à la fin du XIX^e siècle. Ils ont ensuite été très marginalisés et leur culture a éventuellement été éclipsée.

L'histoire des Fransaskois, c'est d'abord la migration des Métis de la Rivière Rouge, les efforts des missionnaires leur apportant le support de la foi, ensuite le travail des pionniers défrichant les terres vierges. Les religieux et religieuses ont généreusement oeuvré pour établir les communautés fransaskoises, de petits villages francophones très homogènes linguistiquement. L'Église fut d'ailleurs longtemps considérée comme le salut des francophones de l'Ouest. De nos jours, les Fransaskois regardent toujours la paroisse un peu comme le centre de la vie française.

En raison de plusieurs facteurs comme la Dépression du début des années 30 et la Sécheresse d'une dizaine d'années qui suivit, ou encore les attaques du Ku Klux Klan, tous des facteurs dont les effets se firent sentir durant plusieurs décennies, la cinquantaine d'années qui s'étale de 1920 à 1970 est considérée comme une période de « survivance » par les gens de l'Ouest. La crise économique amena un repli de la communauté sur elle-même pour survivre.

L'urbanisation fut sûrement l'une des raisons de l'effondrement du système à dominance religieuse qui existait depuis la colonisation des Prairies. La protection qu'offrait un style de vie isolé faisait que l'on pouvait confondre vie sociale et question ethnique, alors qu'en milieu urbain les contacts interculturels devinrent plus fréquents, plus intenses et plus menaçants pour la conservation du français.

Les années 1960 voient arriver l'aide financière du gouvernement. L'État-Providence prit la relève de l'Église pour financer les outils de la francophonie (associations, journal, institutions scolaires, etc...) alors que les éléments d'acculturation et d'assimilation se firent plus nombreux et plus pressants.

Les développements technologiques connurent un essor extraordinaire en quelques années. La radio anglophone arriva dans les foyers, suivie par la télévision anglophone un peu plus tard, véhiculant les valeurs et la culture de la majorité anglophone.

Un autre facteur à ne pas négliger est le choix délibéré de l'anglais par les Canadiens français pour que leurs enfants puissent fonctionner en milieu urbain. Les conséquences de ce choix furent évidentes assez rapidement car les statistiques officielles de 1971, nous l'avons vu, montrent que des 56 200 francophones vivant en Saskatchewan, soit 6,1% de la population totale de la province, seulement 15 930 (1,7%) déclarent avoir encore le français comme langue d'usage¹.

La communauté fransaskoise, démographiquement faible et fragmentée géographiquement, choisit d'assurer sa survivance en continuant à revendiquer ses droits avec détermination. De plus, la politique du bilinguisme officiel du fédéral devint la planche de salut des francophones de l'Ouest. Nous avons vu que le gouvernement fédéral subventionne la fransaskoisie de 75 à 80%.

¹ Arès, 1975 : 92, tableau 102.

Cependant, depuis le début des années 90, le gouvernement coupe ses subventions et les Fransaskois sont inquiets. Le futur de la communauté dépendra de la volonté sociopolitique de la collectivité de survivre. Les Fransaskois ne se laissent pas abattre facilement. Ils ont du ressort et leur activité culturelle intense prouve que cette volonté existe. Il reste à déterminer ce que sera la fransaskoisie de ce début de deuxième millénaire.

Notre enquête

Nous avons mentionné au début de cette étude que nous n'avions pas d'hypothèse de départ. Notre volonté était de nous rendre sur place à Régina et de questionner quelques Fransaskois pour obtenir leur opinion et leur point de vue sur la situation du français en Saskatchewan, milieu minoritaire s'il en est.

Nous désirions avoir une vue d'ensemble de la société fransaskoise. Nous voulions connaître leur histoire, savoir comment eux et leurs familles se comportaient face à la domination de l'anglais dans leur environnement et nous étions également curieuse de connaître leur perception de l'avenir du français dans la province.

Nous avons vu que tous nos témoins trouvent normal de parler anglais et acceptent volontiers le fait d'être bilingue (un état d'être qu'ils n'exigent pas d'un anglophone cependant). En fait, ces Fransaskois se définissent par le bilinguisme.

Les caractéristiques ethnolinguistiques et démolinguistiques de la communauté fransaskoise ainsi que l'analyse des témoignages de nos interlocuteurs nous permettent de brosser le portrait d'un petit groupe relativement bien organisé qui a su s'adapter à son environnement urbain. Nous ne pouvons cependant affirmer que ce portrait dépeint l'ensemble de la population fransaskoise.

Nos interlocuteurs sont quand même assez confiants et font preuve d'un optimisme très prudent en ce qui concerne le futur et la survie du fait français en Saskatchewan. Il est évident que tous nos témoins ne se sentent pas interpellés de la même manière, et ne s'impliquent pas avec la même intensité dans la lutte pour la conservation de leur langue maternelle ainsi que pour l'obtention et la protection de leurs droits au niveau politique. Il est d'ailleurs certain que plusieurs Fransaskois ne se sont jamais impliqués dans les institutions de la francophonie.

Le témoin J nous rapportait une conversation au cours de laquelle son interlocuteur avait trouvé curieux que la plupart des membres de l'équipe de hockey de Saskatoon, francophones et francophiles, ne participent jamais

à rien rien rien qui s'organise en français, mais... y jouent au hockey tsé! Et on a tellement concentré sur certains petits domaines, qu'on a oublié que les gens ont quand même une multitude d'intérêts qui n'ont pas toujours à voir avec du théâtre ou avec Radio-Canada ou avec l'éducation. Tsé, ça peut être des choses complètement... ou tout simplement vivre ta vie normalement tsé, sans t'inquiéter d'être toujours en bataille pis... la lutte tsé... J'su certain qu'95% des Fransaskois veulent rien savoir des luttes... (J: 30).

Il est évident que la vie en français en Saskatchewan est plus difficile en raison de la dispersion de la communauté. Les distances sont importantes et les villes et villages sont éloignés des grands centres, rendant la concentration des effectifs moins facile à concrétiser.

Plusieurs facteurs semblent de prime abord donner raison aux observateurs qui ne croient pas en la survie de la communauté francophone en Saskatchewan. Par exemple, l'ambiance anglophone non seulement du milieu de travail (peu de Fransaskois travaillant en français) mais aussi de la vie sociale (les spectacles, le théâtre, le cinéma, les restaurants, les sports, etc...). Il y a aussi les problèmes financiers des associations d'éducation et de culture ainsi que du journal provincial qui n'exerce pas l'influence qu'il devrait en raison du faible nombre d'abonnés. Le problème scolaire est un autre facteur où l'on constate qu'un grand nombre d'ayants droit qui devraient fréquenter l'école française ne le font pas et enfin, le problème démographique où l'on voit bien le non-renouvellement des jeunes générations, le vieillissement de la population en général ainsi que les statistiques effarantes concernant la mobilité linguistique des francophones.

En ce qui concerne l'assimilation justement, les chiffres peuvent paraître déprimants mais nous croyons qu'ils ne sont pas représentatifs de la vitalité des communautés.

Nous ne voulons pas minimiser les faits ni les statistiques bien sûr. Nous ne voulons pas non plus apparaître naïvement optimiste mais nous ne pouvons que constater la

volonté des Fransaskois que nous avons interrogés de demeurer français. S'ils ont survécu jusqu'à maintenant, c'est en raison de leur vitalité culturelle et de leur détermination - plus, de leur entêtement à survivre, à maintenir leur langue et à promouvoir leur culture.

Nous ne pouvons également que constater à quel point les Fransaskois (de même que tous les francophones de l'Ouest) sont habitués à ce qu'on prédise leur disparition depuis cinquante ans!

Dans notre étude, nous n'avons pas touché à l'aspect interne de la langue, puisque tel n'était pas l'objectif de notre analyse. Nous voulons cependant mentionner le faible taux de vocabulaire et d'expressions anglaises dans le parler spontané de nos dix informateurs. En règle générale, quand ils parlent français, ils parlent français et n'utilisent que rarement des expressions, une syntaxe ou encore un lexique anglais.

Nous avons pensé qu'il en serait autrement, mais le résultat de l'analyse rapide du corpus nous a prouvé que notre idée de base était erronée. Il serait cependant intéressant de faire une analyse plus poussée avec un bassin de locuteurs plus élargi (et plus dispersé territorialement). Nous pensons que les résultats d'une enquête plus large seraient différents de ceux que nous avons obtenus ici. Nous n'avons pas non plus abordé l'aspect statistique trop en profondeur n'étant pas démographe; de plus, nos données étaient trop limitées pour ce genre d'études.

Nous ne prétendons aucunement être originale dans les idées et suggestions qui ont été avancées dans cette étude. Nous nous proposons simplement de décrire un état de fait, d'obtenir une vue d'ensemble de la langue de la société fransaskoise à travers les témoignages de quelques Fransaskois qui vivent leur expérience de francophones en milieu minoritaire en effectuant des prises de conscience presque quotidiennement.

Il est vrai que les Fransaskois ne représentent qu'environ 2% de la population de la Saskatchewan. Est-ce une raison pour annoncer leur disparition? Nous ne pouvons nous empêcher d'établir un parallèle avec la présence francophone sur le continent nord-américain: environ 2% là aussi.

Pourtant la francophonie nord-américaine n'est pas moribonde, loin de là croyons nous! Le débat est ouvert. Plusieurs études, non seulement sur la Saskatchewan, mais sur la francophonie hors Québec restent à effectuer.

Quant à nous, comme nous l'avons mentionné au début de ce document, nous croyons que notre enquête contribuera à enrichir les données et les connaissances disponibles sur la francophonie en Amérique du Nord.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAIRE, Gratien. 1991. « L'histoire des francophones de l'Ouest. Essai bibliographique » dans *Éducation et francophonie*. Vol. XIX, n° 2 (août), p.12-15. Numéro spécial: L'enseignement de l'histoire au Canada français.
- ALLAIRE, Gratien et Laurence FEDIGAN. 1991. « Trois générations de Franco-Albertains: recherche ethno-historique sur le changement linguistique et culturel » dans *Francophonies d'Amérique*. N° 1. Ottawa, PUO, p.111-120.
- ALLAIRE, Gratien et al. 1992. *Après dix ans... Bilan et prospective*. Actes du 11^e colloque du CEFCO, tenu à la Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta, du 17 au 19 octobre 1991. Edmonton, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean.
- ALLARD, Réal and Rodrigue LANDRY. 1987. « Étude des relations entre les croyances envers la vitalité ethnolinguistique et le comportement langagier en milieu minoritaire francophone » dans *DEMAIN, la francophonie en milieu minoritaire?*, Raymond Thériault et Jean Lafontant, directeurs, p.15-41.
- « À Régina [sic], en Saskatchewan, la télévision française demeure bien peu écoutée ». 1995. Ottawa (PC). *Le Quotidien* (Chicoutimi), 13 novembre.
- ARÈS, Richard. 1975. *Les positions -ethniques, linguistiques et religieuses- des Canadiens français à la suite du recensement de 1971*. Montréal, Bellarmin.
- « Arts ». Page consultée le 18 février 1998. [En ligne]. Adresse URL: <http://www.dlcwest.com/~acfc/Arts/arts.html>.
- « Assimilation ». Page consultée le 18 février 1998. [En ligne]. Adresse URL: <http://www.dlcwest.com/~acfc/Arts/assimil/assimila.htm>.
- ASSINIWI, Bernard. 1973. *Lexique des noms indiens en Amérique. 1: noms géographiques*. [Montréal] Leméac, collection « Ni-t'chawama, mon ami mon frère ».
- ASSOCIATION CANADIENNE DES ÉDUCATEURS DE LANGUE FRANÇAISE. 1958. *La langue parlée*. Travaux du XI^e congrès de l'ACELF sur « Le français parlé au Canada ». Québec, Éditions « L'ACELF ».

ASSOCIATION CANADIENNE-FRANÇAISE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES. 1977. *Archives et recherches régionales au Canada français*. Actes du colloque tenu à l'Université d'Ottawa les 17 et 18 février 1977. Montréal, ACFAS.

ASSOCIATION CULTURELLE FRANCO-CANADIENNE DE LA SASKATCHEWAN. 1975. « Le français en Saskatchewan » dans *Communications officielles des organismes. Rapports des situations*. Première biennale de la francophonie canadienne qui a eu lieu à Chicoutimi du 10 au 17 août, p.17-18. Thème: le francophone et l'enseignement.

Auteur inconnu. 1995. « Joseph Fournier. Sa vie comme trappeur, traiteur et pionnier » dans *Revue historique*. Société historique de la Saskatchewan (Régina), vol.5, n° 3 (février), p.1-5.

BARIL, Paul. 1987. « Dominance linguistique et maintien de la langue chez la jeunesse franco-manitobaine » dans *DEMAIN, la francophonie en milieu minoritaire?*, Raymond Théberge et Jean Lafontant, directeurs, p.43-61.

BARIL, Paul-André. 1991. « La Saskatchewan: qui donnera le signal? » dans *Éducation et francophonie*. Vol.XIX, n° 1 (avril), p.34-36. Numéro spécial: L'arrêt Mahé: impact et conséquences.

BARIL, Paul. 1992. « Trémulations d'un cadavre encore chaud: l'enseignement des valeurs culturelles en milieu minoritaire » dans *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. Vol.4, n° 1 (printemps), p.7-28.

BERNARD, Roger. 1992. « L'école de langue française en milieu minoritaire: une analyse sociodémographique » dans *Éducation et francophonie*. Vol.XX, n° 2 (août), p.34-38. Numéro spécial: L'aménagement linguistique: le cas de la francisation.

BERNARD, Roger. 1994. « Comportements linguistiques et conscience culturelle des jeunes canadiens français » dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Claude Poirier et al, p.319-334.

BHERER, Harold. 1982. *Regards sur le Canada*. Montréal, Paulines.

BOCQUEL, Bernard. 1990. « Le français et les minorités francophones dans l'Ouest canadien » dans *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. Vol.2, n° 2 (automne), p.113-121.

BOISSONNEAULT, Julie. 1996. « Bilingue / francophone, Franco-Ontarien / Canadien-Français: choix des marques d'identification chez les étudiants francophones » dans *Revue du Nouvel-Ontario*. N° 20, p.173-191.

- BOUCHARD, Gérard et Marc TREMBLAY. 1995. « Le peuplement francophone au Canada » dans *Français de France et français du Canada*. Pierre Gauthier et Thomas Lavoie, directeurs. Lyon, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, p.309-343.
- BOURBEAU, Robert. 1991. « Évolution démolinguistique des francophones hors Québec » dans *L'Action nationale*. Vol.LXXXI, N° 3 (mars), p.330-342.
- BOUTIN, Céline. 1992. « Autobiographie : Céline Boutin, née Robin ». *Revue historique*. SHS (Régina), vol.2, n° 2 (janvier), p.1-4.
- BREAULT, Pierre. 1992. « La presse francophone dans l'Ouest. Son histoire, son influence » dans *Médias francophones hors Québec et identité. Analyses, essais et témoignages*, Fernand Harvey, directeur, p.281-295.
- BRETON, Raymond et Pierre SAVARD, éditeurs. 1982. *The Quebec and Acadian Diaspora in North America*. Toronto, The Multicultural History Society of Ontario.
- BROUILLETTE, Benoît. 1979. *La pénétration du continent américain par les Canadiens français*. Montréal, Fides.
- BROWN, Craig *et al.* 1990. *Histoire générale du Canada*. Montréal, Boréal.
- BRÛLÉ, Charles, o.m.i. 1993. « Le Collège Mathieu » dans *Revue historique*. SHS (Régina), vol.3, n° 4 (mai), p.1-2.
- Bulletin Amérique*. Page consultée le 18 février 1998. « Colloque national sur le phénomène de l'exogamie ». Assemblée internationale des parlementaires de langue française, *région Amérique*. [En ligne]. Adresse URL: <http://regionamerique.aiplf.org/Bulletin/Vol4No2/article34.htm>.
- Bulletin Amérique*. Page consultée le 18 février 1998. « Les francophones de la Saskatchewan obtiennent la gestion scolaire ». Assemblée internationale des parlementaires de langue française, *région Amérique*. [En ligne]. Adresse URL: <http://regionamerique.aiplf.org/Bulletin/Vol3No2/article17.htm>.
- CADRIN, Gilles. 1992. « L'affirmation des minorités francophones depuis la révolution tranquille » dans *Après dix ans... Bilan et prospective*, Gratien Allaire *et al.*, directeurs, p.269-283.
- CANADA. Bureau du Commissaire aux langues officielles. 1990. *Nos deux langues officielles au fil des ans*. Ottawa, le Bureau.

- CANADA. Bureau du Commissaire aux langues officielles. 1992. *Les langues officielles: des faits et des chiffres*. Ottawa, le Bureau.
- CANADA. 1994. *Langues officielles. Fiche sommaire de la Saskatchewan*. Ottawa, Ministre des Approvisionnements et Services Canada, Patrimoine canadien.
- CANADA, Patrimoine canadien. (Page consultée le 18 février 1998). *Droits à l'instruction dans la langue de la minorité: état de la situation. Saskatchewan*. Programmes d'appui aux langues officielles [En ligne]. Adresse URL: <http://www.pch.gc.ca/OFFLANGOFF/francais/FP04/FP041.htm>.
- CANADA, Statistique Canada. 1986. *Recensement 1986. Le Canada, un profil linguistique*. Catalogue 98-131.
- CANADA, Statistique Canada. (Page consultée le 6 février 1998). *Population, selon la langue maternelle, Recensement de 1996*, [En ligne]. Adresse URL: http://www.statcan.ca:80/francais/Pgdb/People/Population/demo18b_f.htm.
- CANADA, Statistique Canada. (Page consultée le 20 février 1998). *Population selon la langue parlée à la maison, Recensement de 1996*, [En ligne]. Adresse URL: http://www.statcan.ca:80/francais/Pgdb/People/Population/demo29b_f.htm.
- CARDINAL, Linda, directrice. 1993. *Une langue qui pense. La recherche en milieu minoritaire francophone au Canada*. Ottawa, PUO.
- CASTONGUAY, Charles. 1994. « Évolution récente de l'assimilation linguistique au Canada » dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Claude Poirier et al, p.277-312.
- CASTONGUAY, Charles. 1997. « Évolution de l'assimilation linguistique au Québec et au Canada entre 1971 et 1991 » dans *Recherches sociographiques*. Vol.XXXVIII, N° 3 (septembre-décembre), p.469-490.
- CHAPUT, Hélène. 1977. *Donatien Frémont Journaliste de l'Ouest canadien*. Saint-Boniface, Les Éditions du Blé.
- CHARTRAND, Rodolphe et al. 1984. *Le Canada dans le contexte nord- américain*. Montréal, Guérin, Collection « Histoire canadienne ».
- CHEVRIER, Richard. 1983. *Le français au Canada: situation à l'extérieur du Québec*. [Québec] Le Conseil de la langue française.
- CHOUL, Jean-Claude. 1984. « Esquisse d'une étude du lexique fransaskois » dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Institut de recherche du CEB, p.137-150.

- CLOUTIER, André. 1994. « Les lieux de la minorité franco-canadienne, essai sur l'errance » dans *La production culturelle en milieu minoritaire*. Actes du 13^e colloque du CEFCO, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 14 au 16 octobre 1993, André Fauchon, directeur. Winnipeg, PUSB, p.31-46.
- COUSIN, Robert. 1992. « Le bureau de la minorité de langue officielle au service de la communauté fransaskoise » dans *Les Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. Vol.4, n° 1 (printemps), p.173-184.
- COX, Terry. 1991. « Nos étudiants fransaskois et la 'parlure fransaskoise' de Laurier Gareau » dans *À la mesure du Pays...*, Jean-Guy Quenneville, directeur, p.99-111.
- COX, Terry. 1992. « Les étudiants fransaskois face aux anglicismes et aux régionalismes: un aperçu » dans *Après dix ans... Bilan et prospective*, Gratien Allaire et al, directeurs, p.129-141.
- DARBELNET, Jean. 1976. *Le français en contact avec l'anglais en Amérique du Nord*. Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme (CIRB), PUL.
- DEBLOIS, Claude et Alain PRUJINER, éditeurs. 1991. *Les écoles françaises hors Québec: rétrospective et prospective*. Colloque sur les Écoles françaises hors Québec et la survie des communautés francophones au Canada, 1989. Sainte-Foy, Université Laval, Faculté des sciences de l'éducation, Laboratoire de recherche en administration et politique scolaires.
- DENIAU, Xavier. 1983. *La francophonie*. «Que sais-je?» n° 2111. Paris, PUF.
- DENIS, Wilfrid. 1984. « Les Lois et la Langue: L'oppression des Fransaskois de 1875 à 1983 » dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Institut de recherche du CEB, p.75-110.
- DENIS, Wilfrid. 1993. « Ethnicité et conflits scolaires en Saskatchewan de 1905 à 1980 » dans *Une langue qui pense. La recherche en milieu minoritaire francophone au Canada*, Linda Cardinal, directrice, p.77-99.
- DESROSIERS, Adélard et Pierre-Auguste FOURNET. 1911. *La Race Française en Amérique*. Montréal, Beauchemin.
- DIEBOLD, A. Richard. 1964. « Incipient Bilingualism » in *Language in Culture and Society*, Dell Hymes, editor. New York, Harper & Row, p.495-508.
- DION, Jean-Luc. 1992. « Les minorités françaises, sans métropole » dans *L'Action nationale*, vol.LXXXII, n° 3 (mars), p.386-393.

- DUBÉ, Albert. 1994. *La voix du peuple*. Régina, SHS.
- DUBÉ, Michel. 1989. « L'école communautaire: une réaction à l'urbanisation » dans *Éducation et francophonie*, vol.XVII, n° 3 (décembre), p.41-43. Numéro spécial: L'école communautaire.
- DUBÉ, Paul. 1987. « Les conditions d'émergence du cas 'Bugnet' et ses implications pour l'avenir des minorités francophones » dans *DEMAIN, la francophonie en milieu minoritaire?*, Raymond Thériage et Jean Lafontant, directeurs. Saint-Boniface, Centre de recherche du CSB, p.189-207.
- DUBÉ, Paul. 1990. « L'arrêt Mahé et l'avenir du français et des minorités francophones dans l'Ouest canadien » dans *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. Vol.2, n° 2 (automne), p.137-149.
- DUBÉ, Paul. 1991. « L'école française en Alberta à la lumière de la conjoncture actuelle: un pronostic pessimiste » dans *À la mesure du Pays...*, Jean-Guy Quenneville, directeur, p.3-10.
- DUBÉ, Paul. 1994. « Je suis un autre... et l'autre est moi. Essai sur l'identité franco-albertaine » dans *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Jocelyn Létourneau, directeur. Sainte-Foy, PUL, p.79-99.
- DUBOIS, Gustave. 1980. « La situation scolaire des Fransaskois » dans la *Revue de l'Association canadienne d'éducation de langue française*. Vol.IX, n° 2 (novembre), p. 19-22. Numéro spécial: Les média et l'école.
- DUBOIS, Gustave. 1983. « Le système d'éducation en Saskatchewan » dans la *Revue de l'ACELF*, Vol.XII, n° 1 (mai), p. 29-31. Numéro spécial: L'administration de l'enseignement en français au Canada.
- DUCHARME, Roger. 1968. « Les provinces de l'Ouest et le secteur scolaire » dans *Le Canada français en marche*. XX^e congrès de l'ACELF, tenu à Ottawa du 21 au 25 août 1967. Québec, Éditions de l'ACELF, p.67-72.
- DUFRESNE, Charles *et al.* 1988. *Dictionnaire de l'Amérique française, francophonie nord-américaine hors-Québec*. Ottawa, PUO.
- « Éduquer en français au Canada: rêve ou réalité ». 1991. Dans *Éducation et francophonie*. Actes du 44^e Congrès de l'ACELF. Vol.XIX, numéro spécial (décembre).

« *Entrevue avec Monsieur Roland Pinsonneault* ». 1994. Enregistrée sur bande magnétique TDK D90 à Régina, Saskatchewan, par Yvette Boulay, (20 octobre), 90 minutes.

« Événements annuels ». Page consultée le 18 février 1998. [En ligne]. Adresse URL: <http://www.dlcwest.com/~acfc/Activites/activites.html>.

ENTRAIDE UNIVERSITAIRE MONDIALE DU CANADA. 1978. *La francophonie dans l'Ouest canadien*. Ottawa, EUM Canada.

FALARDEAU, Philippe. 1992. *Hier, la francophonie. Dessein 2000: pour un espace francophone*. La Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada.

FALARDEAU, Philippe. 1994. « Pour s'insérer dans une nouvelle démographie. Les francophones de l'extérieur du Québec et le pluralisme » dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Claude Poirier et al, p.335-357.

FÉDÉRATION DES FRANCOPHONES HORS QUÉBEC. 1977. *Les héritiers de Lord Durham*. 2 volumes. Ottawa, FFHQ.

FÉDÉRATION DES FRANCOPHONES HORS QUÉBEC. 1977. *Les héritiers de Lord Durham. Le plan d'action*. Ottawa, FFHQ.

FEDIGAN, Laurence et Gratien ALLAIRE. 1991. « Le changement linguistique et culturel et les récits de vie » dans *À la mesure du pays...*, Jean-Guy Quenneville, directeur, p.55-65.

FOUCHER, Pierre. 1991. « Évolution des droits scolaires des minorités linguistiques francophones du Canada » dans *Les écoles françaises hors Québec: rétrospective et prospective*, de Claude Deblois et Alain Prujiner, p.1-32.

FRÉMONT, Donatien. 1980. *Les Français dans l'Ouest Canadien*. Saint-Boniface, Éditions du Blé.

GABORIEAU, Antoine. 1985. *À l'écoute des Franco-Manitobains*. Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines.

GAREAU, Laurier. « La Parlure fransaskoise » dans *L'Eau vive*. N°1 (1988) - n° 128 (1991), 128 chroniques. Une disquette.

GAREAU, Laurier. 1990. *Le défi de la radio française en Saskatchewan*. Régina, Société historique de la Saskatchewan.

- GAREAU, Laurier. 1992. « Les Fransaskois et le système scolaire: un bref historique » dans *Revue historique*. SHS (Régina), vol.2, n° 3 (mars), p.1-2.
- GAREAU, Laurier. 1993a. « Le Phénix renaît de ses cendres » dans *Revue historique*. SHS (Régina), vol.3, n° 4 (mai), p.13-14.
- GAREAU, Laurier. 1993b. « De la fanfare, au tennis, au MAT » dans *Revue historique*. SHS (Régina), vol.3, n° 4 (mai), p.5-9.
- GAREAU, Laurier. 1995. « L'activité culturelle et artistique dans la communauté franco-canadienne de la Saskatchewan au début du XX^e siècle » dans *Revue historique*. SHS (Régina), vol.5, n° 4 (avril), p.1-7.
- GAREAU, Laurier. (Page consultée le 20 février 1998). *Communautés*, [en ligne]. Adresse URL: <http://www.dlcwest.com/~acfc/Communaute/communaute.html>
- GAUTHIER, Hûbert. 1990. « Les francophones hors Québec ont-ils un avenir? » dans *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*. Textes et points de vue présentés par Noël Corbett. Sainte-Foy, PUL, p.189-197.
- GENUIST, Paul. 1986. Introduction de *Dans la terre promise* de Jean Féron et Jules Lamy. Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines.
- GEORGET-SOULODRE, Cheryl. 1991. « Le Collège Mathieu: l'ancien et le nouveau » dans *Les Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol.3, n° 2 (automne), p.233-244.
- GILBERT, Anne. 1994. « Espace régional en milieu francophone minoritaire » dans *La région culturelle : problématique interdisciplinaire*, Fernand Harvey, directeur. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p.167-177.
- GINGRAS, François-Pierre. 1993. « Identité: jeune, francophone minoritaire en Ontario » dans *Francophonies d'Amérique*. N° 3. Ottawa, PUO, p.91-103.
- GIRAUD, Marcel. 1984. *Le Métis canadien*. Saint-Boniface, Les Éditions du Blé.
- HALL, David J. 1986. « Portes ouvertes » dans *Horizon Canada*. Benoît A. Robert et al, directeurs. Vol.7, n° 76, p.1801-1807.
- HARRIS, R.Cole et Geoffrey J. MATTHEWS. 1987. *Atlas historique du Canada 1 Des origines à 1800*. Montréal, PUM.
- HARVEY, Fernand, directeur. 1992. *Médias francophones hors Québec et identité. Analyses, essais et témoignages*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

- HARVEY, Fernand. 1995. « Le Québec et le Canada français: histoire d'une déchirure » dans *Identité et cultures nationales L'Amérique française en mutation*, Simon Langlois, directeur. Sainte-Foy, PUL, p.49-64.
- HÉBERT, Raymond et Marcel BILODEAU. 1987. « Le français au Manitoba: quelques tendances socio-démographiques » dans *DEMAIN, la francophonie en milieu minoritaire?*, Raymond Thériault et Jean Lafontant, directeurs, p.209-224.
- HELLER, Monica. 1989. « Variation dans l'emploi du français et de l'anglais par les élèves des écoles de langue française de Toronto » dans *Le français canadien parlé hors Québec. Aperçu sociolinguistique*. Raymond Mougéon et Edouard Beniak, directeurs, p.153-168.
- HELLER, Monica et Laurette LÉVY. 1993. « Des femmes franco-ontariennes en situation de mariage mixte: vivre sur une frontière linguistique » dans *Une langue qui pense*, Linda Cardinal, directrice, p.11-27.
- HENRIPIN, Jacques. 1960. « Aspects démographiques » dans *La dualité canadienne. Canadian Dualism*. Mason Wade et al. Québec, PUL / Toronto, UTP, p.149-180.
- HOIJER, Harry. 1964. « Linguistic and Cultural Change » in *Language in Culture and Society*, Dell Hymes, editor. New York, Harper & Row, p.455-466.
- HULL, Raymond. 1983. « Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, protecteur des intérêts franco-catholiques en Saskatchewan » dans *Perspectives sur la Saskatchewan française*. Régina, SHS, p.311-330.
- INSTITUT DE RECHERCHE DU CENTRE D'ÉTUDES BILINGUES. 1984. *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Actes du 3^e colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, tenu à Régina les 25 et 26 novembre 1983. Régina, Institut de recherche du Centre d'Études bilingues, University of Regina.
- JACKSON, Michael D. 1968. « Étude du système vocalique du parler de Gravelbourg (Saskatchewan) » dans *Studia Phonetica I, Recherches sur la structure phonique du français canadien*, publiées par Pierre Léon, rédacteur. Montréal, Paris, Bruxelles, Marcel Didier Ltée, p.61-78.
- JACKSON, Michael D. 1974 « Aperçu de tendances phonétiques du parler français en Saskatchewan » dans *La Revue canadienne de linguistique, Canadian Journal of Linguistics*. Vol.19, n° 2 (automne), p.121-133.

- JACKSON, Michael D. 1983. « Une minorité ignorée: les Franco-Canadiens de la Saskatchewan » dans *Perspectives sur la Saskatchewan française*. Régina, SHS, p.109-130.
- JACKSON, Michael D. et Pierre LÉON. 1971. « La durée vocalique en français canadien du sud de la Saskatchewan » dans *La Revue canadienne de linguistique, Canadian Journal of Linguistic*. Vol.16, n° 2, p.92-109.
- JACKSON, Michael D. et Bernard WILHELM. 1973. « Willow Bunch et Bellegarde en Saskatchewan » dans *Vie française*. Vol.27, n° 11-12 (juillet-août), p.281-322.
- JULÉ, Louis. 1984. « Le statut de l'éducation française en Saskatchewan » dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Institut de recherche du CEB, p.231-247.
- LABRIE, Normand et Denise DESHAIES. 1989. « Diglossie et alternance de code: un examen des concepts en fonction des comportements bilingues » dans *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*. Vol.8, n° 2 (avril), p.57-72. Numéro spécial: Bilinguisme et diglossie.
- LACOURSIÈRE, Jacques, Jean PROVENCHER et Denis VAUGEOIS. 1969. *Canada-Québec, synthèse historique*. Montréal, Éditions du renouveau pédagogique.
- LALONDE, André. 1982. « *Le Patriote de l'Ouest* and French Settlement on the Prairies, 1910-1930 » in *The Quebec and Acadian Diaspora in North America* de Raymond Breton et Pierre Savard, p.123-134.
- LALONDE, André. 1983. « Les Canadiens français de l'Ouest: espoirs, tragédies, incertitude » dans *Du continent perdu à l'archipel retrouvé* de Dean Louder et Eric Waddell, p.82-95.
- LALONDE, André. 1993. « La langue gardienne de la foi en Saskatchewan » dans *Éducation et francophonie*. Vol.XXI, n° 1 (avril), p.11-15. Numéro spécial: Langue, foi et culture.
- LALONDE, André. 1994. « Des collaborations nouvelles en quête de ressources humaines et financières » dans *États généraux de la recherche sur la francophonie à l'extérieur du Québec*. Actes du colloque tenu à Ottawa les 24-25 et 26 mars 1994. Textes réunis par Yolande Grisé. Ottawa, PUO, p. 223-225.
- LALONDE, André. 1995. « Une mémoire de la nation. Les Fransaskois. » dans *La mémoire dans la culture*, Jacques Mathieu, directeur. Québec, PUL, p.137-150.

- LALONDE, Francine. 1978. *Deux poids, deux mesures: les francophones hors Québec et les anglophones au Québec, un dossier comparatif*. Ottawa, Fédération des Francophones Hors-Québec.
- LANDRY, Rodrigue et Réal ALLARD. 1988. « L'assimilation linguistique des francophones hors Québec, le défi de l'école française et le problème de l'unité nationale » dans *L'école canadienne-française: facteur indispensable à l'unité nationale*. Actes du 41^e congrès de l'ACELF. Vol.XVI, n° 3 (décembre), p.38-53.
- LANDRY, Rodrigue et Réal ALLARD. 1989. « Vitalité ethnolinguistique et diglossie » dans *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*. Vol.8, n° 2 (avril), p.73-101.
- LaPOINTE, Jacques. 1984. « La francophonie dans l'Ouest canadien: réalité folklorique ou dynamique » dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Institut de recherche du CEB, p.111-117.
- LAPOINTE, Richard. 1987. *La Saskatchewan de A à Z*. Régina, SHS.
- LAPOINTE, Richard. 1988. *100 noms. Petit dictionnaire biographique des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*. Régina, SHS.
- LAPOINTE, Richard. 1993. *SaskAtlas*. Régina, SHS.
- LAPOINTE, Richard et Lucille TESSIER. 1986. *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*. Régina, SHS.
- LARIVIÈRE, Louise. 1992. « Le français parlé dans l'Ouest canadien. Bilan et prospective des études linguistiques » dans *Après dix ans... Bilan et prospective*, Gratien Allaire et al, directeurs, p.143-154.
- La Saskatchewan et ses attraits*. (Deuxième édition). [1990] Régina, Le Conseil de la Coopération de la Saskatchewan.
- LAURENCELLE, Alfred. 1981. « La situation de l'éducation et de la culture françaises pour la région de l'Ouest » dans *Revue de l'ACELF: pour un plan de développement de l'éducation française au Canada. Mise à jour*. Vol.X, n° 1 (octobre), p.56-60.
- LEBLANC, Gérald. 1995. « Le clan Boucher refuse d'entendre le tocsin. Dossier. » dans *La Presse*. Montréal, 9 avril, p.A6.
- LECLERC, Jacques. 1991. « Un modèle de puissance linguistique: le cas du français » dans *L'action nationale*, vol.LXXXI, n° 3 (mars), p.400-418.

- LECLERC, Jacques. 1992. *Langue et société*. 2^e édition. Laval, Mondia.
- LEFEBVRE, Gilles-R. 1962. « L'étude de la culture: la linguistique » dans *Situation de la recherche sur le Canada français*. 1^{er} colloque de la revue *Recherches sociographiques* tenu à Québec en avril 1962. Fernand Dumont et Yves Martin, directeurs. Sainte-Foy, PUL, p.233-249.
- LÉON, Pierre R. 1979. « La socio-phonétique » dans *Experimental and Applied Linguistics in Canada/Linguistique expérimentale et appliquée au Canada*, Pierre Léon, Barron Brainerd, editors. Montréal, Didier, p.113-114.
- LÉOST, Henri. 1993. « Collège Mathieu » dans *Revue historique*. SHS (Régina), vol.3, n° 4 (mai), p.3-4.
- Le Petit Larousse illustré, dictionnaire encyclopédique*. 1995. Paris, Larousse.
- Les Éditions de la nouvelle plume*. 1997. Trousse promotionnelle. Régina, Les Éditions de la nouvelle plume.
- LEVASSEUR-OUMET, France. 1990. « La formation à l'enseignement dans les provinces de l'Ouest » dans *Éducation et francophonie*. Vol.XVIII, n° 1 (avril), p.31-35. Numéro spécial: La formation à l'enseignement.
- LÉVESQUE, Albert. 1959. *La dualité culturelle au Canada. Hier. Aujourd'hui. Demain*. Montréal, Éditions Albert Lévesque.
- LOUDER, Dean et Éric WADDELL, directeurs. 1983. *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*. Québec, PUL.
- LOUDER, Dean, Cécyle TRÉPANIÉ et Eric WADDELL. 1994. « La francophonie nord-américaine. Mise en place et processus de diffusion géohistorique » dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*. Claude Poirier et al, p.185-202.
- LUNDLIE, Lise. 1997. « Les Oblats et le collège Mathieu » dans *Revue historique*. SHS (Régina), vol.7, n° 4 (avril), p.1-5.
- LUSSIER, Antoine. 1982. « Les rapports entre les Bois-Brûlés et les Canadiens Français au Manitoba depuis 1900 » dans *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*. Actes du premier colloque du CEFCO, tenu à Saint-Boniface les 20 et 21 novembre 1983. Saint-Boniface, CEFCO/CUSB, p.73-86.
- MacEWAN, Grant. 1984. *French in the West / Les Franco-Canadiens dans l'Ouest*. Saint-Boniface, Éditions des Plaines.

- MACKEY, William F. 1968. « The Description of Bilingualism » in *Readings in the Sociology of Language*. Joshua Fishman, editor. La Hague, Mouton & Co, p.554-584.
- MARCHAND, Jean-Paul. 1997. *Conspiration? Les anglophones veulent-ils éliminer le français du Canada?* Montréal, Stanké.
- MARTEL, Angéline. 1994. « Évolution des services et des droits éducatifs des minorités de langue française du Canada » dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Claude Poirier et al, p.239-275.
- MARTINET, André. 1970. *Éléments de linguistique générale*. Paris, Armand Colin.
- MAURY, Nicole et Jules TESSIER. 1991. *À l'écoute des francophones d'Amérique*. Montréal, Centre éducatif et culturel inc.
- MELANSON, Nathalie. 1996. « Adaptation ou assimilation? Les comportements linguistiques d'une famille franco-ontarienne de Sudbury » dans la *Revue du Nouvel-Ontario*. Institut franco-ontarien, N° 20. Numéro sur la langue française en Ontario, p.137-171.
- MONTBARBUT, Johnny. 1990. *Si l'Amérique française m'était contée : Essor et chute*. Montréal, L'Hexagone.
- MORICE, A.-G. 1908. *Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest*. Québec, Garneau.
- MORIN, Rosaire. 1994. « Les francophones hors Québec », chapitre 6 du dossier préparé et réalisé pour le 750^e numéro de la revue (numéro anniversaire). Vol.LXXXIV, n° 10 (décembre), p.429-500.
- MORIN, Sylvio. 1992. « Pratiques journalistiques francophones au Canada » dans *Médias francophones hors Québec et identité. Analyses, essais et témoignages*, Fernand Harvey, directeur, p.177-181.
- MOUGEON, Raymond. 1993. « Le français en Ontario: bilinguisme, transfert à l'anglais et variabilité linguistique » dans *Le français dans l'espace francophone. Description linguistique et sociolinguistique de la francophonie*. Didier de Robillard et Michel Beniamino, directeurs. Paris, Champion, p.53-77.
- MOUGEON, Raymond. 1994. « La question de l'interférence de l'anglais à la lumière de la sociolinguistique » dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*. Claude Poirier et al, p.25-40.

- MOUGEON, Raymond et Édouard BENIAK, éditeurs. 1989. *Le français canadien parlé hors Québec: aperçu sociolinguistique*. Québec, PUL.
- MOUGEON, Raymond and Édouard BENIAK. 1991. *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction*. Oxford Studies in Language Contact. Oxford, Clarendon Press.
- NELDE, Peter Hans. 1997. « Language conflict » in *The Handbook of Sociolinguistics*, Florian Coulmas, editor, p.285-300.
- NIEDEREHE, Hans-Josef. 1996. « Le vocabulaire d'origine française du Turtle Mountain Chippewa Cree (Mitchif) » dans *Français du Canada - français de France*. Actes du 4^e colloque international de Chicoutimi, Québec, du 21 au 24 septembre 1994, publiés par Thomas Lavoie. Tübingen, Niemeyer, p.377-386.
- PAILLÉ, Michel. 1992. « S'instruire au Canada dans la langue de la minorité francophone ou anglophone » dans *L'Action nationale*. Vol.LXXXII, n° 4 (avril), p.477-487.
- PAINCHAUD, Robert. 1983. « Les origines des peuplements de langue française dans l'Ouest canadien, 1870-1920: mythes et réalités » dans *Perspectives sur la Saskatchewan française*. Régina, SHS, p.67-81.
- PAINCHAUD, Robert. 1987. *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*. Saint-Boniface, Éditions des Plaines.
- PAPEN, Robert. 1984a. « Un parler français méconnu de l'Ouest canadien: le métis. 'Quand même qu'on parle français, ça veut pas dire qu'on est des Canayens!' » dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Institut de recherche du CEB, p.121-136.
- PAPEN, Robert. 1984b. « Quelques remarques sur un parler français méconnu de l'Ouest canadien: le métis » dans *Revue québécoise de linguistique: grammaires en contact*. Vol.14, n° 1, p.113-139.
- PAPEN, Robert. 1987. « Le Métif: le nec plus ultra des grammaires en contact » dans *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée: langues en contact, langues de contact et emprunt*. Vol.6, n° 2 (septembre), p.57-70.
- PAPEN, Robert. 1993. « La variation dialectale dans le parler français des Métis de l'Ouest canadien » dans *Francophonies d'Amérique*. Ottawa, PUO, n° 3, p.25-38.
- PAYMENT, Diane. 1983. *Batoche (1870-1910)*. Saint-Boniface, Les Éditions du Blé.

- POIRIER, Claude. 1975. « La prononciation québécoise ancienne d'après les graphies d'un notaire du XVII^e siècle » dans *Travaux de linguistique québécoise* de Marcel Juneau et Georges Straka. Québec, PUL, p.193-256.
- POIRIER, Claude. 1994. « Les causes de la variation géolinguistique du français en Amérique du Nord » dans *Langue, espace, société. Les variations du français en Amérique du Nord*, Claude Poirier et al, p.69-95.
- POIRIER, Claude et al. 1994. *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*. Sainte-Foy, PUL.
- PURICH, Donald. 1988. *The Metis*. Toronto, Lorimer, « Canadian Issues Series ».
- QUENNEVILLE, Jean-Guy. 1983. « Les Fransaskois de la Saskatchewan » dans *Quatre siècles d'identité canadienne*. Actes d'un colloque tenu au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, le 23 octobre 1981, René Dionne, directeur. Montréal, Bellarmin, p.161-176.
- QUENNEVILLE, Jean-Guy. 1984. « Indiens, Métis et Cowboys: la saga de Jean-Louis Légaré » dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Institut de recherche du CEB, p.23-35.
- QUENNEVILLE, Jean-Guy, directeur. 1991. *À la mesure du Pays...* Actes du 10^e colloque du CEFÇO, tenu au Collège Saint-Thomas-More de l'Université de la Saskatchewan les 12 et 13 octobre 1990. Saskatoon, Unité de Recherches pour les études canadiennes-françaises, Université de la Saskatchewan.
- RAÎCHE, Manon. 1992. « La presse francophone hors Québec. Une analyse de son contexte et de son contenu » dans *Médias francophones hors Québec et identité. Analyses, essais et témoignages*, Fernand Harvey, directeur, p.59-74.
- Revue de l'Association canadienne des éducateurs de langue française*. 1977. Vol.6, n° 2 (novembre).
- Revue historique*. 1992. SHS (Régina), Vol.3, n° 1 (novembre). Numéro spécial sur les 80 ans de l'A.C.F.C.
- Revue historique*. 1998. SHS (Régina), Vol.8, n° 4 (avril). Numéro spécial sur les 20 ans de la Société Historique de la Saskatchewan.
- ROBERT, Benoît A., Michael MacDONALD et al, directeurs. *Horizon Canada, une nouvelle façon de découvrir l'histoire du Canada*. Québec, Centre d'étude en Enseignement du Canada, 10 volumes.

- ROCHER, Guy. 1971. « Les conditions d'une francophonie nord-américaine originale » dans la *Revue de l'Association canadienne d'éducation de langue française*. Vol.1, n° 1 (décembre), p.12-20.
- ROCHET, Bernard. 1993. « Le français parlé en Alberta » dans *Francophonies d'Amérique*, Jules Tessier, directeur. Ottawa, PUO, n° 3, p.5-24.
- ROCHET, Bernard. 1994. « Le français à l'Ouest de l'Ontario. Tendances phonétiques du français parlé en Alberta » dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Claude Poirier et al, p.433-455.
- RODRIGUEZ, Liliane. 1989. « Diglossie et bilinguisme au Manitoba » dans *Vie française*. Vol.41, n° 1 (janvier à décembre), p.55-62.
- ROTTIERS, René. 1977. *Soixante-cinq années de luttes... Esquisse historique de l'oeuvre de l'A.C.F.C.* Régina, l'ACFC de la Saskatchewan.
- ROTTIERS, René. 1984. « Mgr Gaire: missionnaire-colonisateur des prairies » dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Institut de recherche du CEB, p.37-57.
- ROTTIERS, René. 1989. « Fondation d'une Association d'écrivains de langue française en Saskatchewan » dans *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. Vol.1, n° 2 (automne), p.245-247.
- SAINT-PIERRE, Louis et Roger GAUTHIER. 1992. « L'intégration des ayants droit en Saskatchewan » dans *Éducation et francophonie*. Vol.XX, n° 2 (août), p.74-75. Numéro spécial: L'aménagement linguistique: le cas de la francisation.
- SAINT-YVES, Maurice. 1982. *Atlas de géographie historique du Canada*. Boucherville, Les Éditions françaises.
- SAVAS, Daniel. 1991. « Institutions francophones et vitalité communautaire: motivations symboliques et fonctionnelles du choix de réseau institutionnel » dans *À la mesure du Pays...*, Jean-Guy Quenneville, directeur, p.67-83.
- SERVICE FRANSASKOIS D'ÉDUCATION DES ADULTES. 1992. *Nos réalités linguistiques* (Actes du colloque du même nom). Moose Jaw, Service fransaskois d'éducation des adultes.
- SHER, Julian. 1985. « Le racisme en cagoule » dans *Horizon Canada*, Benoît A. Robert et al, directeurs. Vol.2 n° 20 (juillet), p.470-475.

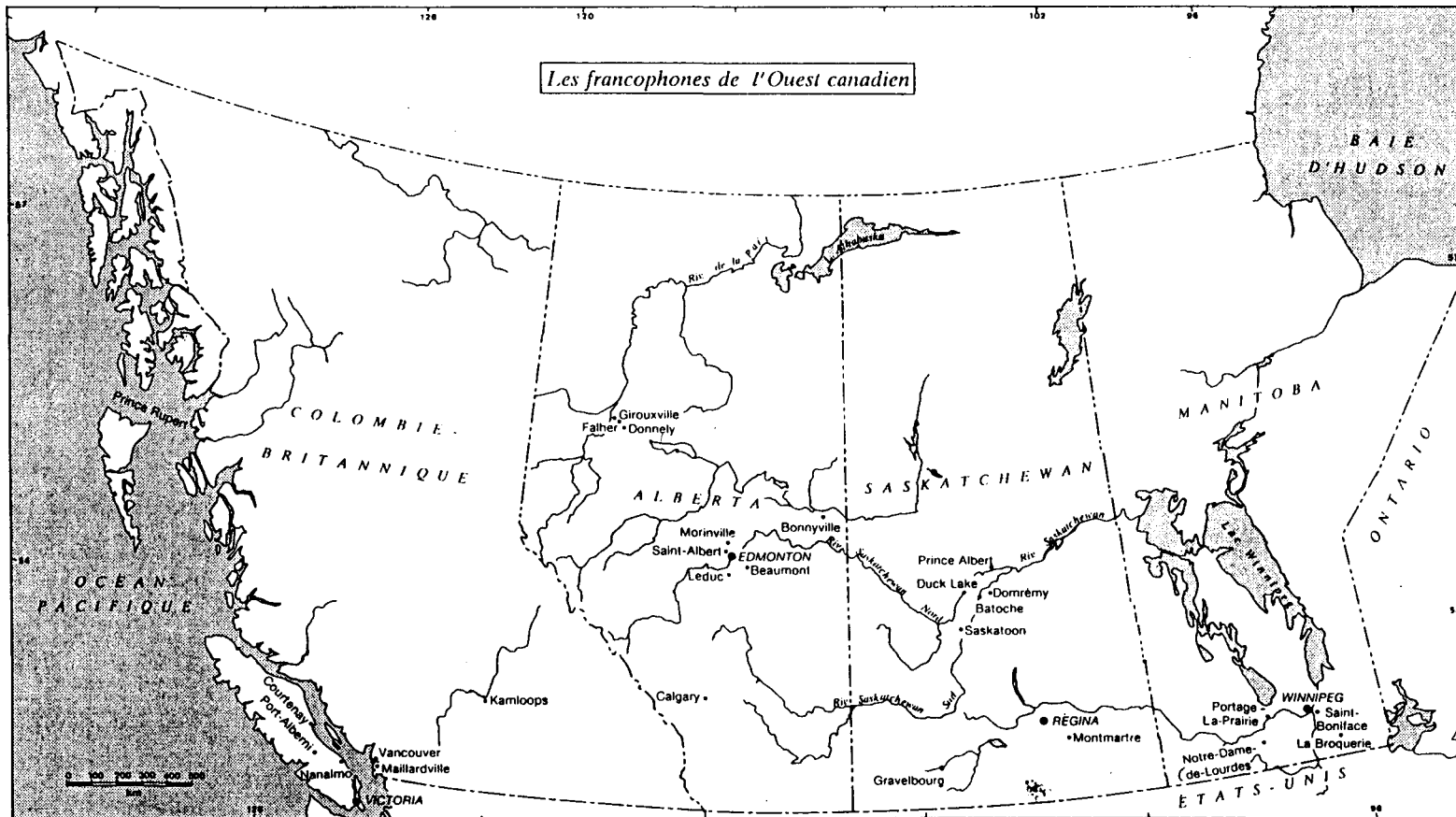
- SIGUÁN, Miguel et William MACKEY. 1986. *Éducation et bilinguisme*. Paris, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture; Unesco/Delachaux & Niestlé.
- STANLEY, George. 1960. « French and English in Western Canada » in *Canadian Dualism / La dualité canadienne*. Mason Wade et al. Toronto, UTP/Sainte-Foy, PUL, p.311-350.
- TARDIF, Claudette. 1990. « L'identité socioculturelle de l'élève en milieu minoritaire » dans *Éducation et francophonie*, vol.XVIII, n° 2 (août), p.18-22. Numéro spécial: La jeunesse et son avenir.
- TARDIF, Claudette. 1991. « L'identité socio-culturelle des élèves francophones en milieu minoritaire: un portrait d'assimilation » dans *Les écoles françaises hors Québec: rétrospective et prospective*, de Claude Deblois et Alain Prujiner, p.47-70.
- TASSÉ, Joseph. 1878. *Les Canadiens de l'Ouest*. Montréal, Cie. d'imprimerie canadienne.
- TESSIER, Lucille. 1983. « La vie culturelle dans deux localités d'expression française du diocèse de Gravelbourg (Willow Bunch et Gravelbourg), 1905-1930 » dans *Perspectives sur la Saskatchewan française*. Régina, SHS, p.235-244.
- TÉTU, Michel et al. 1997. « Canada » dans *L'année francophone internationale*. Sainte-Foy, PUL, p.99-124.
- THÉBERGE, Raymond et Jean LAFONTANT, directeurs. 1987. *DEMAIN, la francophonie en milieu minoritaire ?* Saint-Boniface, Centre de recherche du Collège de Saint-Boniface.
- TRUDEL, Marcel et Fernand GRENIER. 1955. « Répartition des groupes français au Canada depuis deux siècles » dans *Études sur le parler français au Canada*. Sainte-Foy, PUL, p.49-60.
- van SCHENDEL, Nicolas. 1994. « L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadienité » dans *La question identitaire au Canada francophone*, Jocelyn Létourneau, directeur. Sainte-Foy, PUL, p.101-121.
- VASTEL, Michel. 1985. « La tragédie du peuple métis » dans *L'Actualité*, vol.10, n° 4 (avril), p.92-100.
- VEYRON, Michel. 1989. *Dictionnaire canadien des noms propres*. Larousse-Canada.

- VEZINA, Michel. 1996. « Le Centre culturel Maillard Dix années d'existence du premier bijou culturel fransaskois » dans *Revue historique*. SHS (Régina), vol.6, n° 3 (février), p.1-5.
- VIEN, Rossel. 1977. *Radio française dans l'Ouest*. Montréal, Hurtubise, Collection « Communications ».
- Visions d'Amérique*. 1994. Émission produite par Coscient Inc. pour TV5 (La télévision internationale), 15 minutes.
- WADDELL, Eric. 1994. « Un continent-Québec et une poussière d'îles. Asymétrie et éclatement au sein de la francophonie nord-américaine » dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Claude Poirier et al, p.203-225.
- WAISER, W.A. 1986. « Les jumelles de l'Ouest » dans *Horizon Canada*, Benoît A. Robert et al, directeurs. Vol.7, n° 80 (septembre), p.1897-1903.
- WILHELM, Bernard. 1973. « Montmartre. Un village en Saskatchewan » dans *Vie française*. Vol.27, n° 4-5 (janvier-février), p.115-150.
- WILHELM, Bernard. 1984. « Le fait français dans l'Ouest canadien: nouvel inventaire et réflexions » dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*. Institut de recherche du CEB, p.251-256.

TÉMOIN A
QUESTIONNAIRE
16 octobre 1994

1. Quel est votre nom?
votre âge?
votre lieu de naissance?
votre travail?
2. Quel genre d'éducation avez-vous reçue? dans quelle langue?
3. Parlez-moi de vos parents: leur lieu de naissance?
leur éducation?
leur travail?
4. Parlez-moi de vos grand-parents: leur lieu de naissance?
leur éducation?
leur travail?
5. Parlez-moi de vos frères et soeurs
(en les comparant avec vous du point de vue de la langue parlée,
de la langue de l'éducation reçue,
de la langue parlée à la maison avec le ou la partenaire,
ainsi qu'avec les enfants).
6. Quelle est la situation du français en 1994 en Saskatchewan?
Parlez-moi du climat de votre quotidien au niveau familial
social et culturel
éducatif (pour les enfants)
politique
7. Et le français pour vos enfants? (ou neveux et nièces selon le cas)?
Avez-vous peur de l'assimilation?
8. Nommez les endroits où l'on parle français dans la province?
9. À votre avis, sera-t-il toujours possible de vivre en français en Saskatchewan dans 20 ans?
Quelles sont vos projections pour le futur?

Source: DUFRESNE *et al.* 1988. « Ouest canadien », p.272



La Saskatchewan dans les Prairies

ANNEXE 2

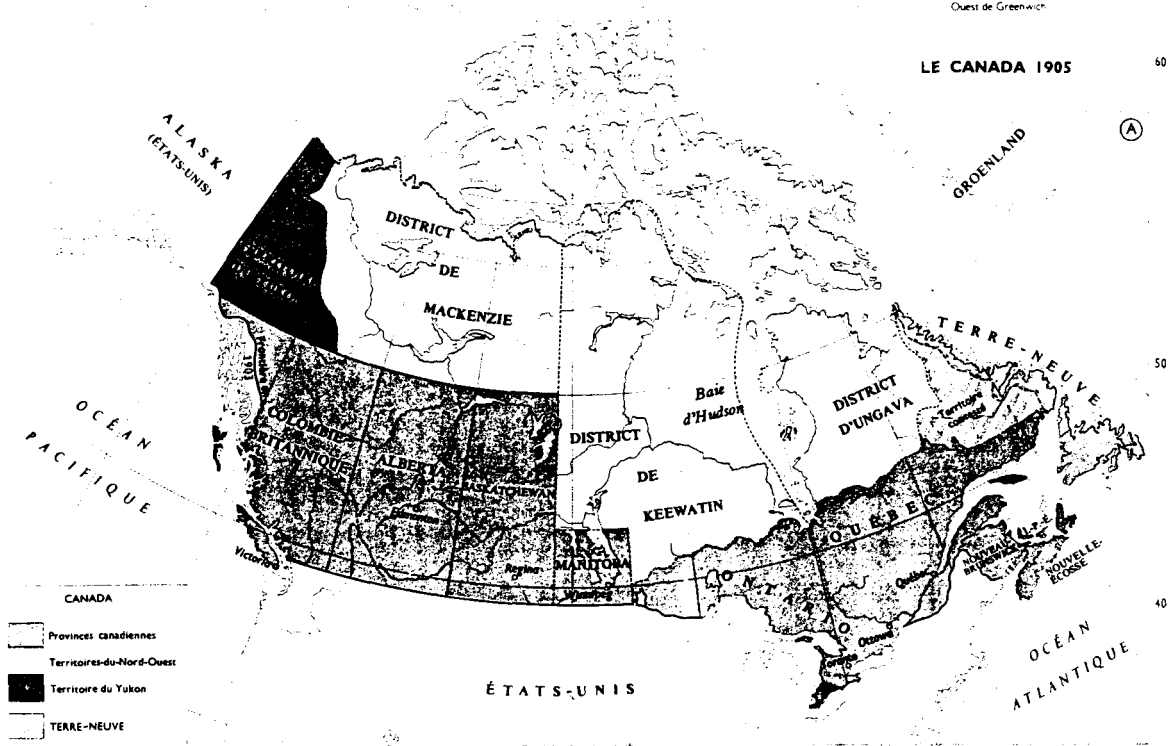
LE CANADA : de 1905 à 1912

1:35 000 000

0 400 800 1200 1600 km
Ouest de Greenwich

LE CANADA 1905

60



Source: SAINT-YVES. 1982. *Atlas de géographie historique du Canada*, p.26a.

LE CANADA : L'oeuvre missionnaire



Source: SAINT-YVES. 1982. *Atlas de géographie historique du Canada*, p.68-3.

Tableau A-1

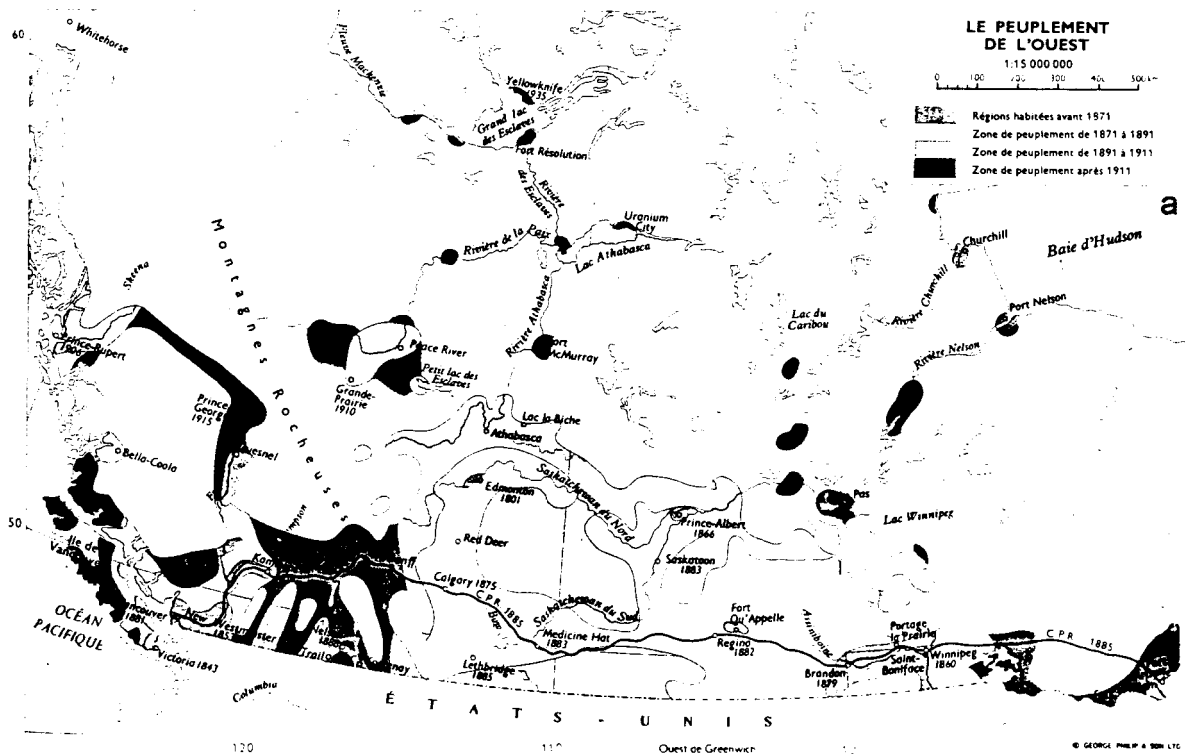
Canada: population par province 1817-1976

	Canada	Terre-Neuve	Ile-du-Prince-Édouard	Nouvelle-Écosse	Nouveau-Brunswick	Québec	Ontario	Manitoba	Saskatchewan	Territoires-du-Nord-Ouest	Alberta	Colombie-Britannique	Yukon
1817-24	—	52 157 (1823)	22 600	81 351 (1817)	74 176 (1824)	427 465	150 066 (1824)	—	—	—	—	—	—
1831	—	75 900	—	139 334	93 700	553 134	236 702	—	—	—	—	—	—
1838-45	—	96 295 (1845)	47 042 (1841)	202 575 (1838)	156 162 (1840)	697 084 (1844)	487 053 (1842)	—	—	—	—	62 100*	—
1851	2 436 297	101 600	62 678 (1848)	276 854	193 800	890 261	952 004	—	—	5 700	—	55 000*	—
1861	3 229 633	122 638 (1859)	80 857	330 857	252 047	1 111 566	1 396 096	—	—	6 691	—	51 524*	—
1871	3 689 257	146 536 (1869)	94 021	387 800	285 594	1 191 516	1 620 851	25 228	—	48 000	—	36 247	—
1881	4 324 810	197 335 (1884)	108 891	440 572	321 233	1 359 027	1 926 922	62 250	—	56 446	—	49 459	—
1891	4 833 239	202 040	109 078	450 396	321 263	1 488 535	2 114 321	152 506	—	98 967	—	98 173	—
1901	5 371 315	220 984	103 259	459 574	331 120	1 648 898	2 182 947	255 211	91 279	20 129	73 022	178 657	27 219
1911	7 206 643	242 619	93 728	492 338	351 889	2 005 776	2 527 292	461 394	492 432	6 507	374 295	392 480	8 512
1921	8 787 949	263 033	88 615	523 837	387 876	2 360 510	2 933 662	610 118	757 510	8 143	588 454	524 582	4 157
1931	10 376 786	281 500	88 038	512 846	408 219	2 874 662	3 431 683	700 139	921 785	9 316	731 605	694 263	4 230
1941	11 506 655	321 819 (1945)	95 047	577 962	457 401	3 331 882	3 787 655	729 744	895 992	12 028	796 169	817 861	4 914
1951	14 009 429	361 416	98 429	642 584	515 697	4 055 681	4 597 542	776 541	831 728	16 004	939 501	1 165 210	9 096
1956	16 080 791	415 074	99 285	694 717	554 616	4 628 378	5 404 933	850 040	880 665	19 313	1 123 116	1 398 464	12 190
1961	18 238 247	457 853	104 629	737 007	597 936	5 259 211	6 236 092	921 686	925 181	22 998	1 331 944	1 629 082	14 628
1966	20 014 880	493 396	108 535	756 039	616 788	5 780 845	6 960 870	963 066	955 344	28 738	1 463 203	1 873 674	14 382
1971	21 568 311	522 104	111 641	788 960	634 557	6 027 764	7 703 106	988 247	926 242	34 807	1 627 874	2 184 621	18 388
1976	22 992 604	557 725	118 229	828 571	677 250	6 234 445	8 264 465	1 021 506	921 323	42 609	1 838 037	2 466 608	21 836

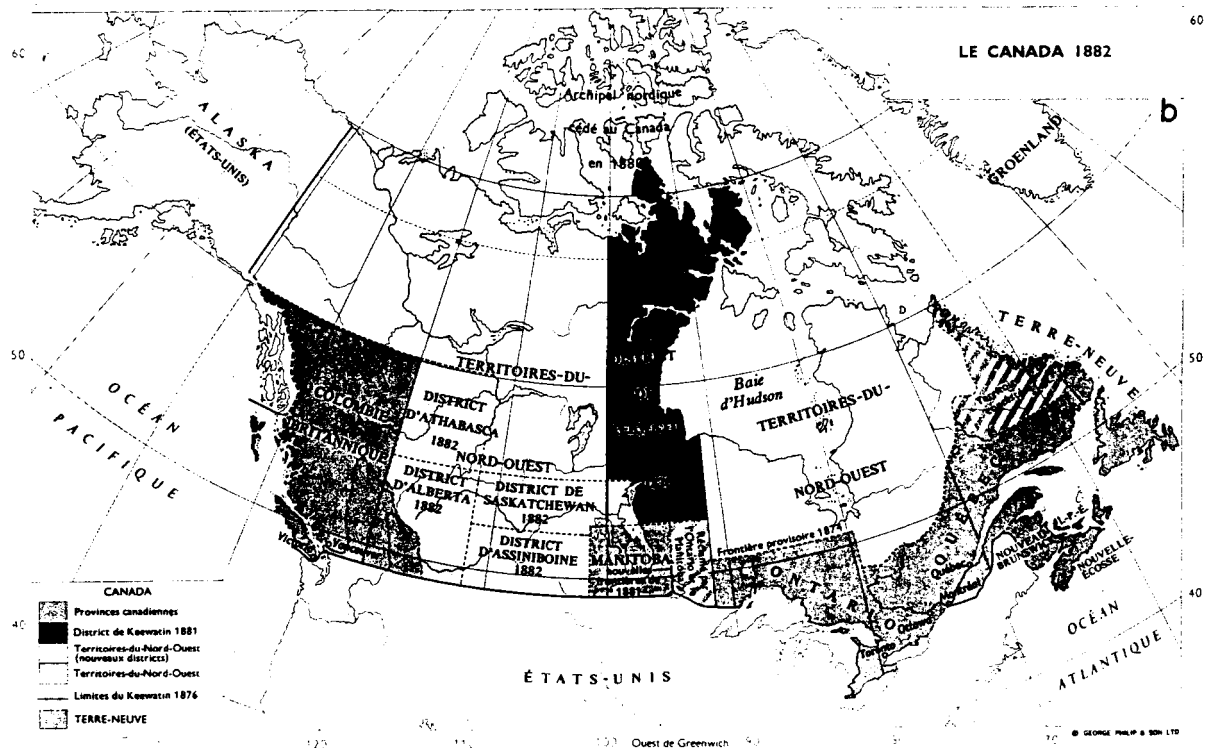
Source Recensements du Canada
* Estimation de la population indienne

[] non compris dans le total du Canada

ANNEXE 6

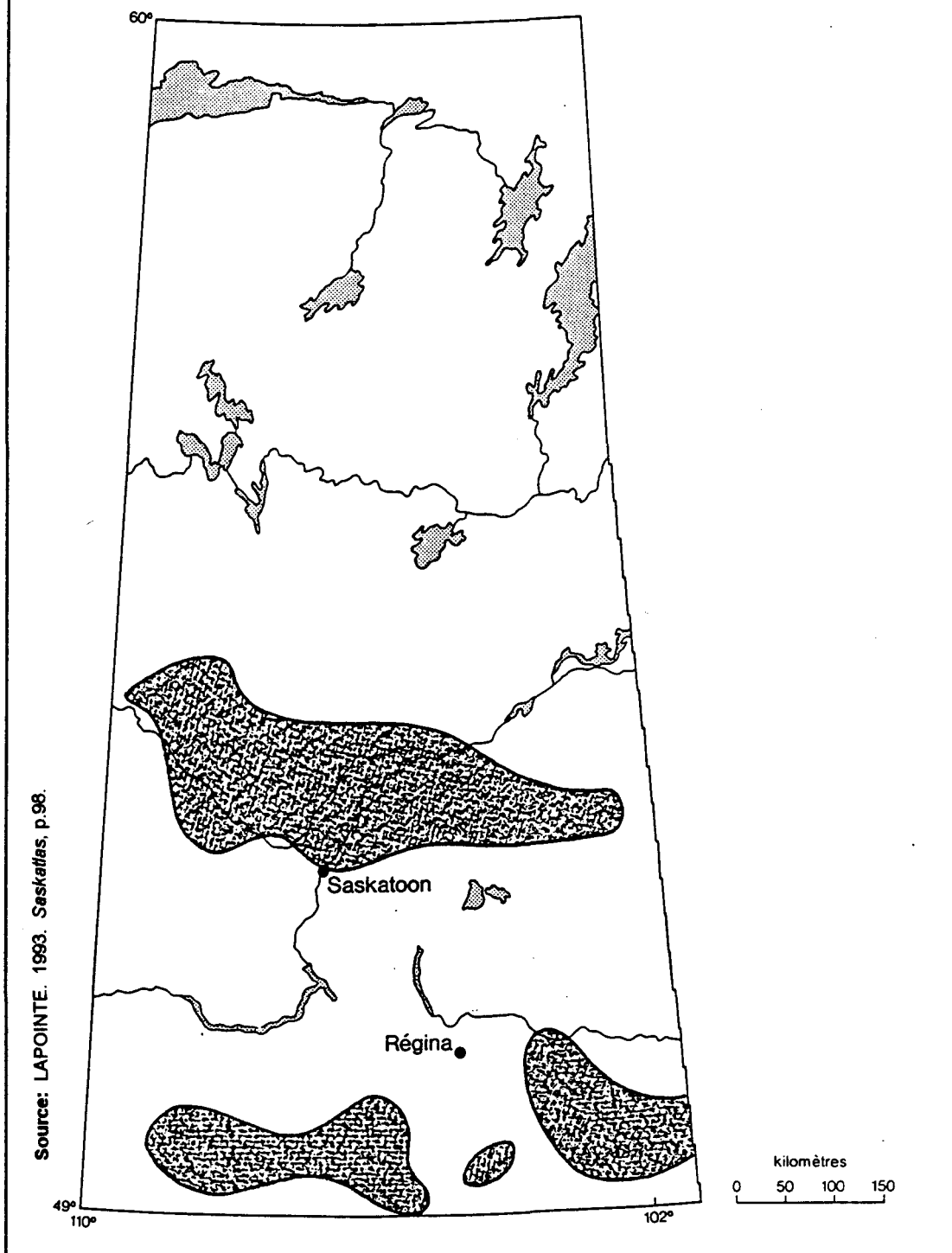


Source: SAINT-YVES. 1982. *Atlas de géographie historique du Canada*, p.41b.

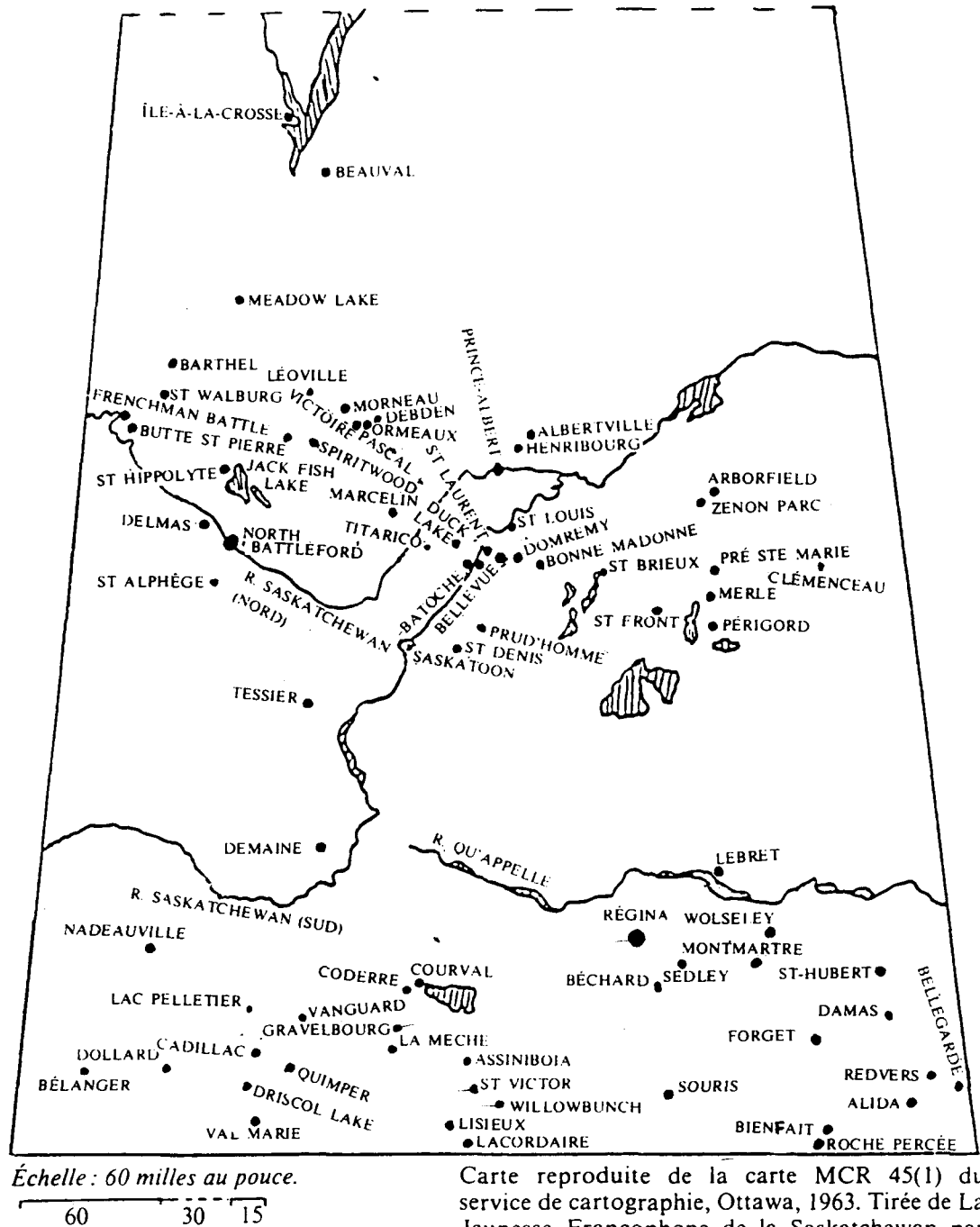


Source: SAINT-YVES. 1982. *Atlas de géographie historique du Canada*, p.22b.

Le paysage humain
La population de souche française

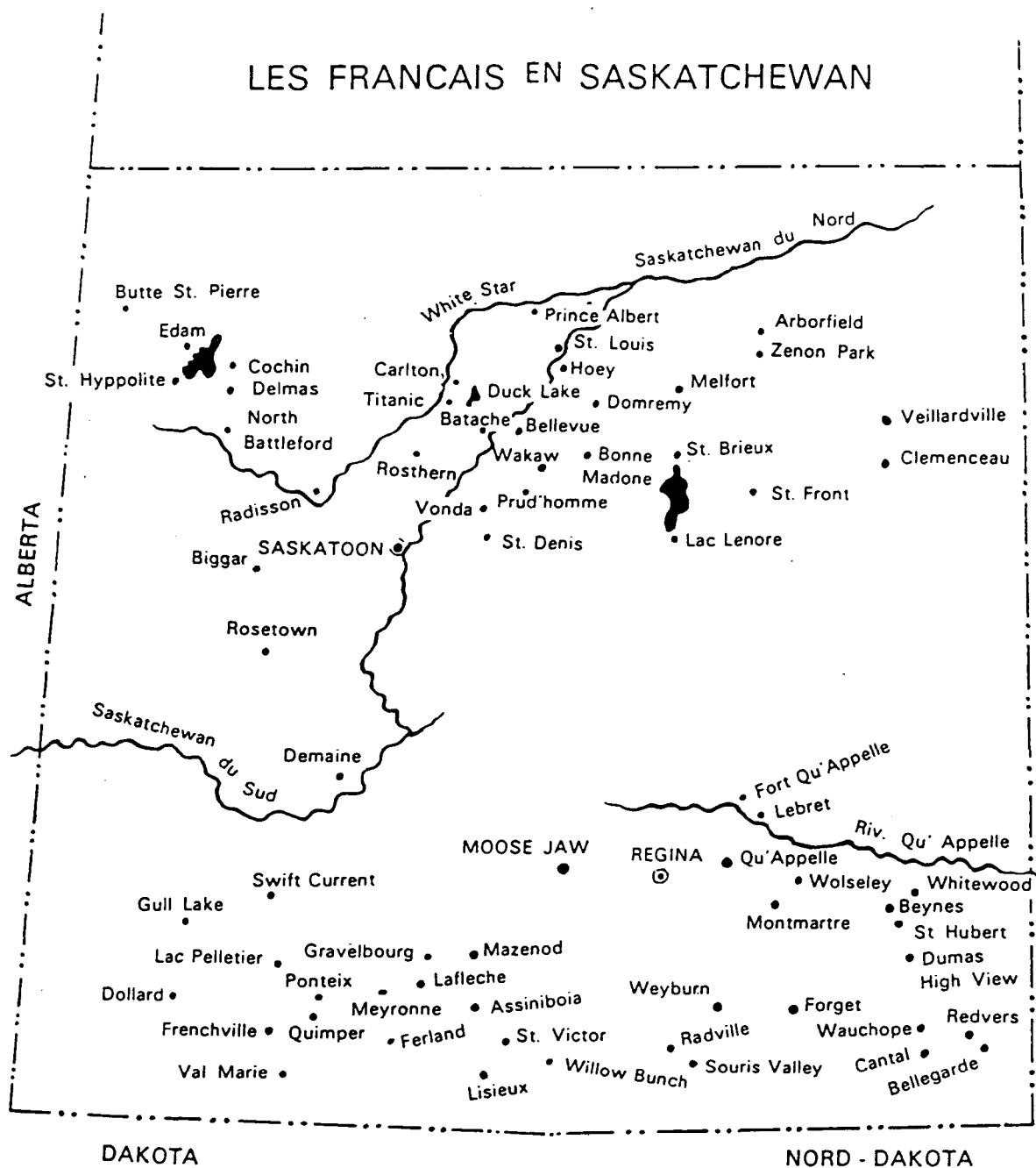


LA SASKATCHEWAN
Centres francophones de 1870 à 1981.



Carte reproduite de la carte MCR 45(1) du service de cartographie, Ottawa, 1963. Tirée de La Jeunesse Francophone de la Saskatchewan par Wilfrid Denis

LES FRANCAIS EN SASKATCHEWAN



d'après Donatien FREMONT, *Les Français dans l'Ouest canadien*

Tableau A-2 Origines des familles de nos intervenants

	PARENTS	GRANDS-PARENTS	ARRIÈRE-GRANDS-PARENTS	SOUCHE
A	Père: Fransaskois Mère: Fransaskoise	Fr-Manitobain Fr-Manitobaine Français Québécoise	Fr-Manitobains X 4 Français X 2.....> Québécois X 2	Qué. France Qué.
B	Père: Québécois Mère: Québécoise	Québécois Québécoise Québécois.....ÉU Québécoise.....ÉU	Québécois X 4 Québécois X 4	Qué. Qué.
C	Père: Québécois Mère: Fransaskoise	Québécois Québécoise Fr-Américain.....Mass Québécoise.....ÉU	Québécois X 4 Québécois X 4	Qué. Qué.
D	Père: Fransaskois Mère: anglophone Saskatchewanaise	Québécois Acadienne (NB) Américain (NY) Américaine (NY)	Québécois X 2 Acadiens X 2.....>>	Qué. Acad. Allem. ou Pol.
E	Père: Fransaskois Mère: Fransaskoise	Québécois Française Fransaskois Québécoise	Québécois X 2 Français X 2.....>> Québécois X 2	Qué. France Acad. Qué.
F	Père: Fransaskois Mère: Fransaskoise	Fransaskois Fransaskoise Fransaskois Fransaskoise	Québécois X 2>	Qué. France
G	Père: Fransaskois Mère: Fransaskoise	Fr-Ontarien Fr-Ontarienne Fransaskois Américaine (Miss.)		
H	Père: Franco-Ontarien Mère: Fransaskoise	Québécois.....ÉU/Ont Québécoise Québécois Québécoise	Québécois X 4 Québécois X 4	Qué. Qué.
I	Père: Québécois Mère: Québécoise	Québécois Québécoise Québécois Québécoise	Québécois X 4 Québécois X 4	Qué. Qué.
J	Père: Fransaskois Mère: Fransaskoise	Fransaskois Fransaskoise Fransaskois Fransaskoise	Québécois X 4 Québécois X 4	Qué. Qué.

Extrait de l'article intitulé « Le Bon Parler Français », écrit pour la chronique « La Parlure fransaskoise » par Laurier Gareau et paru dans *L'Eau vive* du 22 juin 1989.

Au mois de juin, je me remémore un temps spécial de ma jeunesse. A cette époque, par un beau samedi matin de juin, nous grimpons dans l'autobus pour regagner l'école afin d'écrire nos examens de français de l'A.C.F.C. Il faut avoir été d'âge scolaire avant 1968 pour se souvenir de cette expérience.

Aujourd'hui, les jeunes se révolteraient probablement s'ils devaient retourner en classe un samedi pour écrire des examens de français, mais, lors de ma jeunesse, la journée des examens de français de l'A.C.F.C. revêtait un atmosphère de fête. Nous, les jeunes, étions même contents de retourner en classe un samedi matin.

*A cette époque, nous avions droit à une heure de français par jour et c'est l'A.C.F.C. qui préparait les examens de français, voyait à les faire corriger et à faire connaître les résultats. À la fin juillet, les jeunes se hâtaient pour vérifier les résultats de ses [sic] examens dans les pages de **La Liberté et le Patriote**, le journal hebdomadaire des francophones de la Saskatchewan et du Manitoba.*

*L'examen de français de l'A.C.F.C. était divisé en quatre parties: la grammaire, la dictée, l'orthographe et la composition. Un des bouquins utilisés durant l'année par les élèves et les enseignants était le **Bon Parler Français**, un manuel d'une vingtaine de pages préparé par l'A.C.F.C.*

Signification des anglicismes et des régionalismes

(La Parure fransaskoise de Laurier Gareau)

Buggy ou **boghei**: voiture semblable à la *démocrate*, mais plus petite avec un seul siège. Dans l'Ouest Canadien on pouvait trouver des *buggys* avec un canopé qu'on installait en cas de pluie.

Cabousse: une petite maison sur patins souvent réchauffée par un petit poêle, tirée par un seul cheval.

Crinque: manivelle ou démarreur.

Séparateur: la machine utilisée pour séparer la crème du lait. La plupart des dictionnaires suggèrent le mot écrémeuse

La **chède** est un hangar, un appentis ou une remise.

Une **stouque** c'était plusieurs gerbes de grain appuyées les unes contre les autres, tête en l'air, afin de minimiser les pertes lorsqu'on ne pouvait procéder immédiatement aux battages. De **stouque** nous vient une série d'autres mots tels que le **stouqueur** (la personne qui place les gerbes en meulottes); ou encore **stouquer** et faire les **stouquages** (l'action de placer les gerbes en meulottes).

Blanchir les logs: Quand on parle de « blanchir » dans ce contexte, il n'est pas question de sortir le pinceau et la peinture. « Blanchir » veut dire équarrir le tronc sur deux ou quatre faces afin d'éliminer les espaces quand on construit une maison.

Brander les animaux. [sans explication] [Il s'agit probablement de marquer les animaux au fer (N.d.a.)]

Coupe-vent: haie d'arbres ou d'arbustes destinée à protéger une propriété, un champ, contre les vents.

Hauler ou transporter le grain du champ aux graineries. *Hauler* vient de l'anglais « to haul ».

Patrolier: [sans explication]

Phôner, (to phone) téléphoner. (...) Je me souviens l'avoir entendu souvent durant ma jeunesse (...) Toutefois, si ma mémoire m'est fidèle, *phôner* était utilisé exclusivement par des Métis de la région.

Swiper: [sans explication] [Mais la description suivante nous donne une idée de la définition]: batteuse *rudimentaire*, actionnée par deux hommes tournant une grande manivelle. Dans les batteuses de plus grande capacité, le travail était fourni par des chevaux montés sur une trépineuse, sorte de tablier roulant en plan incliné, ou attelés à un manège à flèches (communément appelé « *swippe* ») formé de longues perches tournant autour d'un axe central.

Tableau A-3

*Les 32 localités mentionnées par nos témoins
ainsi que la fréquence de mentions*

1	Albertville								I	1
2	Assiniboia			C			F			2
3	Battleford								I	1
4	Bellegarde	A					F		I	3
5	Bellevue	A	B		D	E	F	G	I	7
6	Debden	A			D		F		H	5
7	Delmas						F			1
8	Domrémy								I	1
9	Duck Lake	A					F			2
10	Ferland						F		H	2
11	Gravelbourg	A	B	C	D	E	F		H	8
12	Lafleche								I	1
13	Léoville						F			1
14	Lisieux			C			F			2
15	Lloydminster	A							I	2
16	Moose Jaw						F			1
17	N. Battleford						F		I	2
18	Périgord								H	1
19	Ponteix	A	B		D		F	G	H	7
20	Prince-Albert	A			D		F		H	5
21	Prudhomme						F			1
22	Régina	A	B				F	G	H	6
23	St-Brieux								H	2
24	St-Denis						F		I	2
25	St-Front								H	1
26	St-Louis	A							H	2
27	St-Victor	A							I	2
28	Saskatoon	A	B		D		F		H	6
29	Swift Current	A								1
30	Vonda						F			1
31	Willow Bunch	A		C			F		H	5
32	Zénon Parc		B			E	F	G	H	6
		14	6	4	6	3	21	4	13	19